2-784

6

L'INSURRECTION DU NORD-OUEST 1885

DEUXIÈME ÉDITION. PUBLIÉ PAR LES PROPRIÉTAIRES DU MONDE. DIX CENTS.

PREFACE.

La prise de Gros Ours porte le dernier coup à l'insurrection du Nord-Ouest et met le couronnement à la brillante campagne que nos troupes viennent d'y faire. Le temps nous a paru propice pour offrir au public un résumé fidèle des événements qui viennent de se dérouler dans le Nord-Ouest et lui présenter, sous une forme condensée, tous les détails offrant un intérêt sérieux qui se rattachent au drame qui vient de se jouer dans cette partie reculée du Canada: les causes du mouvement insurrectionnel tel qu'il est possible de les saisir aujourd'hui; l'appel aux armes et la mobilisation des milices canadiennes; leur transport sur le théâtre des troubles et les mouvements des diverses colonnes; les rudes et brillantes étapes des divers bataillons et particulièrement du 65me de Montréal et du 9me Voltigeurs de Québec; les travaux préparatoires de l'entrée en campagne; le plan de campagne du général Middleton; les récits fidèles et complets des diverses batailles qui se sont terminées à l'honneur des armes canadiennes; les récits poignants des massacres qui ont ensanglanté les plaines de l'ouest; le dévouement des missionnaires au milieu de l'œuvre de sang accomplie par leurs farouches ennemis; les hésitations, l'agitation croissante, et finalement la révolte armée de certaines tribus sauvages; les sièges de Battleford et de Prince-Albert; des renseignements généraux sur le foyer de l'insurrection, ses quartiers généraux, les Métis et les Sauvages qui y ont pris part; la reddition de Riel et de ses principaux lieutenants, de Poundmaker et de ses braves; la poursuite de Gros Ours abandonnée, puis reprise, et finalement l'abandon des opérations militaires suivi de près par la reddition de Gros Ours et la rentrée des troupes dans leurs foyers. C'est une page d'histoire qui vient de s'écrire dans le Nord-Ouest, en caractères de sang malheureusement. Il importe donc d'en préciser dès maintenant les principaux traits, et de fixer les éléments sur lesquels portera plus tard le jugement impartial de l'historien. C'est le but de ce travail tout d'actualité qui n'a aucune prétention littéraire, mais qui offre, croyons-nous, son utilité, son intérêt, en attendant une œuvre plus complète et plus réfléchie, qui ne sera possible que lorsque le calme se sera rétabli dans les esprits comme dans les faits. Pour ajouter à l'intérêt déjà si vif de cette publication, nous avons décidé d'y inclure de nombreuses illustrations: portraits des officiers supérieurs des troupes canadiennes et en particulier du 65me bataillon, accompagnés de notes biographiques; portraits des chefs de l'insurrection qui ont joué un rôle en vue, de soldats tués et blessés dans les divers engagements; vues du Nord-Ouest; cartes du théâtre de l'insurrection; plans des forts érigés par nos volontaires, etc. Nous avons la confiance que le public nous saura gré de nos efforts et des sacrifices que nous nous imposons pour le tenir au courant des événements d'actualité qui sont de nature à l'intéresser, et nous sommes sûr qu'il les appréciera et les encouragera.

CHAPITRE I.

LES CAUSES DE L'INSURRECTION.

Pour nous, la cause première des troubles se trouve dans le tempérament même du métis. Produit du croisement de ce hardis et aventureux trappeurs et voyageurs français qui ont laissé partout dans l'Ouest le souvenir de leurs exploits, avec le sang noir probablement le plus pur du monde, il forme un type à part dans lequel on retrouve le mélange des qualités et des défauts des deux races. Il tient de ses ancêtres paternels la hardiesse, la vigueur et la force physiques, le goût et en quelque sorte le besoin des aventures, une bravoure que jamais personne n'a contestée et que moins que tous autres, nous en sommes sûr, leurs vainqueurs d'aujourd'hui ne songent à mettre en doute, une grande droiture d'esprit et l'horreur du faux et de l'injuste, jointe à une certaine crédulité naïve, une ténacité indomptable dans l'exécution d'un projet, une fois ce projet formé et arrêté. La vivacité et la fougue du Français sont tempérées chez lui par l'indolence native des races sauvages. La défiance qu'on retrouve au fond du caractère de tout bon Sauvage déteint aussi sur le sien. Il a leur flair, leurs ruses de guerre, une adresse plus consciente encore de sa valeur. Les conditions particulières de son existence ont développé chez lui ces traits distinctifs et la rude école à laquelle il a été formé fait qu'il estime à peu de chose le sacrifice de sa vie.



LOUIS RIEL, 1884.

Comme on le voit, c'est un composé singulier, où les bons éléments dominent en somme et qui doit constituer une population relativement facile à gouverner, à la condition qu'on tienne compte de ce qu'à tort ou à raison elle considère comme ses droits inaliénables, mais susceptible des déterminations les plus graves, des tentatives les plus audacieuses et les plus extrêmes du moment qu'elle croit voir ces droits, ou ce qu'elle considère comme tels, lésés ou menacés. Habitué comme le Sauvage aux larges horizons des prairies, au grand air, à l'espace libre, le métis se prête mal à ce qu'on emmure sa vie dans des formes conventionnelles et arbitraires, et il accepte difficilement un frein dont il ne reconnait pas la nécessité et l'autorité.

Une chose entre beaucoup d'autres distingue encore le métis: c'est son esprit de conservation et son respect pour la propriété d'autrui. Mais ce respect, il l'exige aussi pour la sienne propre. Malheur à l'envahisseur de son domaine. On l'a vu en 1869-70 lorsque, sans consultation préalable avec les Métis ou leurs chefs naturels, la compagnie de la baie d'Hudson voulut transférer au gouvernement canadien les droits et les prérogatives qu'elle exerçait sur eux et qui étaient garantis par la reconnaissance formelle de ses administrés. On n'évita alors l'effusion du sang que grâce à l'intervention active de Mgr Taché, qu'on fit venir expressément de Rome où il siégeait au concile œcuménique du Vatican, pour calmer les esprits et faire prévaloir son influence sur les conseils des hommes extrêmes. Mgr Taché réussit dans sa mission et fut assez heureux pour rétablir la paix. Mais il n'en ressort pas moins des documents qui se rattachent à ce premier mouvement de résistance que les Métis répugnaient souverainement à laisser ainsi disposer d'eux et de leurs propriétés sans consentement explicite de leur part.

On sait ce qui advint par la suite : comment l'amnistie accordée aux Métis recalcitrants ne s'étendit pas aux chefs du mouvement, à ceux qui en avaient pris l'initiative et préparé l'organisation, à Riel et à Lépine, qui, frappés d'incapacité politique, condamnés à l'exil, durent se réfugier sur une terre étrangère pour échapper à la haine des sectaires. Riel, après avoir erré quelque temps de place en place en se confiant à la discrétion et au dévouement d'amis sûrs, finit par aller s'établir avec sa famille dans le Montana, où il exerçait les modestes fonctions d'instituteur dans une école industrielle.

Dans l'été de 1884, les Métis de la Saskatchewan qui, depuis quelque temps, faisaient valoir diverses réclamations auprès du gouvernement canadien, sentant le besoin d'avoir un chef en l'intelligence et en l'habileté de qui ils pussent se reposer pour conduire leur cause à bonne fin, envoyèrent auprès de Riel, qu'ils considéraient en dépit de son éloignement comme leur chef naturel, une délégation composée de Métis de diverses origines et dont Gabriel Dumont entr'autres faisait partie, pour l'engager à revenir se fixer au milieu d'eux. Riel, après avoir d'abord manifesté certaines hésitations et posé certaines conditions, finit par y consentir. Il fut reçu avec enthousiasme par une population dont il possédait l'entière confiance.

Aussitôt commença dans la province une agitation qu'on parut d'abord et que Riel lui-même déclarait vouloir restreindre dans les limites d'une agitation constitutionnelle et parlementaire. On tint assemblée sur assemblée, on adopta force résolutions. Celle de ces assemblées qui fit le plus de bruit est celle qui eut lieu à St. Laurent dans le mois de septembre. On y formula une "Déclaration de droits," qui fut adoptée à l'unanimité et qui devait être transmise sans délai au gouvernement à Ottawa. Voici quels étaient les principaux articles de cette déclaration : 1o Subdivision en provinces des territoires du Nord-Ouest ; 2o Nécessité d'accorder aux Métis de Saskatchewan les mêmes concessions de terres, les mêmes avantages qu'avaient obtenus les Métis du Manitoba ; 3o Emission de lettres patentes aux colons en état de possession ; 4o Vente d'un demi-million d'acres de terres du Canada, le produit de telle vente devant être appliqué à l'établissement d'écoles, hôpitaux et autres institutions du même genre dans les établissements des Métis et à l'octroi de grains de semence et de machines agricoles aux Métis pauvres ; 5o Réserve de cent cantons de terres marécageuses pour distribution parmi les enfants des Métis pendant les cent vingt années à venir ; 6o Subvention d'au moins $1000 pour l'entretien d'une école dirigée par des religieuses dans chaque établissement métis ; 7o Amélioration du sort des Sauvages.

On voit qu'à l'exception du premier article, destiné à gagner à la cause commune les sympathies des Métis anglais et écossais, il s'agissait plutôt dans cette déclaration de la reconnaissance de certains droits de propriété dont les Métis réclamaient l'exercice et le contrôle que de la revendication de droits civils ou politiques.

Les Métis étaient-ils dès lors organisés pour l'attaque ou la défense à main armée ? Riel était-il sincère lorsqu'il protestait qu'il voulait tenir l'agitation dans les bornes d'un mouvement s'exerçant par la voie légitime du recours constitutionnel ? Avait-il de longue main préparé l'explosion qui eut lieu plus tard et cette déclaration était-elle une sorte d'ultimatum posé au gouvernement ? Il est difficile de répondre aujourd'hui à ces questions. Les débats du procès de Riel mettront sans doute plus en lumière les causes réelles de l'insurrection et les agissements de son chef.

Toujours est-il qu'à partir de ce moment les esprits allèrent s'échauffant et que lorsque le gouvernement, par ceux qui le représentaient, voulut exercer le premier acte de répression, il trouva les m tis prêts. La révolution était faite dans les esprits avant de passer dans les faits.

Entre Noel et le Jour de l'An, Riel se rend à Battleford. Il n'y organise pas d'assemblée publique, mais préfère s'entendre avec ses partisans dans des réunions privées. Il ne répond pas à Mgr. Taché qui lui conseille de tenir l'agitation dans les bornes constitutionnelles.



POUNDMAKER,
Chef Cris.

On signale également, un peu plus tard, la présence à Battleford d'un de ses lieutenants, Charles Nolin.

Il parait certain aujourd'hui que Riel reçut dans le principe les adhésions et le concours actif des Métis anglais et écossais de Saskatchewan, qui le poussaient de l'avant, l'engageaient de plus en plus dans la voie qui devait fatalement aboutir à l'insurrection, pour le lâcher ensuite lorsqu'il y eut péril en la demeure. Lorsqu'on établira la part des responsabilités d'un chacun, on peut s'attendre à de curieuses révélations sur le compte de certains prétendus loyaux, aussi coupables d'intention que les Métis français, mais moins braves de leurs personnes et moins prodigues de leur courage.

On a cherché, et avec raison croyons-nous, à rendre le mode même d'administration des provinces de l'ouest responsable dans une certaine mesure de ce qui est arrivé. Il est difficile, en effet, de gouverner administrativement d'Ottawa des territoires situés à une aussi grande distance. Ce système comporte des lenteurs et des retards qui, étant donné le caractère d'une population comme celle des Métis, deviennent une source réelle de danger. Cette population, ignorante des rouages compliqués de notre système administratif, a cru voir un déni de justice dans des atermoiements qui tiennent au jeu régulier des institutions parlementaires ; et de déductions en déductions, ces esprits simples en sont arrivés à se dire qu'ils n'avaient rien à attendre du gouvernement, alors que celui-ci prenait régulièrement connaissance de leurs griefs et s'appliquait à y remédier.

Le gouvernement a, en effet, nommé une commission de trois membres chargée de s'enquérir des justes sujets de plainte des Métis et de lui en faire rapport. La commission s'est aussitôt mise à l'œuvre et en pleine campagne militaire, pendant que les troupes rétablissaient l'ordre, elle a cherché à établir ce qu'il pouvait y avoir de fondé dans des récriminations appuyées par la force des armes. Mais, encore une fois, ce mode est peu expéditif et les derniers événements ont démontré la nécessité d'une réorganisation.

Nous avons parlé du caractère propre des Métis et de la confiance aveugle qu'ils reposaient en Riel. Celui-ci entretenait cette confiance par des moyens qu'il savait propres à faire impression sur ces esprits simples et crédules. Il posait en prophète, en réformateur religieux et avait formulé un credo de son crû dont l'éclectisme embrassait toutes les croyances religieuses. Une de ses moindres fautes n'aura pas été celle de chercher à aliéner les sympathies des Métis pour leur digne et patriotique clergé. Après ce qu'il devait lui-même à ce corps d'élite, un tel abus de confiance révèle l'homme tout entier. Il ne manque pas de gens qui le croient atteint de folie religieuse.

Il n'en est pas moins vrai que cette nature ardente, dévorée d'une ambition malsaine, manquant d'équilibre, possédant quelques-uns des éléments qu'il faut pour s'imposer à la masse, mais dépourvue de cette puissance de caractère qui sait contenir les passions au lieu de les déchainer, de cette longanimité et de cette patience persévérante du véritable homme d'Etat qui, sans rien précipiter, sait attendre et choisir le moment propice, il n'en est pas moins vrai, disons-nous, que Riel était servi par un certain talent d'organisation qui, en deux occasions différentes, sut réunir autour de lui un corps nombreux de partisans dévoués et convaincus.

On remarque que Riel, dans cette dernière insurrection, était entouré des mêmes hommes qu'en 1869-70, que la "Déclaration de droits" de St. Laurent est en quelque sorte renouvelée de celle du 8 décembre 1869, qu'on y exerce à peu près les mêmes revendications et qu'on y formule les mêmes griefs. On dirait que l'histoire se répète et que la même ambition a mis les mêmes moyens à son service. Il y a des différences appréciables sans doute, puisque le mouvement de 1869 avait gagné à Riel des sympathies qui lui font défaut aujourd'hui.

On a cherché à impliquer le clergé catholique de l'ouest dans ces troubles, en disant qu'il avait encouragé le mouvement dans un but contre lequel proteste l'histoire tout entière du clergé catholique. C'est une odieuse accusation qui a

été victorieusement réfutée dans la protestation indignée que le R. P. Leduc, O. M. I. a adressée au *Mail* de Toronto, en s'appuyant sur des faits dont on n'a pas cherché et dont on ne cherchera pas à attaquer l'authenticité. Cette accusation est d'autant plus odieuse que deux braves missionnaires catholiques ont payé de leur vie leur dévouement à la cause de l'ordre. Ces explosions du fanatisme religieux ont été accueillies partout avec le même mépris qu'ont soulevé dans un autre ordre d'idées les attaques injustifiables du *News* de Toronto et autres feuilles du même genre contre l'honneur du drapeau français.

En résumé, des lenteurs administratives provoquant le mécontentement d'une population qui croyait avoir à se plaindre du gouvernement, puisant dans son tempérament des dispositions à l'aventure et dans sa crédulité naive une confiance sans bornes dans les sentences sybilliques d'un ambitieux vulgaire, voilà, croyons-nous, autant qu'il est possible de les saisir avec les données actuelles, les causes réelles des malheureux événements qui viennent de se dérouler dans le Nord-Ouest.

CHAPITRE II.

LE PREMIER ENGAGEMENT. — BATAILLE DU LAC AUX CANARDS.

Ces causes agissantes avaient développé leurs effets et préparé la voie. Les esprits étaient mûrs pour la résistance armée. Pour que cette résistance passât dans les faits, il ne fallait qu'un prétexte. Or, c'est chose qui se trouve toujours.

Il est généralement difficile, dans une situation comme celle que nous venons d'exposer, de retracer le point de départ des hostilités, de démêler à qui incombe la responsabilité du premier coup tiré. On s'en défend de part et d'autre et chaque parti cherche à rejeter cette responsabilité sur le parti opposé.

C'est ce qui est arrivé dans le cas actuel. Les récits relatifs à l'engagement du Lac aux Canards n'ont pas manqué. Chaque parti a fait le sien ou plutôt les siens et les versions se croisaient, s'enchevêtraient, se contredisant sur des points essentiels et qu'il importe de bien préciser. Voici la version qui nous a paru la plus plausible jusqu'ici.

Le 26 mars, Gabriel Dumont, Isidore Dumont et trois autres métis s'en allaient chevauchant dans la prairie, lorsqu'ils rencontrèrent un convoi de provisions conduit par un nommé McKay, escorté de quarante volontaires de Prince Albert.

S'étant approché, Gabriel Dumont dit à McKay: "Nous ne voulons pas te faire du mal, mais nous ne te laisserons pas passer." McKay, sans doute intimidé, rebroussa chemin, et le major Crozier, de la police à cheval, à qui il porta plainte partit avec cent de ses hommes et les quarante volontaires qui accompagnaient McKay pour aller apparemment châtier Dumont. Dans l'intervalle, Dumont avait raccolé vingt cavaliers qui vinrent avec lui au devant de Crozier. Parmi eux se trouvait un Sauvage, frère d'Isidore Dumont, par adoption, et qui n'avait pas de fusil. A trois milles du Lac aux Canards, métis et militaires se trouvèrent face à face sur le sommet d'un petit coteau. Le major Crozier cria alors aux métis de mettre bas les armes et Gabriel Dumont lui répondit: "C'est nous qui allons vous faire mettre bas les vôtres." C'est alors que le Sauvage s'élança sur un homme de la police à cheval pour lui arracher son arme. Repoussé avec violence, il tomba par terre et reçut un coup de fusil au moment où il cherchait à se relever. Tout aussitôt le malheureux Isidore Dumont tombait mort à côté du Sauvage; une balle l'avait frappé. Les Métis qui se trouvaient au haut du monticule se mirent à couvert et envoyèrent une décharge sur les hommes de Crozier. Quatorze de ces derniers furent tués, dont trois hommes de la police à cheval et onze volontaires. Ceux-ci n'avaient pu ou n'avaient su comme la police à cheval se mettre à couvert derrière leurs voitures, ce qui explique leurs pertes énormes comparées à celles de la police. Voici les noms de ces premières victimes du devoir: Capitaine John Morton, Wm. Napier, James Blakeley, Skeffington C. Elliot, Robert Middleton, D. McPhail, Charles Hewitt, Joseph Anderson, D. Mackenzie, Chas. Page, Alexandre Fisher, volontaires, et les constables T. J. Gibson, Garretty et J. P. Arnold, de la police à cheval. Neuf hommes furent blessés du côté de Crozier.

Parmi les volontaires tombés dans cette première rencontre l'un était le fils d'un juge et le cousin du chef de l'opposition au parlement fédéral, un autre le neveu de sir Francis Hincks, ex-premier ministre du Canada et ex-gouverneur des Iles sous le Vent, un troisième le fils de sir



GROS-OURS,
Auteur du massacre du Lac aux Grenouilles.

Charles Napier et un quatrième le neveu du célèbre homme d'Etat de la Nouvelle-Ecosse, feu l'honorable Joseph Howe. On voit par là de quels éléments se composent les colons du Nord-Ouest.

Dumont eut quatre hommes tués et plusieurs blessés. Lui même fut blessé à la tête par une balle qui avait ricoché.

Après une demi-heure de fusillade, Crozier, voyant qu'il ne pouvait déloger les métis sans un sérieux sacrifice de vies et manquant de munitions suivant une version, donna l'ordre de retraiter. Cet ordre fut aussitôt exécuté, les troupes laissant leurs morts sur le champ de bataille, mais emportant un vieux canon de 7 dont elles n'avaient pu se servir et leurs blessés. Elles se replièrent sur Fort Carleton, où elles furent rejointes, aux portes mêmes de la palissade du fort, par le colonel Irvine qui arrivait de Qu'Appelle avec un renfort de 100 hommes de la police à cheval.

On est surpris du résultat de cet engagement quand on considère la disproportion des forces des parties belligérantes. Mais il faut tenir compte que les métis sont peut-être les premiers tireurs du monde et que du reste ils combattaient à couvert tandis que les hommes de la police étaient exposés. L'inexpérience des volontaires a sans doute aggravé davantage ce résultat.

Il est à présumer également que Dumont s'appuyait sur des forces de réserve qui se trouvaient à sa portée, sans quoi il eût sans doute hésité, en dépit de sa bravoure et de son audace, à offrir ou à accepter le combat. Les premiers récits de l'engagement signalaient la présence parmi les Métis de Sauvages de la réserve du chef Beardy (le Barbu) située à l'ouest du Lac aux Canards. On savait ce chef mal disposé depuis quelque temps et il avait déjà en plus d'une occasion donné beaucoup de trouble à la police. Il est assez naturel qu'il eût voulu profiter de l'occasion qui s'offrait à lui de piller, occasion que ne laisse jamais échapper un Sauvage. Mais Dumont a déclaré à maintes reprises que 26 Métis seulement ont pris part à cet engagement, et cela dans des circonstances où il n'avait plus d'intérêt à exagérer l'importance de son succès, de sorte qu'on peut s'en rapporter à sa parole.

On a cherché à faire porter au major Crozier non-seulement la responsabilité de ce premier échec, mais encore celle d'avoir, par une conduite imprudente, donné une excuse à l'insurrection et justifié la résistance des insurgés. On a exprimé diverses opinions sur le compte de cet officier, les uns le représentant comme un homme fougueux, d'un caractère impétueux et capable de tout risquer sans nécessité, les autres comme un officier compétent, prudent, expérimenté, qui a rendu des services appréciables et s'est créé des sympathies précieuses dans l'exercice de son commandement. Il est certain que les hommes de Crozier ont tiré les premiers. Que faut-il conclure de ce fait? Qu'il a peut-être mal jugé la position, exagéré l'importance effective de ses forces ou plutôt méconnu la valeur de ses adversaires. De là à justifier la résistance il y a loin.

Crozier représentait dans cette circonstance l'autorité de la force publique. Les Métis avaient pillé des magasins et des convois de vivres, fait des prisonniers, établi un gouvernement provisoire, se constituant par là même en révolte contre l'autorité établie. Il en rencontre un certain nombre armés et les somme de mettre bas les armes. Il était dans son droit. Les métis en refusant n'étaient pas dans le leur et prouvaient qu'ils voulaient être les maîtres ou voir le sang couler. Le sang a coulé, en effet, et l'avantage est resté aux insurgés. Mais le succès ne saurait légitimer le désordre ni en rejeter les conséquences sur ceux qui, munis des pouvoirs voulus, font acte de répression au nom de l'autorité qu'ils représentent.

Riel n'était pas au combat du Lac aux Canards. Il était bien le chef politique de l'insurrection, celui qui en avait posé les bases et dont le prestige lui en avait déterminé les adhésions. Mais le chef militaire, celui qui était chargé de préparer et de diriger les opérations actives, c'était Dumont. Dumont était un ancien chasseur de buffles, qui avait eu souvent maille à partir avec les Sauvages et s'était acquis dans ces luttes une réputation d'adresse et de bravoure qu'il mérite certes à tous égards. On cite de lui un trait qui prouve sa hardiesse et sa détermination.

Il y a quelque temps, Gabriel Dumont était à la prairie avec un parti de Métis et de Canadiens-français. Il apprend qu'un camp de Pieds Noirs est à une vingtaine de milles de distance. Il fut décidé qu'on irait leur faire visite. Gabriel part, accompagné d'une dizaine de chasseurs. Comme ils arrivaient au camp des Sauvages, ceux-ci commençaient la *Danse du Poteau*. Cet exercice consiste pour chaque guerrier à se rendre près d'un pieu placé au milieu du camp et à faire

le récit de ses exploits en frappant le pieu de son couteau. Gabriel entre sans hésiter dans la danse. Son tour venu, il s'approche du poteau, et en y plantant son couteau, il s'écrie : "j'ai tué dix Pieds Noirs." Et il attend l'effet de sa vantardise. Les compagnons de Dumont se regardent tout effrayés, et se disent : "nous sommes des gens morts." De leur côté, les chefs sauvages avaient poussé leur *Ooh! Ooh!* significatif. Puis, ils se lèvent et s'avancent vers Gabriel Dumont en exprimant leur admiration pour cet homme qui était ainsi venu les braver presque seul jusque dans leur propre camp: "Tu es un brave, lui dirent ils; nous avons entendu parler de ta valeur ; elle n'est pas surfaite, tu resteras avec nous, et nous ferons festin."

Gabriel Dumont et ses hommes passèrent la nuit avec les Pieds Noirs et regagnèrent au matin leur propre camp, au milieu des démonstrations d'amitié des Sauvages.

Pour en finir avec la bataille du Lac aux Canards, le lendemain 27 mars, Riel envoya un prisonnier porteur d'un message au colonel Irvine au Fort Carlton, lui disant d'envoyer des voitures chercher ses morts, ce qu'on fit aussitôt, deux autres prisonniers recevant mission de les inhumer dans un lieu sûr.

Le fort Carlton n'était un fort que de nom, n'étant protégé que par une palissade et étant incapable de soutenir un siège. Le colonel Irvine et le major Crozier, après consultation, décidèrent d'abandonner le fort, la présence de la police étant d'ailleurs nécessaire à Prince Albert pour protéger les colons qui s'y étaient refugiés. Comme on evacuait le fort, les bâtiments en bois prirent feu et on eut de la difficulté à sauver les blessés. On embarqua dans des voitures les blessés et les familles des colons épouvantés et on se dirigea sur Prince Albert, en traversant 40 milles d'un pays où l'on s'attendait à tout instant à rencontrer l'ennemi. Ce voyage donna lieu dans le temps à l'une des plus vives et des plus cruelles anxiétés qu'ait fait naître cette funeste échauffourrée, si fertile en émotions de tout genre, et ce fut avec un cri de soulagement qu'on apprit, deux semaines après, l'arrivée des réfugiés, sains et saufs, à Prince Albert.

La bataille du Lac aux Canards avait été précédée d'événements qu'il importe de ne pas passer sous silence. La police à cheval avait eu vent des agissements des métis et il était vaguement rumeur qu'elle devait venir et les faire rentrer dans l'ordre. La première nouvelle en fut apportée à Prince Albert par M. Lawrence Clark, officier de la compagnie de la baie d'Hudson. C'était dans les premiers jours de mars. Informé du fait, Riel reunit, le lendemain, tous les colons de l'endroit, et il fut décidé de prendre les mesures nécessaires pour parer à toute éventualité. Comme il fallait avant tout pourvoir à la subsistance de ses hommes, Riel se rendit aux magasins des frères Kerr, de MM. Walters et Baker, et leur ordonna de livrer à son monde tout ce qu'il y avait là sous forme de vivres, d'armes et de munitions. La résistance était impossible, il fallait se soumettre. Riel déclara, cependant, qu'il entendait payer les propriétaires et leur demanda de lui tenir compte de tout cé qui était enlevé des magasins. Il fit en même temps une dizaine de prisonniers, portant des noms anglais, qu'il enferma, dans la maison de son secrétaire P. Garnot, transformée en geôle pour la circonstance.

La révolte s'étant ainsi affirmée, l'on devait songer à constituer une autorité. Riel organisa donc sans retard un Conseil composé de douze membres au nombre desquels se trouvaient l'honorable Charles Nolin, MM. Gabriel Dumont, Maxime Lépine, Norbert Delorme, Joseph Bélanger, Joseph Paranteau, Alex. Fisher, John Caron, Philippe Garnot, et un nommé Jackson, converti de la veille au catholicisme. Ce dernier, collaborateur de Riel, l'hiver dernier, fut jadis apothicaire à Wingham, et, lui et Garnot sont les deux seuls blancs que Riel ait associés au Conseil du Nord-Ouest. M. Maxime Lépine, frère de M. Ambroise Lépine, qui a joué un rôle si marquant dans les troubles de 1870, a siégé plusieurs années à l'Assemblée législative de Manitoba.

L'autorité de Riel était, paraît-il, suprême : on ne discutait pas ses ordres. Il n'avait qu'à parler pour être obéi parmi la population qu'il commandait et dirigeait à son gré. Quoi que l'on puisse dire en faveur de ses actes, il est certain que Riel exerçait sur les Métis une influence extraordinaire. Et ce prestige est d'autant plus étonnant qu'il ne semble pas avoir été amoindri par une longue absence. La plupart de ses amis au Nord-Ouest refusaient de croire à son internement à l'asile de Beauport.

Quelles étaient les forces de Riel ? Quel était le nombre d'hommes sur lesquels il pouvait compter ? Quels étaient enfin ses alliés ? Riel avait sous ses ordres près de 50 partisans bien armés, dont 250 Métis, répartis dans quatre cantonnements : St. Laurent, Lac aux Canards, Batoche et Langevin, 100 Cris et plus de 100 Sioux. Il attendait aussi de jour en jour le chef sauvage Gros Ours avec 1400 guerriers, également bien armés, et avait envoyé des courriers au Fort-à-la-Corne et ailleurs, pour demander du renfort. Il appert des papiers trouvés après sa reddition qu'il avait sollicité l'aide des Sauvages du Montana et même celle des Féniens.

Les provisions des rebelles étaient déposées dans l'église catholique, située à trois quarts de mille de la Traverse de Batoche. Elles étaient abondantes. Il y avait là des vivres et des munitions pour longtemps, et les insurgés ne cessaient de couler des balles.

Le village de Batoche proprement dit n'est qu'à quelques milles du Fort Carleton. Il comptait une quinzaine de maisons érigées sur le côté est de la Saskatchewan du Sud. Outre les frères Kerr, établis là depuis l'automne dernier, MM. Georges Fisher et Batoche y faisaient le commerce, ainsi que MM. Walters et Baker, de l'autre côté de la rivière.



BEARDY,
Chef de la tribu du Lac aux Canards.

Tout près du magasin de M. Fisher, se trouvait la demeure de M. Philippe Garnot, secrétaire du Conseil de Riel. Après avoir reçu au collège Bourget, à Rigaud, une éducation fort incomplète, il alla à Winnipeg, où réside son père, M. Odilon Garnot, et de là se rendit à Batoche. Lorsque Riel se fut insurgé, il associa Garnot au gouvernement provisoire. Esprit aventurier, caractère remuant et tapageur, Riel avait sans doute voulu se l'attacher par la reconnaissance et surtout par la responsabilité.

Le pays où se trouvaient les rebelles, qui ne manquaient pas de chevaux et qui sont de superbes cavaliers, en même temps que d'incomparables tireurs, se prêtait admirablement à la guerre de tirailleurs, de guérillas, comme la font les Sauvages et les Métis. Partout des ravins, des fourrés qui invitent, pour ainsi dire, aux embuscades. Pas une dépression, pas un pli de terrain, pas un sentier, que ne connaissaient ces enfants de la plaine. Avec eux, il ne pouvait être question de bataille rangée, c'eût été méconnaître l'instinct et les mœurs du Peau-Rouge et du Métis. Les pièges, les surprises, voilà d'ordinaire l'arme la plus redoutable, la plus meurtrière de ces hommes à qui les raffinements de la civilisation n'ont pas encore appris à se laisser tuer scientifiquement.

On a même été surpris de les voir résister, fortifiés à certains points determinés, au lieu de courir d'un point à un autre comme c'était leur habitude, ce qui tendrait encore à prouver que la défense était préparée de longue main et habilement concertée d'avance.

Ces renseignements généraux fournis sur le foyer de l'insurrection, ses quartiers généraux et quelques-uns des hommes qui y ont pris une part active, nous allons reprendre la marche de notre récit sans nous embarrasser davantage de notes biographiques qu'on trouvera réunies à la fin de ce volume.

CHAPITRE III.

SOULÈVEMENT DES SAUVAGES.

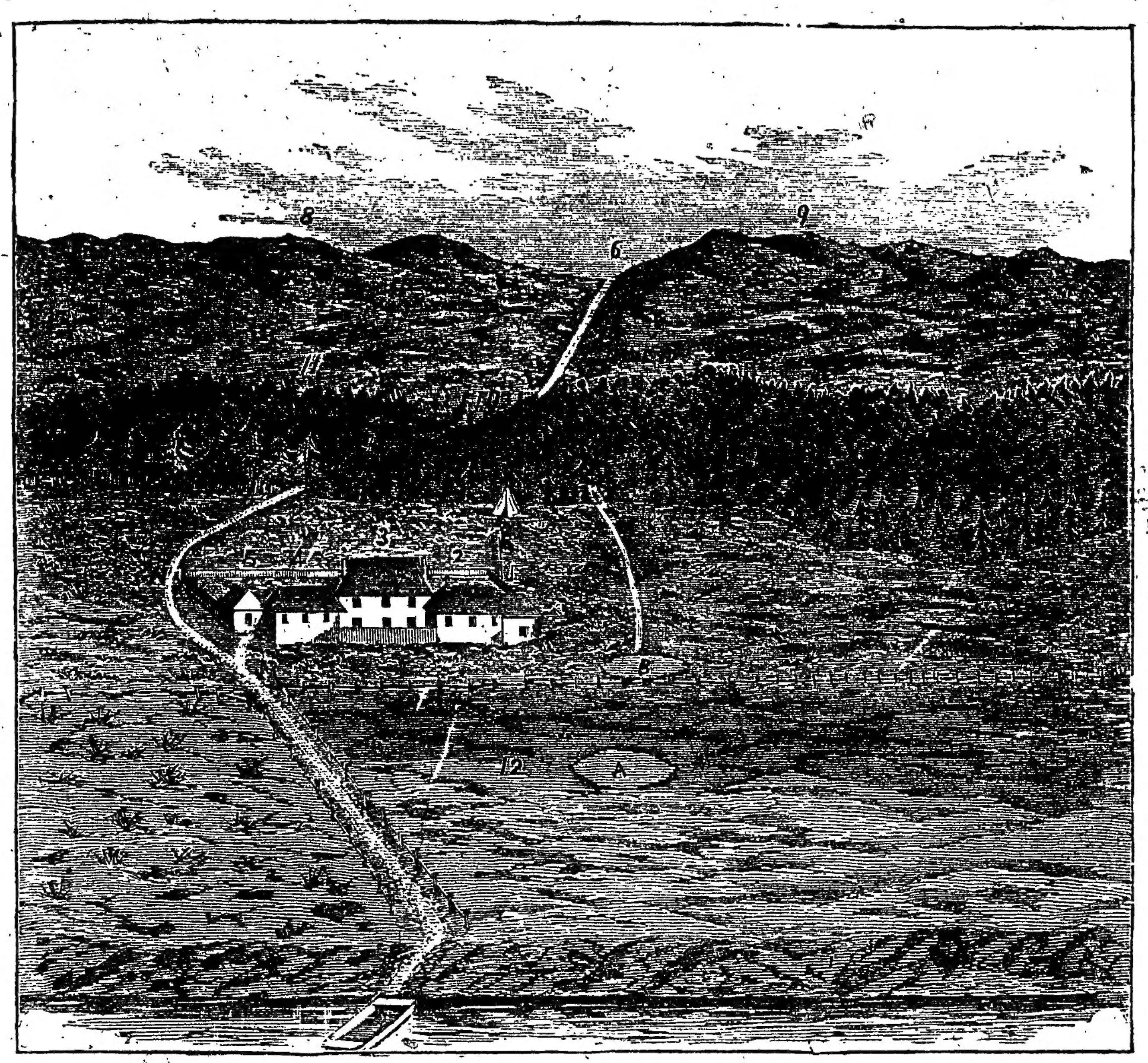
De part et d'autre on attachait une grande importance au résultat du premier engagement, car on savait qu'il serait le prix de la tranquillité ou du soulèvement des Sauvages qu'on avait toutes les peines du monde à contenir sur leurs réserves. Le Sauvage, paresseux, manquant d'initiative, imprévoyant et sans industrie, est, dans notre pays comme aux États-Unis, un fardeau pour la civilisation. La politique humaine des autorités canadiennes à leur égard, sans parvenir à se les attacher d'une façon absolue, avait cependant réussi à assoupir leurs mauvais instincts et ce n'est que de loin en loin qu'on surprenait chez eux des velléités d'agitation.

Disons aussi qu'à cet égard les missionnaires canadiens et catholiques ont rendu au gouvernement plus d'un service d'autant plus appréciables qu'ils étaient plus désintéressés. En cherchant à faire règner dans leur esprit et dans leur cœur l'influence bienfaisante d'une religion de paix et d'amour, le missionnaire était l allié naturel du pouvoir politique, dont il faisait l'œuvre en faisant la sienne. Et cependant ce sont ces grands patriotes et ces cœurs dévoués que des êtres méprisables autant qu'inconséquents ont cherché à faire passer pour les complices des insurgés.

Mais la nature est plus forte que toutes les influences extérieures mises en œuvre pour la transformer et il est rare qu'un jour ou l'autre elle ne reprenne pas le dessus. Après un siècle et plus d'un travail de transformation persévérant et progressif, on retrouve chez le Sauvage de nos jours, entouré pourtant de toutes les influences extérieures de la civilisation, les mêmes instincts de rapine, de pillage et de meurtre qui distinguaient ses farouches ancêtres. Chez ces êtres à demi civilisés, les nécessités animales offrent un problème assez difficile à résoudre. Le Sauvage a faim et il a horreur du travail. Le travail comme loi de contrainte morale lui répugne et il ne consent à s'y livrer que s'il est entouré de circonstances qui en font à ses yeux un plaisir, comme la chasse, par exemple.

Aujourd hui cependant que, par la disparition du buffle, la chasse ne donne plus, il lui faut, s'il ne veut périr, demander à la terre le secret de sa richesse. Le gouvernement, se faisant de cette nécessité un levier et agissant comme un bon père de famille, a assigné aux Sauvages de l'ouest des terres spéciales où ils pussent se livrer à la culture. Il leur livra, en outre la matière première indispensable à ces opérations nouvelles pour eux, grains de semence, outillage, etc. Il a placé au milieu d'eux des instructeurs chargés de leur enseigner les méthodes de culture moderne perfectionnées. Non content de cela, mais comprenant que ce travail, dans les conditions où se trouvent les Sauvages, ne saurait guère être très productif, il leur sert des rations. On ne saurait pousser plus loin le désir d'améliorer le sort de cette population indigène et cette politique plus que clémente offre un contraste frappant avec celle que le gouvernement américain a appliquée aux Sauvages qui habitent son territoire, et qui a plutôt l'air de consister à les exterminer qu'à les nourrir.

Eh bien, c'est plus fort que lui, tous ces avantages offerts par la main de la civilisation, le Sauvage les dédaigne, sauf les rations bien entendu. Et encore, entre les rations servies par le gouvernement et celles qu'il peut se procurer par la rapine et le pillage, ces dernières ont à ses yeux une séduction à laquelle il ne saurait résister.



FORT PITT.

1, Casernes. 2, Dépot de Fourrures. 3, Magasin Cie Baie d'Hudson. 4, Dépot de Provisions. 5, Maisons inhabitées. 6, Routes du Lac à la Grenouille. 7, Rives de la Saskatchewan. 8, Broussailles. 9, Montagnes. 10, Place où Loasby a été attaqué. 11, Place où Cowan a été tué. 12, Terrain cultivé. 13, Route de la rivière. A, Bastion. B Etables.

On conçoit sans peine qu'animés de pareilles dispositions et travaillés depuis quelque temps déjà, il y a lieu de le croire, par Riel qui ne leur ménageait pas les promesses, ces rudes enfants de la nature aient salué avec joie et une certaine exaltation, conforme à leur caractère, la perspective de pillage que leur offrait cette période d'agitation aigüe. Mais le Sauvage est prudent, et s'il a conservé dans certaines de ses mœurs, notamment dans les cérémonies d'inauguration de ses braves, des restes de la férocité des premiers occupants du sol, il n'en est pas moins pusillanime. Il veut bien commettre des déprédations, mais à la condition que la tâche n'offre pas trop de danger.

Il y eut donc tout d'abord une phase d'hésitation, de tâtonnement, d'oscillation qui donna occasion aux Sauvages de déployer leur fourberie ordinaire. Tout en affirmant leur loyauté au gouvernement, ils se badigeonnaient comme dans les grandes circonstances, dansaient leurs danses guerrières, manifestant une agitation qui allait croissant, mais sans entrer encore dans le sentier de la guerre. Ils attendaient que les insurgés eussent remporté un avantage marqué, prêts à se réclamer de leur loyauté si les troupes du gouvernement eussent été victorieuses.

Les réserves des tribus les plus puissantes et les plus aguerries se trouvaient, heureusement, à proximité du chemin de fer canadien du Pacifique, et les chefs de ces tribus, sachant avec quelle rapidité les troupes pourraient les atteindre pour les ramener à la raison, s'appliquèrent à calmer l'agitation de leurs jeunes braves, et dans leur langage caractéristique, affirmèrent leur loyauté dans des dépêches transmises au gouvernement et dont lecture fut faite à la Chambre. C'est ainsi que Pied de Corbeau, le chef d'une nombreuse et puissante tribu de Pieds Noirs, affirmait, dans une dépêche adressée à sir John Macdonald, à Ottawa, sa fidélité à la cause de l'ordre. Il est bon de rappeler ici que cette tribu, comme du reste plusieurs autres, fut contenue par les sages conseils et l'influence des missionnaires et en particulier du Père Lacombe O. M. I. en qui ces Sauvages reposaient une confiance extrême. Le P. Lacombe n'hésita pas à entreprendre un voyage long et difficile pour aller lui-même visiter ces tribus et les encourager à persévérer dans leurs bonnes dispositions. Les gratifications de tabac et les rations supplémentaires de vivres firent le reste.

Quant à celles des tribus chancelantes qui n'attendaient pour jeter leur masque qu'un premier succès remporté par les insurgés, le résultat de l'engagement du Lac aux Canards leur en fournit bientôt l'occasion. A cent quatre-vingt milles au nord du chemin de fer, au confluent de la rivière Bataille et de la branche septentrionale de la Saskatchewan, est située la ville de Battleford. Dans un rayon de trente milles de cette ville se trouvent les réserves de fortes tribus de Sauvages Cris et Stonies, au nombre de plus de deux mille. L'évacuation par la police à cheval du fort Carlton, situé entre Battleford et les quartiers généraux de Riel à Batoche, permettait à ce dernier de communiquer librement avec ces Sauvages, qu'il allécha par la perspective du pillage et qu'il détermina à entrer dans le sentier de la guerre après la bataille du Lac aux Canards, dont les insurgés ne manquèrent pas d'exagérer l'importance. La situation devenait grave.

Le 29 mars au soir, on annonça que les Sauvages s'avançaient sur Battleford. Aussitôt les colons et les citoyens de la ville, au nombre de trois cents environ, se réfugièrent dans l'enceinte du fort érigé sur la pointe formée par le confluent de la rivière Bataille et la branche septentrionale de la Saskatchewan. Le colonel Morris, qui y commandait un détachement de la police à cheval et une compagnie de milice locale dans laquelle s'étaient enrôlés tous les hommes en état de porter les armes, avait déjà fait construire des bastions par ses troupes et s'était préparé à soutenir un siège. On passa la nuit sous les armes. Le lendemain, les Sauvages parurent sur la rive sud de la rivière Bataille, et commencèrent à piller les magasins et les résidences de l'ancienne ville. Ces Sauvages

appartenaient à la tribu de Poundmaker ; ils n'étaient probablement pas plus d'une centaine, mais ils reçurent bientôt du renfort.

Le 31 au matin, à trois heures, un Sauvage à forte stature pénétra dans la chambre à coucher de George Applegarth, l'instructeur agricole de la tribu de Faisan Rouge, aux Montagnes de l'Aigle, à environ vingt milles au sud ouest de Battleford, et l'avertit que les Sauvages de la réserve étaient soulevés et qu'il serait massacré s'il ne prenait aussitôt la fuite. Le Sauvage ajouta que Battleford était pris et que son seul moyen de salut était de prendre le sentier qui conduit à Swift Current, une station du chemin de fer canadien du Pacifique, à cent soixante-dix milles plus loin. Applegarth mit aussitôt sa femme et son enfant dans une barouche et, profitant d'un moment où les Sauvages étaient occupés à piller les magasins, il commença sans être molesté le long et pénible voyage auquel il était contraint pour sauver sa vie et celle de sa famille.

Il n'était pas rendu loin, cependant, que les Sauvages se mirent à sa poursuite, et pendant toute cette nuit d'angoisse, jouant de ruse et passant de coulée en coulée, il eut à déjouer la sagacité de ses ennemis. Pendant deux jours, il fut continuellement en danger d'être pris, jusqu'à ce qu'il eût rejoint le parti de réfugiés du juge Rouleau, qui avait quitté Battleford le 29.

Le même soir qu'Applegarth fut attaqué, les Stoneys de la bande de Mosquito, établie sur la réserve voisine de celle de Faisan Rouge, massacrèrent leur instructeur agricole, Payne, qui, deux jours auparavant, avait reçu l'assurance de leur loyauté. Les deux bandes réunies, fortes d'environ cent hommes armés, se rallièrent à Poundmaker, et bientôt Battleford se trouva investi par une armée de cinq à six cents Sauvages.

Les Sauvages ne firent pas d'attaque contre les casernes qui, construites sur une éminence dominant la rivière, était aussi inexpugnable que le roc de Gibraltar à une armée de Sauvages sans canon. Mais en essayant de piller la partie de la ville la plus rapprochée du fort, ils vinrent souvent à portée du canon de sept des assiégés, qui ne se firent pas faute de leur envoyer en plusieurs occasions des décharges meurtrières.

Pendant toute sa durée, ce siège a créé une vive anxiété dans le pays ; on craignait surtout que les assiégés ne vinssent à manquer de vivres pour nourrir tous les réfugiés. Il n'a guère offert d'événement digne d'intérêt, sauf, de temps à autre, l'arrestation d'un métis pour une offense ou une autre, et les aventures des éclaireurs en essayant de communiquer avec les postes environnants.

CHAPITRE IV.

MASSACRE DU LAC AUX GRENOUILLES.

EVACUATION DE FORT PITT.

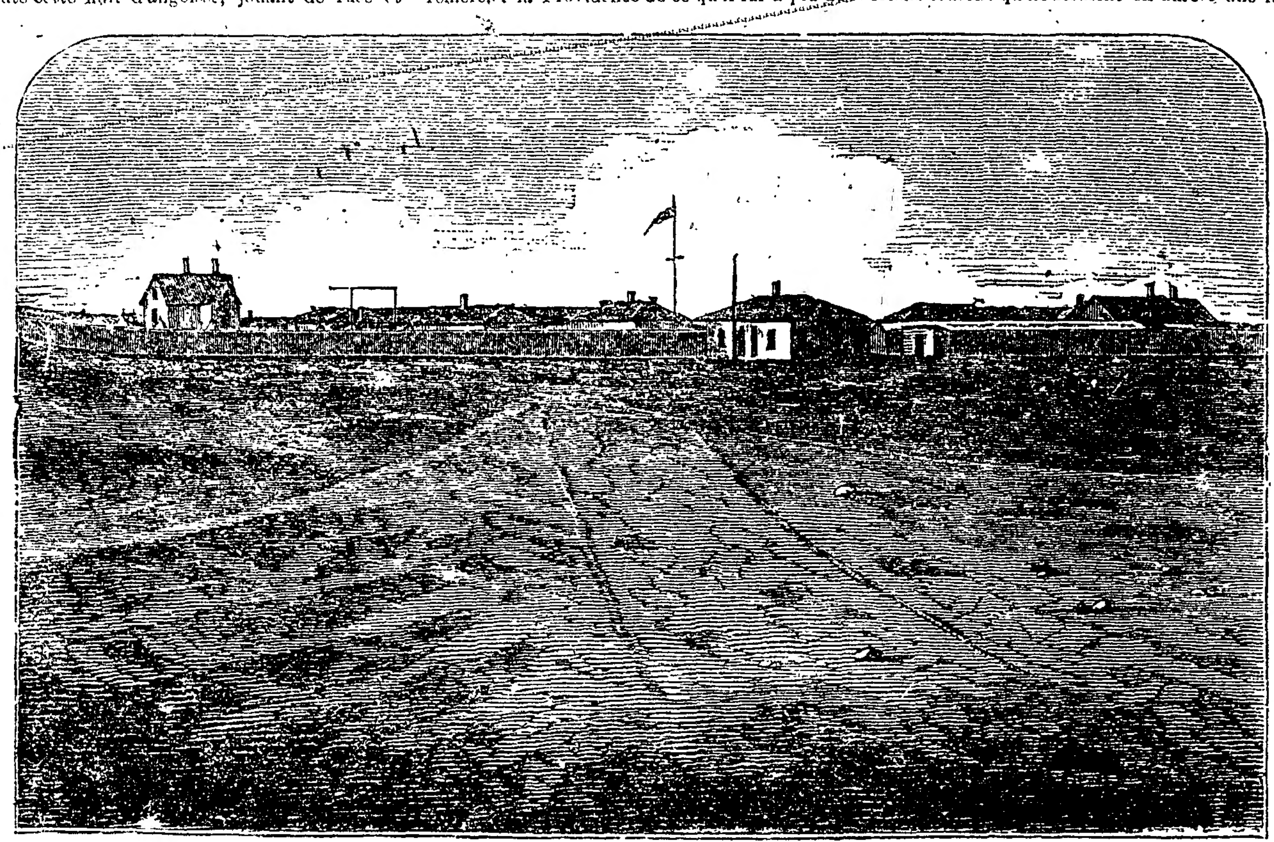
Avec le soulèvement des Sauvages, nous entrons dans la phase des horreurs. Il faut remonter aux premiers temps de la colonie pour trouver des scènes comparables à celles dont certaines parties du Nord-Ouest ont offert le lugubre spectacle pendant cette insurrection.

Les passions des Sauvages une fois déchaînées, il n'était que trop facile de prévoir à quels terribles excès ils se porteraient et nous nous trouvons dans cette situation étrange qu'après tant et de si noble sang versé, il nous faut encore remercier la Providence de ce qu'il lui a plu de ne pas exiger plus de victimes expiatoires de l'égarement criminel de quelques-uns de ses enfants. Le tableau noir eût pu, en effet, s'allonger de plusieurs noms si les premières nouvelles reçues s'étaient confirmées. Quel long et pénible martyre, en revanche, pour quelques-unes des innocentes victimes ! Ah ! la responsabilité du fait même de l'insurrection, quelques soient les épaules qui doivent la porter, était déjà assez lourde en elle-même, mais comme elle se multiplie et s'accroît du cortège de maux que ce fait remorquait ! La liberté éclairant le monde, un flambeau à la main, c'est l'idéal; mais quand on songe aux excès commis au nom de la liberté, ne serait-ce pas plutôt une torche qu'il faudrait lui donner comme symbole ?

Mais laissons parler les faits. Aussi bien, la plume se refuse à décrire le sentiment que font naître de pareilles atrocités. A peu près dans le même temps que le soulèvement des Sauvages dans les environs de Battleford, se produisait, à environ cent cinquante milles à l'ouest, une série d'actes qui feront éternellement le désespoir de la civilisation et la honte de l'humanité.

Fort Pitt, station de la police à cheval, sur la rive nord de la branche septentrionale de la Saskatchewan, à environ cent vingt milles au nord-ouest de Battleford, était occupé par une garnison d'une vingtaine d'hommes, sous le commandement du capitaine Dickens, fils du célèbre romancier, qui était venu au Canada et avait été nommé inspecteur dans le corps de la police à cheval.

A trente milles au nord-ouest de Fort Pitt est située la station et mission sauvage du Lac aux Grenouilles, sur la réserve d'une couple de cents Sauvages ayant pour chef le cauteleux et bizarre Gros Ours. Le 30 mars, la nouvelle de l'engagement du Lac aux Canards fut reçue par M. T. P. Quinn, l'agent des Sauvages au Lac aux Grenouilles. L'inspecteur Dickens lui laissa le choix, ou de venir se réfugier à Fort Pitt avec tous les gens du Lac aux Grenouilles, ou de consentir à ce que la garnison de Fort Pitt allât le retrouver. On tint un conseil de guerre et on décida que le détachement de police du Lac aux Grenouilles, composé de sept hommes seulement, partirait sans retard, car, sans être assez nombreux pour protéger les colons contre une attaque, leur présence irritait les Sauvages. Les colons crurent qu'ils seraient en sûreté une fois la police partie, et ils précipitèrent son départ. En partant, la police put entendre les Sauvages du camp de Gros Ours pousser leur cri de guerre au milieu de leurs danses guerrières.

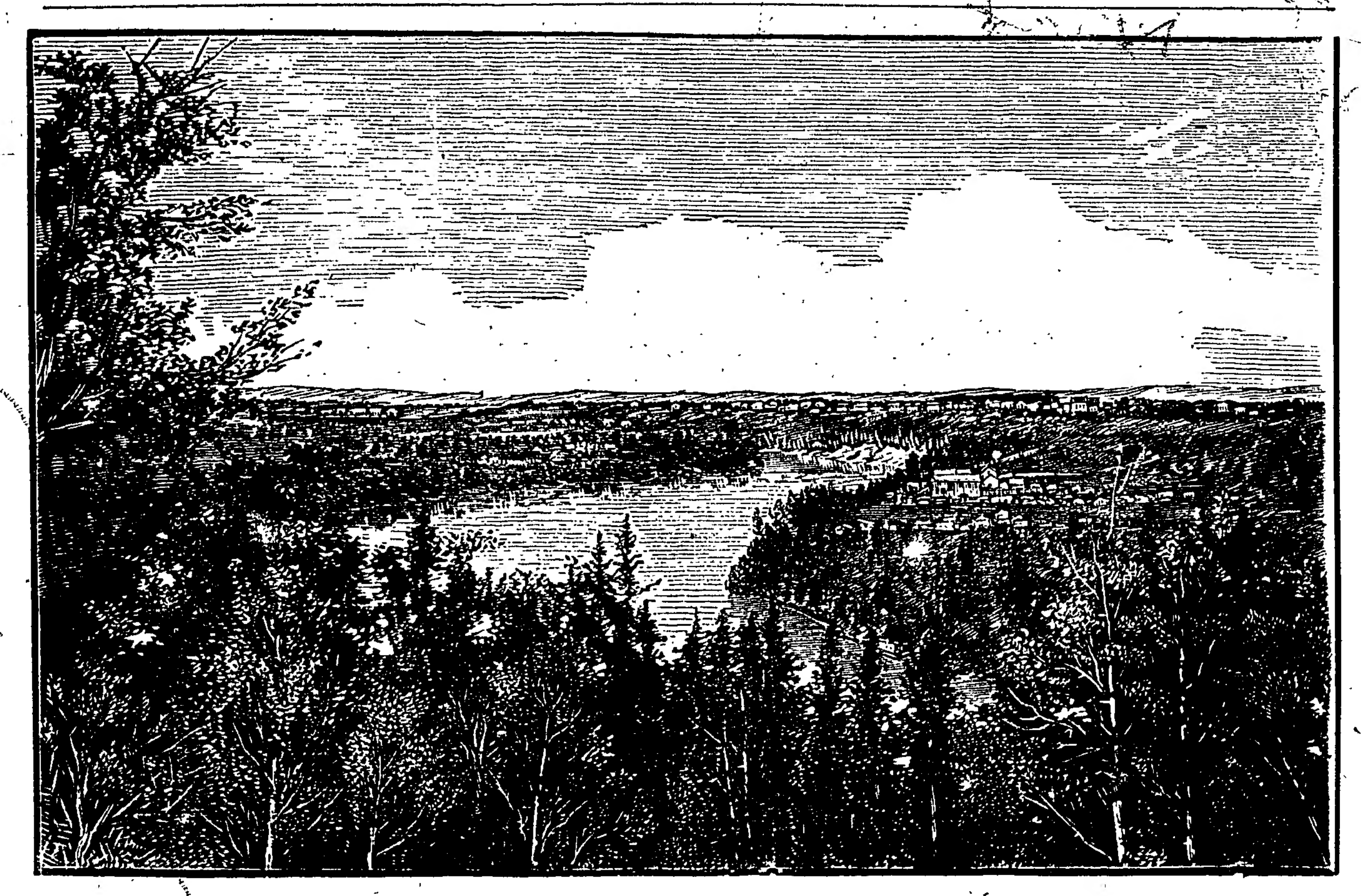


BATTLEFORD.
Attaqué par Poundmaker et sa bande.

Le lendemain avant l'aube, les danseurs dont la police en partant avait entendu le cri de guerre, et qui comprenaient tous les Sauvages de la bande de Cris des plaines ayant pour chef Gros Ours, vinrent en corps à l'agence des Sauvages et y pénétrèrent. T. P. Quinn, l'agent, était un Métis sioux, qui, avec son cousin Harry Quinn, avait passé par les horreurs du massacre du Minnesota, et bien que marié à une femme crise, était détesté par les Sauvages.

Deux Sauvages, dont l'un était Mauvais Enfant, le fils de Gros Ours, montèrent dans sa chambre à coucher. Le jeune garçon se proposait de tuer Quinn dans son lit. Mais le beau-frère de Quinn, Loveman, suivit l'enfant des bois dans la chambre à coucher et empêcha le crime en se posant entre lui et le lit.

Pendant ce temps, les Sauvages qui étaient restés en bas s'étaient emparés de trois fusils dans le bureau de Quinn. Esprit Voyageur, le principal conseiller de Gros Ours, appela Quinn par son nom sauvage en lui disant : " L'homme



VUE DE EDMONTON,

Sur la Rivière Saskatchewan.

qui parle le sioux, descends." Le beau-frère de Quinn, Loveman, lui dit de ne pas descendre. Dédaignant ce conseil, Quinn descendit. Les Sauvages s'en emparèrent aussitôt et le conduisirent à la maison de l'instructeur agricole Delaney où ils rassemblaient tous les blancs du poste.

Les Sauvages avaient fait beaucoup de fanfaronnades depuis quelque temps, mais personne ne leur supposait de mauvais desseins. Avant de se rendre chez Quinn, ils avaient enlevé les chevaux du gouvernement des écuries de Quinn, et Loveman, qui prenait le parti de Quinn, se préparait à faire feu sur Esprit Voyageur dans une querelle à propos des chevaux.

A la maison de Delaney, les Sauvages continuèrent leurs menaces et tinrent conseil. Puis Esprit Voyageur et d'autres Sauvages se rendirent au magasin de la Compagnie de la baie d'Hudson. M. Cameron, l'agent de la compagnie, était déjà levé. Mauvais Enfant se présenta le premier et dit :

—Avez-vous des munitions dans le magasin ?

—Oui, un peu, répondit M. Cameron.

—Alors, je veux que vous nous les donniez. Sinon, nous nous en emparerons.

—Si vous tenez à les avoir, je vais vous les donner, plutôt que de vous voir piller le magasin.

M. Cameron était le seul fonctionnaire de la compagnie sur les lieux en ce moment. Il se rendit de sa résidence au magasin et leur donna ce qu'il y avait de poudre, de balles et de capsules.

Il n'y en avait qu'une petite quantité. Un baril de poudre et presque toutes les cartouches à balles avaient été envoyés du Lac aux Grenouilles à Fort Pitt sur l'avis de M. Cameron et d'autres personnes, après qu'on eût reçu la nouvelle de la bataille du Lac aux Canards. Pendant que Cameron sortait les munitions pour les leur donner, les Sauvages, leurs fusils chargés et prêts à faire feu, le surveillaient de près.

A ce moment Gros-Ours parut. Entrant dans le magasin et faisant tourner son arme, il dit à ses braves : "Ne touchez à rien ici, dans le magasin de la compagnie. Si vous avez besoin de quelque chose, demandez-le à Cameron." Après avoir obtenu quelques marchandises, tous sortirent, à l'exception de deux Sauvages amis. Cameron les suivit pour voir ce qu'ils allaient faire, mais Esprit Voyageur lui ordonna d'aller chez Quinn et il dut obéir.

Pendant ce temps on avait amené à l'agence presque tous les blancs du poste et Pritchard, l'interprète métis. Les PP. Fafard et Marchand y étaient aussi et la maison était pleine de Sauvages. Esprit Voyageur dit : "Je veux savoir quel est le chef des blancs dans ce pays. Est-ce le gouverneur, la compagnie de la baie d'Hudson ou qui ?" Quinn dit en riant : "Il y a un nommé sir John Macdonald à Ottawa qui est à la tête des affaires." Les Sauvages dirent : "Voulez vous nous donner du bœuf ?" Quinn demanda à Delaney s'il avait quelques bœufs qu'il pourrait leur donner à abattre. Delaney répondit qu'il en avait un ou deux et tous sortirent de la maison.

Cinq Sauvages ramenèrent M. Cameron au magasin et lui demandèrent d'autres marchandises. L'un des Sauvages du Lac aux Grenouilles, Wm. Glodien, demanda aux gens de Gros Ours de lui confier la charge du magasin, "parce que, dit-il, vous avez toujours quelque chose à demander et il est inutile d'y conduire Cameron." Ils se rendirent à cette demande.

Peu de temps après, Esprit Voyageur vint trouver Cameron et lui dit : "Pourquoi n'allez-vous pas à l'église ? Tous les autres blancs y sont déjà" Puis il le conduisit à l'église catholique. Ce jour-là étant le Vendredi Saint, les prêtres, les Pères Fafard et Marchand, O. M. I. deux braves missionnaires qui s'étaient dévoués au service des Sauvages, célébraient l'office religieux Les Sauvages s'étaient rendus en corps à l'église, emmenant avec eux leurs prisonniers, M. Cameron et Mme Simpson. Gros-Ours et le Misérable se tenaient de chaque côté de la porte et les autres étaient agenouillés pendant que se faisait l'office divin. Esprit Voyageur entra et mit un genou en terre au milieu de la petite église, tenant son fusil dans sa main. Il portait un chapeau de guerre et il avait la figure badigeonnée de jaune par moquerie.

Les prêtres terminèrent la célébration religieuse, puis le Père Fafard se leva et avertit les Sauvages de ne pas commettre d'excès.

Les Sauvages conduisirent les blancs à la maison de Delaney et Cameron alla déjeûner, Ours Jaune et un autre Sauvage du Lac aux Grenouilles ne le lâchant pas.

Après le déjeûner, Cameron alla au magasin. L'Oiseau-Roi, le plus jeune fils de Gros Ours, vint à lui et lui dit : "Ne restez pas ici." Ours Jaune sortit alors des casernes en disant : "Je veux un chapeau." Cameron lui dit : "Viens avec moi" Ours Jaune dit : "Emportez-le moi ici." Cameron répondit : "Esprit Voyageur m'a commandé de venir ici, s'il me voit retourner, il pourrait me tuer." Le Sauvage dit : "Ne vous inquiétez pas, je vais aller avec vous au magasin."

En route, ils rencontrèrent Esprit Voyageur qui leur demanda où ils allaient. Ours Jaune répondit : "au magasin." Ils allèrent au magasin et Ours Jaune prit un chapeau. Le Misérable entra portant un ordre de Quinn, probablement le dernier qu'il ait écrit. Cameron l'a en sa possession. Il portait :—"Mon cher Cameron :—Veuillez donner au Misérable une couverte. (Signé) QUINN.

Cameron dit : "Je n'ai pas de couvertes." Le Misérable le regarda en plein dans les yeux, mais ne dit pas un mot. Ours Jaune dit : "Ne vois-tu pas qu'il n'a pas de couvertes, pourquoi le regardes-tu comme cela ?" "Eh bien, répondit le Misérable, je vais prendre autre chose" et il prit pour quatre à cinq piastres de marchandises.

Ils achevaient de faire ces transactions lorsqu'ils entendirent la première détonation. Le Misérable tourna sur ses talons et sortit à la course. Cameron entendit quelqu'un crier : "Arrêtez, arrêtez." C'était Gros Ours qui était à converser avec Mme Simpson, la femme du facteur, dans la maison de la compagnie de la baie d'Hudson.

Peu de temps auparavant, Esprit Voyageur avait ordonné à tous les blancs de se rendre au camp des Sauvages et ceux qui étaient restés dans la maison de Delaney furent contraints de marcher.

En sortant du magasin, Cameron ferma la porte à clef. Il était occupé à la fermer quand

un Sauvage courut à lui et lui dit: "Dis deux mots, et tu es un homme mort. Un homme a dit deux mots déjà et il est mort." Cet homme, Cameron l'apprit bientôt, c'était Quinn qui, ne tenant aucun compte de l'ordre donné par Esprit Voyageur, avait continué à converser avec Charlie Gouin, le charpentier métis, devant la maison de Pritchard.

Esprit Voyageur vint à lui et lui dit :

"Vous avez la tête dure; quand vous dites non, c'est non, et vous êtes fidèle à votre parole. Eh bien, si vous tenez à votre vie, vous allez faire ce que je vais vous dire: allez à notre camp."

Quinn, qui était un homme fortement charpenté, avait beaucoup de détermination et de courage et qui, de plus, avait pour les Cris tout le mépris que lui donnait naturellement son sang sioux, répondit avec insouciance à la menace du Sauvage: "Pourquoi y irais-je?"—"Ne t'en inquiète pas, lui dit Esprit Voyageur en faisant un geste de menace." Quinn répondit avec calme: "Je resterai ici." Esprit Voyageur leva son fusil et, visant Quinn à la tête, il lui dit: "Je t'ai dit d'aller" et il le tua raide. Gouin, un métis américain, fut tué par les Sauvages immédiatement après, en se rendant à leur camp à quelque distance de la maison de Pritchard.

Le petit groupe de blancs, hommes et femmes, que les Sauvages avaient rassemblé dans la maison de Delaney avait à peine fait quelques pas quand le premier coup de feu fut tiré. A ce fatal signal, Petit Ours troua d'une balle la tête d'un vieux maçon écossais, Williscroft. Le jeune Harry Quinn, qui se trouvait au dernier rang des prisonniers, voyant Williscroft tomber, se glissa entre ses gardes, entra sous bois et s'enfuit pour aller porter à Fort Pitt la nouvelle de cette sanglante journée.

Les fusils de bon nombre de Sauvages n'étaient pas chargés quand le premier coup de feu fut tiré et ils se mirent rapidement à les charger, tandis que les courageux missionnaires les suppliaient, les imploraient de rester tranquilles et cherchaient à leur faire entendre raison. Tout en parlant les deux prêtres s'étaient jetés entre les Sauvages et Mme Gowanlock et Mme. Delaney. Delaney se trouvait là tout près. Soudain les Sauvages levèrent leurs fusils et se précipitèrent sur Delaney. Le Père Fafard se jeta entre les Sauvages et Delaney en menaçant les premiers, mais, seul et sans armes, il dut succomber sous le nombre; il fut renversé sur le sol, et Cou Nu, après avoir tiré sur Delaney, fit feu sur lui, puis déchargea un second coup sur Delaney.

Esprit Voyageur, avec la soif de sang d'une panthère et suivi par le Ver et autres Sauvages, se précipita en ce moment et tua le Père Marchand qui, en voyant tomber son confrère missionnaire, s'était jeté, seul et sans armes, entre les Sauvages afin d'enlever le cadavre. L'homme qui Gagne racheva Delaney et le Père Fafard qui, terriblement blessé, se débattait sur la neige.

Gowanlock et sa femme, qui marchaient en se tenant par la main, étaient, sur le chemin qui conduisait au camp, un peu en avant du premier groupe, et Le Ver, laissant Esprit Voyageur, son maître en crime, disposer du plus grand nombre, et courant de l'avant, tua Gowanlock d'une balle à travers le corps; celui-ci s'affaissa dans les bras de sa femme

Petit Ours tua Gilchrist d'une balle, mais manqua Diel. Celui-ci, qui n'avait pas été touché, prit la fuite, mais, poursuivi de près par les Sauvages à cheval, il fut bientôt tué lui aussi.

Pendant ce temps, Cameron était resté avec Mme Simpson, la femme du facteur. Il demanda à l'Oiseau Jaune qui se trouvait avec eux ce que signifiait tout cela. L'Ours Jaune lui saisit la main et dit: "Venez ici." Puis voyant Mad. Simpson sur le point de quitter sa maison, il lui dit: "Partez avec elle et ne la laissez pas." Cameron s'éloigna avec madame Simpson, et arrivée à une courte distance de la maison, elle s'arrêta et appela l'attention de Cameron sur les prêtres qui en ce moment se tenaient à environ une centaine de verges plus loin, et avaient l'air de vouloir calmer les Sauvages. Voyant que les prêtres et Delaney allaient être massacrés et qu'il ne pouvait rien faire pour les sauver, il prit Mme Simpson par le bras, pensant qu'elle ne pourrait supporter un tel choc. Ils partirent ensemble et elle ne cessait de le presser et de lui répéter: "marchons plus vite." Les Sauvages les entouraient partout. Mais il était inutile de tenter de fuir et ils apprirent bientôt que la fuite eût-elle été tentée, Cameron eût été tué avant d'atteindre le camp.

Un chef du lac aux Grenouilles du nom de Strike-him-on-the-back les conduisit dans une hutte où on leur dit qu'il ne leur serait fait aucun mal.



GENERAL MIDDLETON,

Commandant en chef de l'Expédition du Nord-Ouest.

Les Sauvages sortirent ensuite et revinrent avec Esprit Voyageur, qui les assura que lui et sa bande ne feraient aucun mal à Cameron ni aux autres prisonniers. Mme. Gowanlock était avec Mme. Delaney, ayant quitté sa maison pour s'enfuir dès le commencement des troubles. Les Sauvages amenèrent alors les femmes à leur camp. Dès le départ de Cameron, les Sauvages avaient tout pillé après avoir enfoncé le magasin de la compagnie et les maisons. Quand les deux femmes arrivèrent au camp, des métis les achetèrent afin de les soustraire à la cruauté des Peaux-Rouges.

John Pritchard, l'interprète, acheta madame Gowanlock, pour un cheval et $3, et Pierre Blondin donna 3 chevaux en échange de Mme. Delaney. Les deux femmes furent reçues dans la famille de Pritchard.

M. Simpson, le facteur de la compagnie de la baie d'Hudson, était à Fort Pitt au moment du massacre; mais, dans la soirée, comme il s'éloignait de Fort Pitt, il fut fait prisonnier. On ne le maltraita pas, cependant, et on lui permit de rejoindre sa femme. Environ 24 heures après le massacre, les cadavres des victimes furent jetés dans les maisons vides après avoir été dépouillés.

Les fêtes et les danses se prolongèrent durant deux jours et ce ne fut que lorsque Fort Pitt fut sur le point d'être attaqué qu'elles cessèrent. Il fallut toute la vigilance des Métis et des Cris des Bois pour sauver les prisonniers pendant ce temps de réjouissances.

L'intention des Sauvages était de se rendre à Battleford et d'y rejoindre Poundmaker afin d'attaquer ensemble les casernes de la police à cheval, de sorte qu'ils se dirigèrent sur Fort Pitt et marchèrent environ dix jours. Ils ne se rendirent cependant pas à Fort Pitt; mais continuèrent de descendre la rivière. Ils assirent plusieurs camps dans les environs de l'endroit où le gén. Strange les rencontra plus tard et commencèrent leur grande danse, qui fut interrompue par l'apparition des éclaireurs.

M. Cameron, qui a revélé sous la foi du serment tous les faits à la charge des auteurs de ces massacres, dit que la plupart des Sauvages du Lac aux Grenouilles et du Lac à l'Oignon et les autres bandes de Cris des Bois furent forcés de se rallier à Gros Ours, bien qu'ils n'eussent aucunement le désir de prendre part au soulèvement. Ils prirent part au pillage, mais ils étaient en quelque sorte forcés d'en agir ainsi afin de subsister.

Les Cris des Bois ont fait tout ce qu'ils ont pu pour sauver les blancs et ne savaient rien du projet de la bande de Gros Ours de tuer les colons du Lac aux Grenouilles. Quelques Cris des Bois menacèrent même de tuer les partisans de Gros Ours lorsque le massacre commença, mais ils n'étaient pas alors en assez grand nombre et ils n'auraient réussi qu'à se faire tuer eux-mêmes.

Tous les blancs qui ont été sauvés doivent la vie aux métis et aux Cris des Bois. Pendant leur captivité, les prisonniers n'ont jamais souffert de la faim et n'ont jamais été tenus au secret, bien qu'on leur eût enlevé tout ce qu'ils avaient.

Les deux femmes sont restées avec la famille de Pritchard.

Des Cris des Bois prirent soin de Cameron et d'autres prisonniers, et se séparèrent de la bande de Gros Ours juste à la veille de l'escarmouche avec Strange le 27 mai, parce qu'ils craignaient que les Cris des plaines ne missent les prisonniers à mort si quelques-uns des leurs étaient tués ou blessés.

La bande de Gros Ours a toujours voulu tuer les prisonniers et n'en a été empêchée que par la surveillance des métis et des Cris des Bois. Les femmes durent leur salut à Blondin, Pritchard et autres métis.

M. Cameron a été retenu en captivité jusqu'au 1er juin, alors qu'avec d'autres blancs, il s'est échappé par l'entremise d'un Métis du nom de Louis Patenaude et de quelques Cris des Bois.

M. Cameron est le fils de feu M. John Cameron, de Toronto, et petit-fils de feu le révérend chanoine Bleasdel, de Trenton. Sa mère réside à Toronto.

Deux jours après la retraite de la police à cheval du Lac aux Grenouilles, Harry Quinn arrivait à Fort Pitt, seul, sans armes, sans cheval et très épuisé. Il n'avait été témoin que des premiers actes de violence, qu'il s'empressa de raconter naturellement, et pendant des semaines, son récit constitua les seuls renseignements dignes de foi qu'on eut sur cette sanglante boucherie, que les dépêches prenaient plaisir à confirmer, à démentir, à confirmer de nouveau, faisant passer les esprits qui suivaient de loin les peripéties de ce drame par des alternatives de joie et d'angoisses pénibles.

En apprenant cette affreuse nouvelle, la garnison de Fort Pitt se mit immédiatement à l'œuvre pour mettre le fort, qui n'était qu'un assemblage de billots, en état de défense. On flanqua les murs de bastions, on construisit une palissade et l'on mit des courriers en campagne, chargés d'obtenir de l'aide et des renforts, si possible.



LIEUT.-COL. OUIMET,

Commandant le 65ième Bataillon.

Le 14 avril, un poste d'éclaireurs, composé de Harry Quinn et des constables Cowan et Loasby, de la police à cheval, partit dans la direction du Lac aux Grenouilles dans le but de se renseigner, si possible, sur les mouvements des Sauvages et le sort de leurs prisonniers.

Avant qu'ils fussent de retour, une centaine de Sauvages parurent sur les collines en arrière du fort et Gros Ours envoya un message au capitaine Dickens dans lequel il lui demandait de traverser la rivière, vu qu'il avait toutes les peines du monde à calmer l'ardeur de ses jeunes guerriers.

La garnison passa cette nuit-là sous les armes. Le lendemain matin, McLean, le facteur de la compagnie de la baie d'Hudson à Fort Pitt, et un jeune Dufresne sortirent pour parlementer avec les Sauvages. Vers midi, les éclaireurs en revenant au fort, tombèrent sur le camp des Sauvages et deux d'entre eux, Cowan et Loasby, s'élancèrent pour le traverser. Ils réussirent à atteindre le sommet des collines qui dominaient le fort, mais les Sauvages firent pleuvoir sur eux une grêle de balles, comme ils se dirigeaient au pas de course vers le fort. Tous deux tombèrent, Cowan pour ne plus se relever. Loasby, frappé de deux balles, fit le mort, attendant le départ des Sauvages pour regagner péniblement le fort. Le troisième éclaireur, le jeune Quinn, le seul survivant du massacre du Lac aux Grenouilles, en apercevant les Sauvages, tourna bride et galopa dans la direction du Lac aux Grenouilles, suivi de près par les Sauvages qui s'étaient mis à sa poursuite. On fut quelque temps sans avoir de ses nouvelles. Les Sauvages apportaient une telle ardeur à leur poursuite qu'ils s'approchèrent à portée de fusil du fort. On ouvrit contre eux un feu bien nourri, qui les força bientôt à reculer.

McLean et Dufresne, qui étaient sortis pour parlementer avec les Sauvages, furent retenus prisonniers. Dans l'après-midi, Mme. McLean reçut de son mari un message dans lequel il lui conseillait, à elle et à tous les civils, de se rendre à Gros Ours et de se mettre sous sa protection. Gros Ours s'était engagé solennellement à protéger tous les civils si la police consentait à évacuer les casernes. McLean informait en même temps le capitaine Dickens que la place serait incendiée, les Sauvages ayant préparé des boules de matières inflammables saturées d'huile de pétrole pour mettre le feu au fort. Allant à l'encontre de l'avis de la police, tous les civils, hommes et femmes, résolurent de se livrer à Gros Ours. Ce petit parti se composait de Mme. McLean et de ses neuf enfants —dont trois étaient des jeunes filles qui, pendant la période de cruelle anxiété où l'on s'attendait à une attaque contre le fort, firent bravement le coup de feu pour coopérer à la défense, et quelques-uns étaient de tout jeunes enfants;—George Mann, sa femme et trois enfants; le révérend C. Quincy et sa femme, Malcolm Macdonald, Hodgson, quatre Métis garçons de ferme, dont deux emmenèrent leurs familles, et le Sauvage ami Nakootan, avec sa femme et son enfant. Leur sort demeura un mystère pendant plus d'une longue semaine.

Le soir de ce même jour si rempli d'événements, les vingt-deux hommes de la police évacuèrent le fort et traversèrent la rivière. Le lendemain matin, n'ayant guère autre chose que leurs uniformes et leurs armes, ils s'embarquèrent dans un vieux bac pour un voyage de cent trente milles en descendant la rivière au courant rapide, obstruée par des glaces flottantes et dont les rives étaient gardées par un ennemi sans pitié. Le temps était froid et rigoureux.

Le premier jour, plusieurs des hommes se gelèrent les mains et les pieds et pour comble de malheur, le bac faisait eau comme un panier percé et il fallut tenir six hommes occupés constamment à le vider pour le tenir à flot. Toutes ces misères ne réussirent pas, cependant, à faire perdre à ces vingt-deux braves leur courage et leur gaieté. Ils riaient volontiers entre eux de l'état de leurs accoutrements et tinrent sur une île une parade pour l'inspection des armes et des munitions, qu'ils déclarèrent " une grosse affaire. "

Enfin, le 22 avril, cinq jours après leur départ de Fort Pitt, ils arrivaient à Battleford, où, depuis une semaine, ils étaient réputés perdus et la joie fut grande en les revoyant. Nous consignons ici les noms de ces braves cœurs, dont le courage faillit ne pas suffire à les préserver de la mort: Inspecteur A. J. Dickens (fils de feu Charles Dickens); chirurgien d'état-major J. B. Rolph, M.D.; Sergent John Martin; caporal R. B. Sleigh; constables W. Anderson, H. Ayre, J. W. Carroll, A. Edmonds,

R. Hobbs, R. Juce, F. Leduc, G. Lionais, G. Loasby, (blessé), J. A. Macdonald, L. O'Keefe, C. Philipp, J. Quigley, F. C. Roby, G. W. Rowley, B. H. Robertson, R. Autledge, W. W. Smith, J. Tector et F. F. Warren.

Après le massacre du Lac aux Grenouilles, les colons établis tout le long des rives de la branche septentrionale de la Saskatchewan et de ses tributaires, la rivière Bataille et la grande rivière du Chevreuil, à l'ouest des Montagnes Rocheuses, se réfugièrent à Fort Saskatchewan, au poste de la police à cheval sur la Saskatchewan Supérieure, à Edmonton et aux stations du chemin de fer canadien du Pacifique, où ils allèrent demander abri et protection. Pendant plus d'une nuit on put voir des forts et des stations, les flammes consumer leurs résidences, préalablement dévastées et pillées.

CHAPITRE V.

MOBILISATION DES TROUPES,—SERVICE DE TRANSPORT.

Les premières nouvelles d'un soulèvement sérieux des Métis dans le Nord Ouest, causèrent une surprise générale dans les provinces de l'est. On savait bien qu'il y avait des mécontents dans les provinces éloignées d'Assiniboine et de Saskatchewan. On avait bien eu connaissance des assemblées qu'ils avaient tenues, des résolutions qu'ils avaient adoptées, mais chaque parti ne voyait dans le moment que les effets politiques, plus ou moins reculés, qui pouvaient en découler, et n'entrevoyait que de loin, et comme une possibilité très reculée et très problématique, qu'il se développerait au point de menacer les droits essentiels de l'autorité. On était à cent lieues de s'attendre que les choses prendraient cette tournure et cette gravité. C'est le 23 mars, que le premier ministre, Sir John A. MacDonald, en réponse à une interpellation de M. Blacke, déclara à la Chambre que le gouvernement avait reçu la nouvelle authentique d'un soulèvement des Métis. Mais on s'attendait si peu aux proportions qu'avait prises l'agitation que même alors, on crut que la police à cheval, avec l'aide des volontaires du Manitoba, réussirait facilement à réprimer l'insurrection naissante. La désillusion devait venir à son heure. Le gouvernement, cependant, agit avec la plus grande vigueur et l'opinion publique éclairée et désintéressée, dans ce pays et à l'étranger, est unanime à reconnaître que c'est à la promptitude, à l'énergie, à l'activité fédrile et au talent d'organisation déployés par le ministre de la milice, l'honerable M. Caron, dans cette circonstance, qu'on doit d'avoir eu l'insurrection circonscrite dans son foyer et ses progrès arrêtés avant qu'elle eût le temps de gagner les établissements plus considérables qui l'entouraient. Dès le 24 mars, le général Middleton, commandant général de la milice canadienne était dépêché à Winnipeg, où il arriva le 27 pour prendre personnellement le commandement des troupes en campagne.

Le major-général Middleton avait à son compte des nombreux états de service dans plusieurs pays étrangers. En 1846, il prit une part très active à la guerre des Moorés dans la Nouvelle-Zélande, mais ce fut dans la mutinerie des Cipayes dans l'Inde en 1857 et 1858, en prenant part au dégagement de Lucknow, comme aide de camp du général Lugard, qu'il se distingua particulièrement et fit promptement promu en reconnaissance des services qu'il avait rendus dans cette campagne. A l'escarmouche d'Agemgbur il exerçait un commandement et pour avoir deux fois vaillamment sauvé la vie d'un compagnon d'armes dans cette journée, au plus grand péril de la sienne propre, il fut recommandé par le général Lugard pour la croix de Victoria. L'honneur qu'on ambitionnait pour lui fut accordé à un autre, l'un de ses compagnons dans l'une de ces aventures, mais le général Middleton, alors capitaine, ne fut pas recommandé par lord Clyde pour la raison technique qu'il était officier d'état-major et ne pouvait conséquemment pas être recommandé pour la croix. Il ne l'avait pas moins bien et duement gagnée.

Comme officier de la nouvelle école, il jouissait d'une haute réputation dans le service et pendant quelques années, il occupa la position de commandant du collège militaire de Sandhurst où, jeune homme, il avait reçu son éducation. Laissant de côté son expérience militaire, il était particulièrement qualifié pour la campagne du Nord-Ouest, ayant longtemps vécu au Canada mais par son alliance, il faisait partie de l'une des familles canadiennes françaises les plus populaires, la famille Doucet,



LIEUT.-COL. G. A. HUGHES,
Commandant le détachement du 65ième Bataillon à la bataille de la Bute aux Français.

de Montréal, et aussi par la connaissance approfondie qu'il avait des hommes qu'il devait commander. Il n'est que juste d'ajouter que dans cette dernière campagne, il a déployé en tout, une prudence, une modération et des qualités militaires qui ont été hautement appréciées, non-seulement ici, mais encore dans la mère-patrie et par les observateurs étrangers les plus compétents à le juger.

Le premier bataillon appelé au service fut le 90ième Carabiniers de Winnipeg, le plus jeune corps du service, mais qui avait été particulièrement favorisé dans le choix de son organisateur. Il n'y avait qu'un an qu'il avait été formé des meilleurs éléments—des hommes parfaitement exercés, des pioniers de l'est—par feu le lieutenant-colonel Kennedy qui à l'époque où son bataillon était appelé en service actif dans le pays, était en Egypte comme commandant du détachement des voyageurs canadiens attachés à l'expédition du Nil. L'infortuné ne devait pas être témoin des brillants succès remportés par le corps qu'il avait formé avec tant de soin.

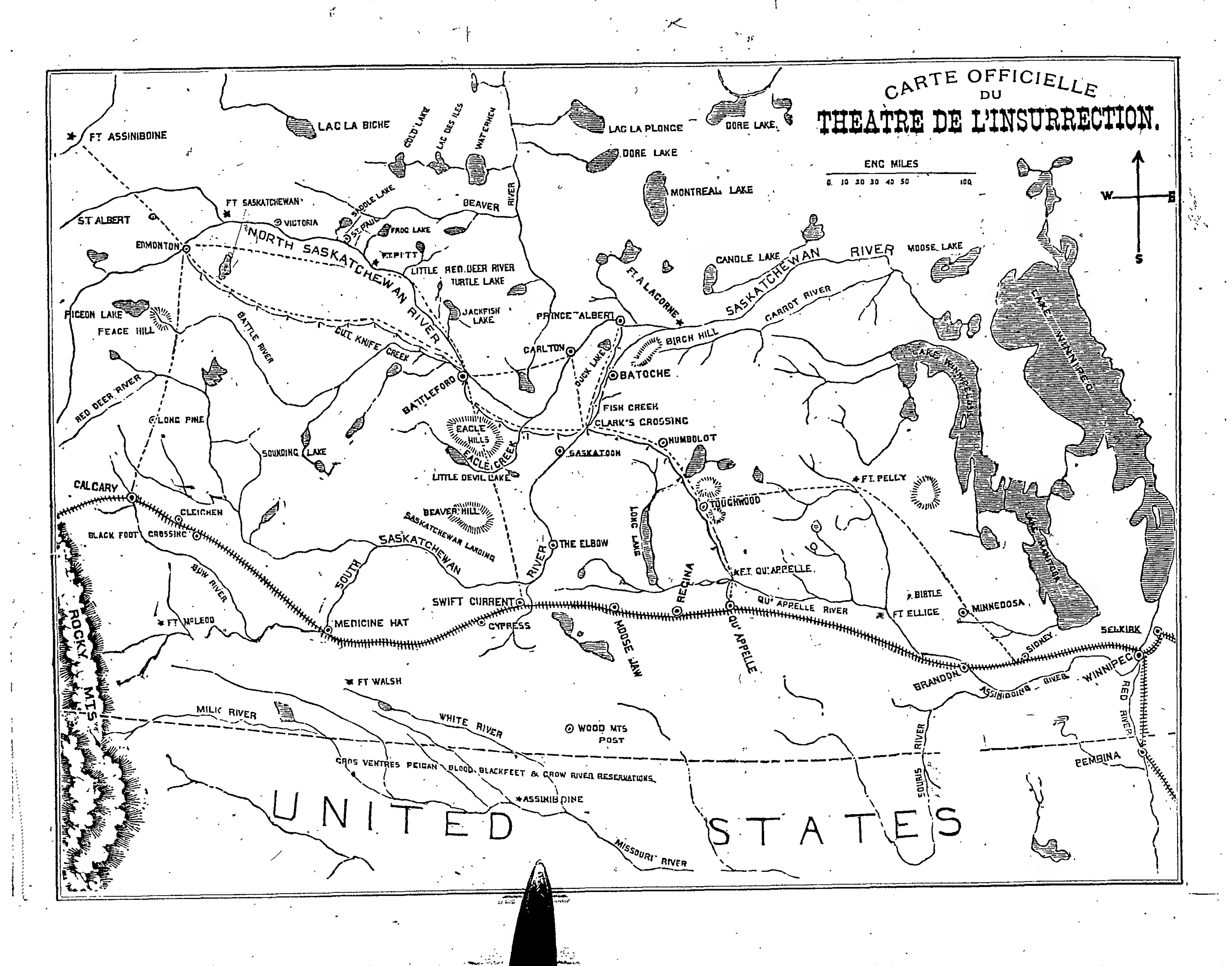
Le 25 mars, un détachement de cent hommes de ce corps sous le commandement du major Boswell fut dépêché en toute hâte à Qu'Appelle, car on doutait de la fidélité des Sauvages de la culée de Qu'Appelle et des montagnes de Tondre. Il était suivi, deux jours plus tard, après une revue passée par le général Middleton, du reste du bataillon, fort de deux cents hommes et de la batterie de campagne de Winnipeg avec un canon de 9.

Le 27 mars le gouvernement avait sans doute été informé de l'engagement du Lac-aux-Canards, car ordre fut transmis ce jour là à Ottawa, aux commandants des deux batteries régulières de l'artillerie canadienne—la batterie A à Québec et la batterie B à Kingston—de former chacun un détachement de cent hommes et de les mettre aussitôt en campagne. Quelques heures après la réception de ces ordres, de bonne heure le matin du 28, les deux détachements s'embarquaient et se ralliant à Ottawa, sous les ordres du lieutenant-colonel Montizambert, entreprenaient le long voyage à Winnipeg à bord d'un train du chemin de fer canadien du Pacifique. Le chemin, au nord du lac Supérieur, n'était pas terminé, mais comme on craignait à juste titre d'éprouver de la difficulté à obtenir du gouvernement des Etats-Unis son consentement au passage des troupes par le territoire américain et comme on croyait qu'il y avait quelque danger que les citoyens irlandais de l'ouest, qu'on supposait en communion d'idées avec les rebelles, ne tentassent de faire dérailler les trains, on décida d'envoyer les troupes par la route canadienne.

Le 28 mars, la compagnie C de l'école d'infanterie régulière de Toronto, forte de quatre-vingt hommes, deux détachements de deux cent cinquante hommes chacun, des Queen's Own et le 10me Grenadiers Royaux étaient appelés en service actif. Le Queen's Own qui avait reçu son baptême de feu sur le fatal champ de bataille de Ridgeway, lors de l'invasion fénienne, à toujours aspiré au fier honneur d'être prêt à répondre à l'appel en toutes circonstances et bien que la convocation fût faite à bref délai, cinq cents hommes assistaient à la première parade. Il se composait presque entièrement de jeunes gens adonnés aux commerce et aux professions libérales, et son départ réveilla l'ardeur guerrière des citoyens de Toronto.

Le 30 mars, les six cents volontaires de Toronto, les premières troupes de l'est appelées en campagne, partirent par la même route que les batteries. Le 29, le lieutenant-colonel Williams, M.P., fut autorisé à lever un bataillon provisoire de huit compagnies du district central, en tirant deux pleines compagnies de son propre corps, le 46me et une compagnie de chacun des 15me, 40me, 45me, 47me, 49me et 57me bataillons.

Le 28, le vaillant 65me Carabiniers Mont Royaux de Montréal, sous les ordres du lieutenant-colonel Ouimet, M.P., avait été aussi appelé en service actif. Ce fut tout un événement à Montréal dont nous aurons l'occasion de reparler en racontant les brillantes étapes de ce beau régiment. Le 30, le lieutenant-colonel O'Brien, M.P., était autorisé à lever un bataillon de huit compagnies, dont quatre tirées des cadres du 35me (Simcoe) et quatre des cadres du 12me (York.) Le lieutenant-colonel Scott, M.P., était autorisé à lever le 91me de ligne à Winnipeg, fort de quatre cents hommes, et un autre régiment de plus de trois cents hommes était formé dans le même ordre par le lieutenant-colonel Osborne Smith, et devait constituer le 92me bataillon d'infanterie légère de Winnipeg. Un détachement de cinquante tirailleurs, choisis parmi les gardes à pied du gouverneur-général, sous le commandement du



CARTE OFFICIELLE
DU
THEATRE DE L'INSURRECTION.
ENG MILES
0 10 20 30 40 50 100
W
E
S
FT ASSINIBOINE
LAC LA BICHE
COLD LAKE
LAC DES ILES
WATERHEN
LAC LA PLONGE
DORE LAKE
DORE LAKE
MONTREAL LAKE
ST. ALBERT
FT SASKATCHEWAN
VICTORIA
SADDLE LAKE
ST. PAUL
FROG LAKE
BEAVER
RIVER
EDMONTON
NORTH SASKATCHEWAN RIVER
FT. PITT
LITTLE RED DEER RIVER
TURTLE LAKE
JACKFISH LAKE
CANDLE LAKE
SASKATCHEWAN
RIVER
MOOSE LAKE
FT. A LA CORNE
CARROT RIVER
PRINCE ALBERT
PIGEON LAKE
PEACE HILL
BATTLE RIVER
CUT KNIFE CREEK
BIRCH HILL
CARLTON
DUCK LAKE
BATOCHE
LAKE WINNIPEG
LAKE WINNIPEGOSIS
RED DEER RIVER
BATTLEFORD
FISH CREEK
CLARK'S CROSSING
LONG PINE
EAGLE HILLS
EAGLE CREEK
HUMBOLDT
SOUNDING LAKE
SASKATOON
LITTLE DEVIL LAKE
FT. PELLY
CALGARY
TOUCHWOOD
LONG LAKE
BEAVER HILL
SASKATCHEWAN LANDING
CLEICHEN
BLACK FOOT CROSSING
SASKATCHEWAN
SOUTH
RIVER
THE ELBOW
LAKE MANITOBA
BOW RIVER
FT. QU'APPELLE
REGINA
SWIFT CURRENT
QU'APPELLE RIVER
BIRTLE
MINNEDOSA
FT ELLICE
FT McLEOD
MEDICINE HAT
CYPRESS
MOOSE JAW
QU'APPELLE
SELKIRK
SIDNEY
ROCKY MTS
BRANDON
ASSINIBOINE RIVER
WINNIPEG
FT WALSH
RED RIVER
MILK RIVER
WHITE RIVER
WOOD MTS POST
SOURIS RIVER
PEMBINA
GROS VENTRES PEIGAN BLOOD BLACKFEET & CROW RIVER RESERVATIONS
ASSINIBOINE
UNITED STATES
MISSOURI RIVER

capitaine Todd, rejoignait en route sur le chemin du Pacifique le contingent de Toronto, après avoir été formé et dépêché en très peu de temps.

Le 31 mars, le 7me de London, Ont., sous le commandement du lieutenant-colonel Williams, et le 9me Voltigeurs de Québec, sous le commandement du colonel Amyot, M.P., étaient appelés en service. Un bataillon provisoire était formé de détachements tirés du 66me Fusilliers de la Princesse Louise, du 63me Carabiniers et de l'artillerie de garnison de Halifax, sous le commandement du lieutenant-colonel Brenner. Ce bataillon, fort de 350 hommes, ne partit pour le théâtre des opérations que le 11 avril.

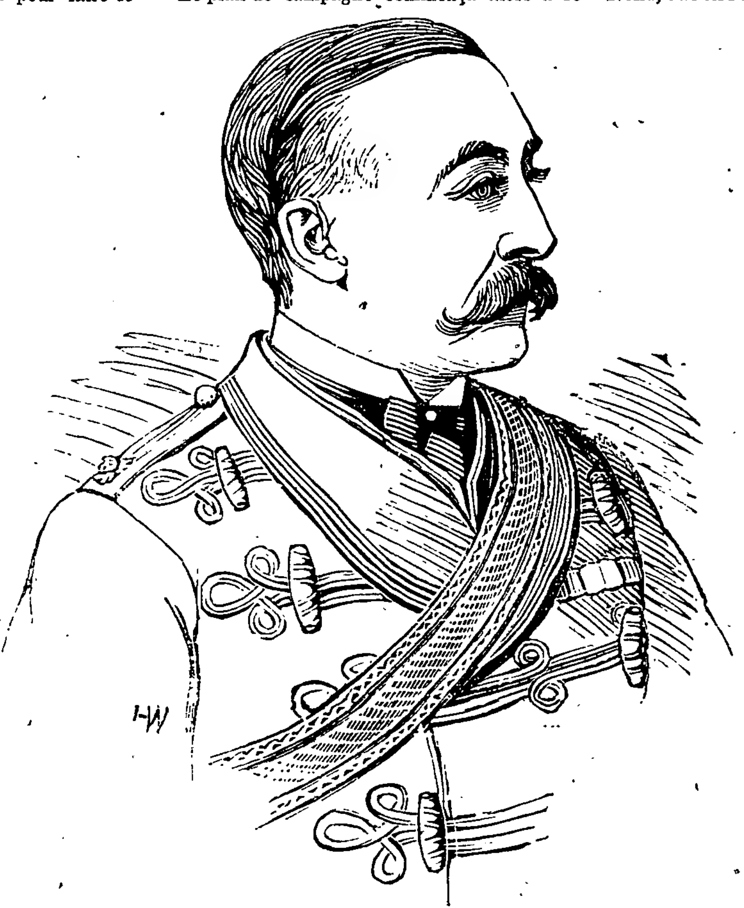
Outre ces corps réguliers de milice, un grand nombre d'hommes, dans toutes les villes du Nord Ouest, se formaient en compagnies locales pour la protection de ces villes, et même dans les villes des provinces de l'est, les vétérans des régiments tels que ceux des Queen's Own et des carabiniers Victoria s'enrôlaient pour faire le même service. En tout, les forces régulières appelées en service à cette époque se composaient de 280 réguliers, 1050 volontaires de Manitoba 1450 d'Ontario, 595 de Québec, et 363 de la Nouvelle-Ecosse.

Le 30 mars, l'avant-garde du 90me s'avança de la station de Qu'appelle à fort Qu'Appelle. Ce mouvement fut suivi d'une monotone période d'inaction, car ce n'est que le 6 avril que les batteries A et B arrivèrent à la station de Qu'Appelle ayant mis huit jours à faire le trajet. Elles avaient eu à lutter contre des ennemis formidables, un froid intense, des mauvais chemins et une fatigue extrême dès le commencement de la campagne. Entre l'extrémité occidentale de la section est du chemin de fer canadien du Pacifique et Jackfish Bay, à quatre-vingt milles à l'est de Port-Arthur, la line était interrompu sur une espace d'environ de cent quatre vingt-dix milles. Elles en avaient franchi plus de cent cinq milles en wagons découverts et le reste, — quatre-vingt cinq milles à peu près, en traîneaux. Le transbordement fréquent des canons et des munitions — plus de six fois dans les portages — leur imposait un travail fatigant. Le contingent de Toronto, les Grenadiers plus particulièrement qui durent faire de longs trajets à pied, souffrirent beaucoup du froid très vif à cette saison de l'année en franchissant les portages. Il est juste d'ajouter que les bataillons qui les suivirent ne furent pas plus épargnés, sauf les derniers appelés en campagne, car la compagnie du Pacifique apportait toute la diligence possible au parachèvement de sa voie.

Durant la semaine d'inaction forcée que l'avant-garde passa à Fort Qu'Appelle, des rumeurs exagérant de beaucoup l'importance du mouvement insurrectionnel étaient mises en circulation. On disait que le grand chef cris, Piapot, qui exerçait une grande influence sur les Sauvages de la montagne à la Lièvre et des montagnes du Tondre et qui à un moment donné, comptait dans sa propre tribu une couple de cents guerriers, étant entré dans le sentier de la guerre, bien qu'il n'eut pas, que l'on sût, compromis ses nations en abandonnant sa réserve. L'avant-garde des troupes du général Middleton, formée d'un détachement du 90me avec quelques éclaireurs, arriva aux montagnes du Tondre le 3 avril et y établit son camp.

Dès que les nouvelles du soulèvement des sauvages autour de Battleford lui furent parvenues, un détachement de quarante-cinq hommes de la police à cheval avec une pièce de campagne, sous le commandement du colonel Herchmer, s'était disposé à voler par marche forcée de Swift Current, au secours de cette ville. Mais en arrivant à la branche méridionale de la Saskatchewan le détachement s'aperçut que la rivière charroyait des glaces. Il essaya de la traverser le 1er avril, mais sans succès, et il dut retourner à Swift Current, où il attendit les renforts qu'on jugeait alors nécessaires pour rencontrer les forces sauvages qui assiégeaient la ville et dont l'effectif était grandement exagéré par les rumeurs mises en circulation. Les Queen's Own, à leur arrivée à Winnipeg le 8 avril, furent aussitôt dirigés sur Qu'Appelle. En dépit des fatigues occasionnées par les marches dans la neige et les mauvais chemins, par un froid vif, le moral des troupes était excellent et les volontaires égayaient leurs misères par des chansons improvisées où respirait le sentiment de la loyauté. De Qu'Appelle ils furent dirigés sur Swift Current pour former avec le détachement de police à cheval en garnison à cet endroit le noyau d'une expédition qui devait aller dégager Battleford.

Le plan de campagne commença alors à se



LORD MELGUND.

dessiner. Le général Middleton, dont l'avant-garde s'était avancée à 40 milles au nord vers le 6 avril, se chargea décraser l'insurrection des Métis de la vallée de la branche sud de la Saskatchewan. A son arrivée à Qu'Appelle, la batterie A de Kingston reçut ordre d'aller rejoindre le 90me et la batterie de Winnipeg. Elle fut suivie par une compagnie de cavalerie, forte de 85 hommes et levée par le major Boulton, qui avait déjà pris du service dans la première insurrection du Nord-Ouest. Subséquemment, la moitié de la compagnie C de l'école d'infanterie et le 10me Grenadiers Royaux furent dirigés de l'avant à marches forcées pour rejoindre l'avant-garde.

Le colonel Otter, commandant de l'école d'infanterie de Toronto et qui avait sous ses ordres les Queen's Own, reçut la tâche de dégager Battleford et de frapper au cœur le soulèvement des Sauvages dans cette région. La colonne se composait de la batterie B, de quarante hommes de la compagnie C, des Queen's Own, et des francs-tireurs d'Ottawa sous les ordres du cap. Todd.

Autour de Calgary, au pied des Montagnes Rocheuses, se trouvent les réserves des Pieds Noirs, une fédération de tribus qui pouvait mettre sur pied quatre cents des meilleurs guerriers Sauvages du Nord-Ouest. Cette fédération, composée des Pieds Noirs, des Bloods, des Piégans et des Sarcees, est alliée aux tribus américaines de l'autre côté de la frontière dans le Montana, d'où l'on avait fait revenir Riel, et l'on croyait qu'avant de partir, il avait invité les Piégans et les Bloods du Montana à passer la frontière, à se rallier aux Pieds Noirs, et après s'être emparé des postes de la police à cheval, à Fort McLeod et Assiniboine, de s'emparer de Calgary et de détruire le chemin de fer canadien du Pacifique. Les principaux chefs de la fédération étaient Pieds de Corbeau, le chef de la nation, Trois Taureaux, chef des Pieds Noirs, et Queue d'Aigle, le chef des Bloods. Pieds de Corbeau, le chef de la nation, déclara que Riel lui avait envoyé du tabac—l'invitation et le signal de se soulever—mais qu'il n'avait pas voulu l'accepter. Les jeunes guerriers étaient assurément agités et excités et le fait est qu'il y eut des désordres à la traverse des Pieds Noirs, où l'on s'attendait de voir paraître les Sauvages du Nord, qui étaient entrés dans le sentier de la guerre, pour engager les Pieds Noirs à prendre part au soulèvement.

Il devint donc nécessaire d'occuper Calgary et les autres villes de cette région avec des forces suffisantes pour intimider les Sauvages. Le 65me de Montréal fut envoyé à Calgary, où il arriva le 10 avril. Il fut placé sous le commandement du major général Strange, qui avait déjà levé une compagnie d'éclaireurs dans cette région. Comme Calgary était la station de chemin de fer le plus rapproché d'Edmonston, on en fit la base d'une expédition que le général Strange fut autorisé à organiser pour aller au secours de cette ville.

Le département du commissariat fut confié à cet officier vétéran, le major général Laurie, qui fut un des premiers à offrir ses services. A raison du mauvais état des sentiers des prairies, la question du transport était une affaire des plus importantes, et il eût fallu un nombre immense d'attelages. On décida d'utiliser, si possible, la branche méridionale de la Saskatchewan sur laquelle la navigation s'ouvre généralement entre le 1er et le 15 avril, pour le transport des approvisionnements à la colonne du général Middleton.

Dès le commencement de l'insurrection, Sir A. T. Galt avait mis à la disposition du gouvernement les vapeurs " Albert," " Baroness " et " Minnow, " qui se trouvaient sur la rivière et le vapeur " Northcote " partit de Medicine Hat dès qu'il fut possible de l'appareiller et le sortir de ses quartiers d'hiver. Le 6 avril, il entreprit son voyage, qui fut l'un des plus aventureux qui ait jamais été entrepris par un vapeur. Le " Northcote " est un vaisseau à hélice, plat, d'environ deux cents tonnes, et il appartient à la compagnie de la Baie d'Hudson.

Rappelons avant de terminer ce chapitre sur la mobilisation des troupes et leur transport qu'un mois après que l'insurrection eut éclaté, on avait mobilisé une force de plus de 3000 hommes de toutes les branches de service et qu'on l'avait transpostée, la plus grande partie à plus de 1800 milles et le reste à 2,500 milles, et qu'en outre près de 1500 hommes avaient été levés à Manitoba et dans l'ouest. De plus la mobilisation avait eu lieu dans la plus mauvaise saison de l'année ; le Pacifique n'était pas terminé, les chemins d'hiver étaient défaits par le dégel, les chemins d'été n'étaient pas encore découverts et il n'y avait pas de navigation. Les troupes mobilisées ne comprenaient pas un dixième de la milice disponible et il n'y a pas un bataillon dans tout le Canada qui n'ait désiré marcher de l'avant. Ces faits portent en eux-mêmes, leur enseignement et leur éloquence.



MAJOR GENERAL STRANGE.

CHAPITRE VI.

EXECUTION DU PLAN DE CAMPAGNE—LA PREMIÈRE COLONNE.

La tâche de la première colonne était de frapper au cœur l'insurrection et chaque jour de retard était un gain pour Riel, qui racollait des partisans, par des moyens de contrainte, on l'a su plus tard. Les Sauvages aussi devenaient de plus en plus agités. Il importait donc de ne pas perdre de temps pour frapper un coup. De la station de Qu'Appelle à Batoche, le chateau-fort des insurgés, la distance est de deux cent trente milles. La route à suivre traversait en plus grande partie une prairie, où la neige fondante avait détrempé le sol et était coupée à certains endroits par des marécages alcalins qui détruisaient les chaussures des hommes et leur blessait les pieds.

Le temps était affreux, la pluie tombant parfois en abondance pendant le jour et le mercure descendant souvent au-dessous du point de congélation et parfois même au-dessous de zéro la nuit. Entreprendre une marche rapide au milieu de pareilles circonstances et se charger de combattre un ennemi invisible, dont on ne pouvait que conjecturer le nombre, mais qu'on savait se composer presque en entier de tireurs émérites, était une tâche bien faite pour éprouver la force de résistance, la détermination et l'adresse des troupes, les mieux disciplinées et les mieux brisées aux fatigues du métier. La petite troupe qui avait à sa tête le général Middleton se composait de citoyens-soldats du Canada, de volontaires tous jeunes, des adolescents pour la plupart.

Le premier mouvement de l'avant fut entrepris le 9 avril par un détachement du 90me de Winnipeg et trente éclaireurs sous les ordres du capitaine French. Ils atteignirent les montagnes du Tondre le 10 avril. A cette date, toute la colonne, composée du reste du 90me de Winnipeg, de la première moitié de la compagnie C, de la batterie de campagne de Winnipeg et de la batterie A de Québec constituées en brigade sous les ordres du colonel Montizambert, du 10me Grenadiers de Toronto et des éclaireurs à cheval de Boulton, sous les ordres du colonel Gressett, était en route de Qu'Appelle aux montagnes du Tondre. Quatre cents attelages transportaient les bagages et les approvisionnements. Des montagnes du Tondre à Humboldt, station où se trouvaient de grands magasins militaires du gouvernement qu'on craignait se voir tomber aux mains de l'ennemi, la distance était de 78 milles. Le temps était mauvais, il fallait traverser des plaines alcalines. Tout cela fut exécutée en quatre jours.

Bien que l'établissement de Humboldt ne fut situé qu'à soixante-trois milles de Batoche, les insurgés n'y avaient aucunement opéré. Ici la route bifurquait en deux sentiers, l'un se prolongeant presque directement au nord jusqu'à Batoche, l'autre se dirigeant, en longeant la ligne télégraphique, vers la Traverse de Clarke sur la Saskatchewan du sud. On prit le chantier qui conduisait à la Traverse de Clarke et l'avant-garde campa pour la nuit à 25 milles à l'ouest de Humboldt au Lac Vermillon. On distinguait des feux de signaux sur les collines au nord et à l'ouest, ce qui prouvait qu'on était en plein pays ennemis. Les insurgés étaient parfaitement instruits de la présence et des mouvements des troupes.

A la Traverse de Clarke se trouvaient une couple de bacs et comme cet endroit n'était qu'à quarante-cinq miles de Batoche, on crut que les insurgés songeraient à s'en emparer, à détruire les bacs et empêcher les troupes de traverser. Dans le but de prévenir ce mouvement les éclaireurs de French, la compagnie C et quelques hommes de la batterie A partirent le lendemain matin et franchirent en huit heures les trente-huit milles qui les séparaient de la Traverse de Clarke, qui se trouva dès lors en sûreté.

Bien que les troupes eussent franchi en onze jours la distance qui les séparait de leur point de départ, faisant qu'il plût ou non, douze heures de marche par jour, représentant une moyenne de vingt-un miles, les hommes étaient impatients d'arriver à Batoche. Ils durent faire halte, cependant, pour permettre au reste de la colonne de les rejoindre. D'un autre côté, les vivres de l'avant-garde commençaient à se faire rares. Et puis, il fallait se renseigner sur la disposition et les forces des insurgés avant de pousser la compagnie au-delà de la Traverse de Clarke.

Comme beaucoup d'autres généraux, le général Middleton se trouva dans le cas de décider s'il deviserait son effectif déjà pas très considérable. Les insurgés occupaient les deux côtés de la rivière aux traverses au-dessous de celle de Clarke. Si le général s'avançait avec tous ses forces sur le côté est, ils pouvaient se retirer à l'ouest, détruire les bacs et l'empêcher de traverser. Les côtes de la rivière étaient très escarpés, bien boisés du côté ouest, dépourvus d'arbres du côté est, de sorte qu'à couvert du bois, les insurgés pouvaient résister avec avantage à des forces de beaucoup supérieures en nombre, pleinement exposées aux abords de la rivière et voyageant à découvert. Bien qu'il sût que son plan était sujet à critique, le général Middleton se décida de faire deux divisions de sa colonne et à s'avancer des deux côtés de la rivière. Il fallut quelques temps pour règler les détails et transporter de l'autre côté de la rivière la demi-colonne et les munitions après l'arrivée du dernier détachement.

Le 27, le 10me Grenadiers arriva au camp, ce qui complétait l'effectif de la colonne. A sa suite arrivaient une certaine quantité d'approvisionnements. Ce bataillon parti de Winnipeg le 10, avait fait ce long trajet en sept jours. Il avait droit au repos, ayant accompli un exploit dont tout régiment pouvait s'énorgueillir.

Le même jour, une reconnaissance fut poussée



LIEUT.-COL. O. SMITH.



COLONEL W. D. OTTER.

par un détachement de la milice de Boulton sous les ordres de lord Melgund. Ce jeune noble, le secrétaire militaire du gouverneur, était par ses gouts, par son expérience et par son éducation bien propre à la tâche qu'on lui avait confiée. Les hommes qu'il commandait étaient aussi bien qualifiés pour ce service. Jeunes guerriers anglais et canadiens du district de Birtle, ils avaient offert leurs services au premier appel et armés de petites carabines Winchester, portant pour uniforme un costume de chasseur, montés sur des ponies sauvages qui pouvaient vivre de l'herbe de la prairie, ils formaient un corps d'hommes précieux, qu'on pouvait utiliser pour toute espèce de services et en toutes circonstances comme ils l'ont prouvé dans tout le cours de cette campagne.

Il y avait à peine une heure qu'ils étaient partis du camp qu'ils trouvèrent un journal attaché à l'écorse d'un arbre et portant des marques qui avaient l'air d'indiquer trois sauvages. Quelques minutes plus tard, ils virent trois sauvages qui essayaient de se glisser dans une coulée. Les cerner fut l'affaire d'un instant, mais au lieu de se rendre, ils se préparaient à faire une résistance déterminée, et, la main sur la détente de leurs carabines Winchester, il n'était pas absolument facile de s'approcher d'eux. Lord Melgund les appela, leur dit qu'ils n'avaient rien à craindre, et après quelques minutes de conversation, ils sortirent de leur retraite et s'approchèrent. C'était des Sioux Tetons, de la bande de Bonnet Blanc, partie d'une tribu américaine qui avait pris part au massacre du Minnesota il y a quelques années et s'était réfugiée au Canada. Leur chef et sa bande s'étaient déclarés pour Riel, mais très peu d'autres sauvages s'étaient ralliés à lui. L'un d'entre-eux fut renvoyé au camp de Riel avec un message pour Bonnet-Blanc, offrant une récompense de $100 à qui ramènerait, seins et saufs au camp du général, les sept prisonniers qu'on savait être aux mains de Riel.

Les seuls renseignements dignes de foi qu'on n'avait reçus de Prince Albert depuis quelque temps étaient contenus dans un message apporté par Frank Hourie, le fils de l'interprète du gouvernement, un jeune brave qui s'est distingué dans cette campagne par ses actes d'audace.

Il partit de Humboldt le 28 mars avec un message du général au colonel Irvine. Le lundi 30, il arriva à la Traverse de Clarke où il vit que la débâcle avait commencé sur la rivière. Il essaya de traverser à la nage, se frayant un chemin à travers les bancs de glace flottante dont la rivière était pleine, mais il dut rebrousser chemin et faillit se noyer avant d'atteindre la rive. Il renouvela sa tentative le soir et cette fois il réussit. Ayant laissé son cheval sur la rive sud, il dut marcher jusqu'à Prince Albert, où il arriva le jeudi et remit ses dépêches. Il trouva

le colonel Irvine réfugié en sûreté dans un fort fait de billots, ayant sous ses ordres un corps de huit cents hommes dont la moitié bien armés. Les colons du voisinage s'étaient réfugiés à Prince Albert, de sorte que, avec l'augmentation des bouches à nourrir, les vivres commençaient à s'épuiser. Ce furent ces renseignements, qui lui furent communiqués aux montagnes du Tondre, qui décidèrent le général à opusser de l'avant. En dépit de tous les efforts, cependant, il ne fut pas possible à la colonne de s'ébranler avant le 22 avril.

Dans l'intervalle, les divers corps de l'est subséquemment appelés en service étaient un à un arrivés à Winnipeg par la route au nord du lac Supérieure après avoir enduré leur part de fatigues et de misères. Le bataillon Midland arriva à Winnipeg le 14 avril et fut dirigé presque aussitôt vers Qu'Appelle. Le bataillon de York-Simcoe, le suivit et le 9me de Québec, sous les ordres du colonel Amyot, était envoyé en garnison à Fort McLeod et Gleichen dans le district de Calgary. Le bataillon du colonel Scott, le 91me de Winnipeg, fut envoyé à Fort Qu'Appelle le 16 avril, afin d'intimider les Sauvages et les Métis de cette vallée et de protéger la ligne de communication avec le fort. Les gardes du corps du gouverneur-général et l'école de cavalerie de Québec, les premiers corps de cavalerie mobilisés arrivèrent aussi à Winnipeg, le 20 avril et avec la cavalerie de Winnipeg furent formés en brigade, forte de deux cents hommes à cheval.

On s'aperçut qu'il était presque impossible de transporter suffisamment de vivres à la Traverse de Clarke par la route des prairies et la Saskatchewan du sud étant maintenant libre de glaces, on décida de transporter la base des approvisionnements à Swift Current et d'utiliser les vapeurs pour descendre les approvisionnements par la voie de la Saskatchewan du sud du débarquement au nord de Swift Current à la Traverse de Clarke. Le vapeur "Northcote" arriva à Saskatchewan Landing le port de Swift Current, le 14 avril et l'on se mit aussitôt en frais de l'équiper pour son voyage en bas de la rivière. Vers ce temps arrivaient à Swift Current deux mitrailleuses Gatling, commandées à la Gatling Arms Company, de New Haven, Conn., et envoyées sous la charge du lieutenant Howard, de la milice du Connecticut, qui devait se distinguer dans cette campagne.



LIEUT.-COL. C. E. MONTIZAMBERT.

CHAPITRE VII.

DERNIÈRE COLONNE,—MARCHE DU COLONEL OTTER.

Nous avons dit que le commandement de la dernière colonne était échu au colonel W. D. Otter à qui était assignée la tâche de dégager Battleford. C'était la première fois qu'il exerçait le commandement des troupes en activité de service et il prenait ce commandement avec le précieux avantage d'être connu et admiré par la plus grande partie de ses troupes auxquelles ils inspirait la plus grande confiance. On verra qu'il en était digne.

Le premier mouvement en avant de cette seconde colonne eut lieu le 12 avril, de Swift Current, la station du chemin de fer du Pacifique qu'on avait choisie comme base de cette expédition. A cette date un détachement de quarante-cinq hommes de la police à cheval sous le commandement du colonel Herchmer s'avança à Saskatchewan Landing. Durant la courte période écoulée entre l'arrivée des troupes formant cette colonne et le premier ébranlement, on avait fait une somme énorme de travail en organisant un service de transport. Le 13 au matin, la colonne se mit en route et commença sa marche. La colonne se composait comme suit: La compagnie C, forte de 43 hommes sous les ordres du lieutenant Wadmore; la batterie B, major Short, 112 hommes avec deux canons de neuf et deux mitrailleuses à la charge du lieutenant Howard, de la milice de Connecticut, les tirailleurs d'Ottawa, capitaine Todd, 50 hommes; les Queen's Own, lieutenant-colonel Miller, 285 hommes.

Le 14 avril au soir, la colonne était arrivée au sommet d'une haute colline surplombant une plaine ondulée et accidentée, où coulaient les eaux profondes de la branche sud de la Saskachewan dont le courant se rapprochait de la rive nord. On aperçut le vapeur "Northcote" qu'attendait les troupes et une dépêche fut reçue du général Middleton ordonnant au lieutenant Howard d'accompagner avec l'une de ses mitrailleuses Gatling le voyage du "Northcote" en bas de la rivière jusqu'à la Travesre de Clarke, pour se rallier ensuite à la première colonne. Grâce à un fort vent et à d'autres causes, il fallut trois jours pour traverser les troupes et provisions sur la rive opposée et ce n'est que le 18 qu'elle purent s'avancer du côté nord. A partir de ce moment, il n'y eut plus de retard. On avait rassemblé cent cinquante attelages et les fantassins prirent places dans des wagons afin qu'au moment de la bataille ils ne fussent pas épuisés par de longues marches. Sur un parcours de plusieurs milles, la route traversait une magnifique plaine dépouillée d'arbres et la marche ne fut marquée par aucun incident. Le soir, on formait un carré avec les wagons qu'on attachait les uns aux autres par des cordes. On attachait les chevaux à l'intérieur du carré et l'on dressait les tentes en dehors, de sorte qu'on évitait par ce moyen tout danger que les chevaux effrayés ne prissent la fuite.

LEON SAUCIER.

LIEUT.-COL. VAN STRAUBENZEE.

Le bois était si rare dans cette partie du pays qu'il fallait en emporter avec les autres articles indispensables, et un soir, la provision étant épuisée, les hommes durent se coucher sans feu et souffrir de froid. On envoya des wagons avec une escorte à une anse située à quelque distance en avant pour en rapporter des peupliers, qui, dans la prairie, ne croissent que sur les bords des cours d'eau.

La colonne n'avait pas encore jusqu'ici rencontré un être humain. La distance par la route suivie entre Swift Current et Battleford était de 202 milles, et la première journée la colonne avait fourni une étape de trente-deux milles et demi. Le 23 au matin, quatre-vingts hommes des Queen's Own avaient été choisis pour faire le service d'éclaireurs, et la police à cheval etait à une grande distance en avant de la colonne, car celle-ci était à la veille d entrer dans les bois et le terrain accidenté des montagnes de l'Aigle où l'on s'attendait a rencontrer les Sauvages. Il était trois heures de l'après-midi et l'émoi causé par la découverte de neuf voitures chargées de marchandises charroyées quelque temps auparavant par un entrepreneur de transport incapable de se rendre à Battleford, avait cessé, quand l'ordre fut donné aux tirailleurs de se replier sur le corps principal et les canons envoyés de l'avant au galop des chevaux. Il ne se passait rien pourtant, en tête de la colonne de nature à causer une alarme, mais à une grande distance en avant, les éclaireurs de la police à cheval avaient découvert et engagé l'ennemi. Charles Ross, membre de la police à cheval faisant fonction d'éclaireur, était à galoper en avant de la colonne avec six à huit hommes de la police à cheval quand il aperçut à quelque distance en avant de lui une quinzaine de Sauvages à cheval. Quatre d'entre eux se rapprochèrent à une courte distance de la police comme pour s'assurer à qui ils avaient affaire. Après que de part et d'autre, on eût échangé soixante à soixante-dix coups de fusil, les Sauvages tournèrent bride et s'enfuirent, laissant derrière eux une charge entière de provisions, mais pas de morts.

Ceci se passait le jeudi: Le vendredi, 24, les éclaireurs furent envoyés de l'avant pour explorer la réserve des Sauvages Stoneys qui traversait la route à franchir ce jour-là. Ils n'aperçurent pas un Sauvage, mais ils découvrirent le cadavre de Payne, le malheureux instructeur agricole massacré par les Stoneys, le 31 mars, et celui d'une jeune Sauvagesse qui avait probablement payé de sa vie ses efforts pour sauver l'instructeur. Toute cette journée-là, la colonne traversa un pays boisé, mais sans rencontrer l'ennemi et enfin, à la nuit tombante, elle put apercevoir, à la clarté des derniers rayons du soleil couchant, les blanches demeures le Battleford, et l'on était arrivé au but de l'expédition.

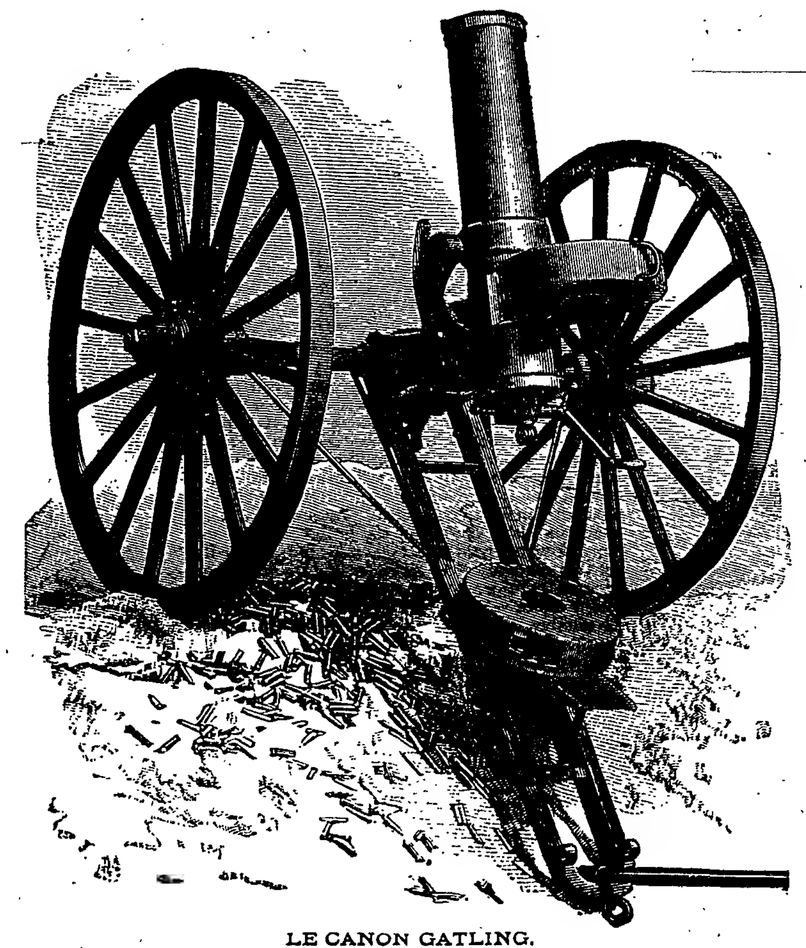
L'ordre de camper fut donné, cependant, et si impatients que fussent les hommes de pousser jusqu'à Battleford, ils dressèrent leurs tentes. Peu d'entre eux dormirent pendant cette nuit, car ils se sentaient gagner par l'émotion naturelle qu'on éprouve à la veille du combat. Vers neuf heures, on entendit des coups de feu au nord et un détachement de la police sortit pour constater que ces coups étaient ceux échangés entre les éclaireurs et l'ennemi. Les Sauvages laissèrent dans cette escarmouche d'avant-garde une couple de morts, dont on découvrit les cadavres le lendemain matin. Puis, on vit au nord la lueur d'un incendie et l'on apprit bientôt que c'était la demeure du juge Rouleau, la plus belle de cette région, qui brûlait.



LIEUT. A. L. HOWARD.
Commandant du détachement en charge du Canon Gatling.

Le lendemain matin, après une heure de marche, la colonne arrivait enfin à l'ancien Battleford, saccagé par les Sauvages. Le terme de l'expédition était définitivement atteint. Dès que le bac qui faisait le service de la traverse peut-être utilisé, un groupe d'officiers traversèrent et se rendirent au Fort, où le camp fut dressé à côté des anciens bureaux du gouvernement sur le côté sud de la rivière.

Les troupes apprirent de tristes nouvelles à leur arrivée. Dans la soirée du 22, quand on remplaça le garde comme à l'ordinaire, Frank Smart, qui, avec un homme de la police à cheval, faisait le service d'avant-poste à trois milles à l'ouest du Fort, fut tué par un Sauvage embusqué. Son compagnon de faction partit au galop de son cheval et vint apporter la nouvelle au Fort. Cette nuit-là fut passée sous les armes. M. Smart était un jeune marchand de Battleford qui avait risqué sa vie pour apporter à Swift Current la nouvelle de l'insurrection et sa mort produisit une pénible impression. Le lendemain Ross apprit aux assiégés la nouvelle de l'apparition du colonel Otter qui fut accueillie avec de grandes réjouissances parmi la population du fort. 560 personnes étaient réfugiées dans son étroite enceinte quand la place fut dégagée. Le colonel Otter avait débuté dans son commandement en faisant faire à un corps de troupes de cinq cents hommes un trajet de cent soixante-six milles en cinq jours, soit une étape moyenne de trente-trois milles par jour.



LE CANON GATLING.

CHAPITRE VIII.

LA BATAILLE DE L'ANSE-AU-POISSON.

Enfin, le retard forcé apporté aux opérations de la première colonne et qui avait tant impatienté les hommes était fini et le 23 avril au matin, le camp fut levé et toute la colonne, partagée en deux divisions, s'ébranla vers le nord en suivant les deux côtes de la rivière. Bien que séparées par cette dernière, les deux divisions devaient se tenir aussi rapprochées que possible l'une de l'autre afin de s'appuyer mutuellement, et l'un des bacs descendit la rivière en suivant les troupes afin de traverser l'une ou l'autre division en cas de nécessité. Les deux divisions étaient à peu près d'égale force en armes de toute sorte. Le général Middleton prit en personne le commandement du côté est, qui avait le plus de chance de rencontrer l'ennemi en force. Elle se composait de 90 hommes de la batterie A, avec deux pièces de campagne, de 40 hommes de la compagnie C, de 50 hommes de la cavalerie de Boulton et du 90me bataillon, fort de 300 hommes, soit 480 hommes en tout.

La division du côté ouest était sous les ordres du lieutenant-colonel Montizambert, avec lord Melgund comme chef d'état-major. Son affectif se composait de 25 des éclaireurs de French, de 20 hommes de la cavalerie de Boulton, de 32 hommes de la batterie A, de 52 hommes de la batterie de campagne de Winnipeg avec deux canons et des 10me Grenadiers Royaux fort de 250 hommes, en tout 375 hommes.

Le premier jour de marche ne fut marqué par aucun incident digne de remarque, mais les éclaireurs furent lancés très en avant, car on savait que l'ennemi n'était pas loin. Après avoir fourni une rude étape de 18 milles, la division de droite dressa son camp sur le bord de la Saskatchewan, à quelques milles seulement d'un ravin boisé où, quelques jours



SOLDAT LEMAY, 65me BA.



CAPT. LAFRENIERE, 65me BA.

auparavant, un éclaireur revenant de Prince Albert, avec des messages avait dû se réfugier pour échapper aux insurgés. Fatigués par leur longue marche et se croyant en parfaite sécurité, les hommes dormirent d'un profond sommeil. Et cependant, si l'exécution des projets des insurgés n'eût pas été contre-carrée par une cause qu'on ne s'explique pas, une attaque de nuit eût été dirigée contre eux, et dans la confusion qui eut probablement suivi, avec des troupes qui n'avaient jamais vu le feu, bon nombre eussent été massacrés. Pendant que Dumont et ses Métis, embusqués dans le ravin, s'attendaient à voir l'arrivée de renforts qui leur eussent permis de mettre leur projet à exécution, la nuit se passa et les sentinelles, au lieu d'avoir à donner à la hâte une alerte de nuit, étaient heureuses de se dire les unes aux autres que tout avait bien été.

Nous ne saurions mieux faire que d'emprunter au rapport officiel du général Middleton les détails qui se rapportent à cette bataille.

"Le 23 au matin, les deux colonnes s'avancèrent des deux côtés de la rivière. Nous fîmes halte environ 18 milles en bas de la rivière, une colonne près de la ferme d'un colon du nom de McIntosh, l'autre en ligne avec nous de l'autre côté. Après une nuit tranquille, nous nous remîmes en route le 24 au matin, à sept heures, en prenant les précautions militaires ordinaires.

"Des éclaireurs de l'infanterie à cheval éclairaient la marche appuyés par l'infanterie à cheval, sur les ordres du Major Boulton, à environ 200 verges en arrière, qui suivaient à une distance d'environ 200 verges, une avant-garde du 90eme bataillon et le corps principal de la colonne à environ 200 ou 300 verges de l'avant garde.

"Bien que je n'eusse pas été porté à croire que les insurgés ne s'avanceraient pas aussi loin que cela pour nous attaquer, je savais, cependant, qu'il existait un ravin assez profond ou creek à environ 5 ou 6 milles en avant de nous.

"Conséquemment, j'étais dans cette circonstance, avec l'appui du major Boulton, accompagné du capt. Haig, I. R., A. Q. M. G., de mes deux aides de camp, le capitaine Wise et le lieutenant Doucet et de M. MacDowell, attaché à mon état-major. En approchant de quelques hauteurs, juste comme les éclaireurs de gauche en avant de nous faisaient un circuit, nous reçumes soudain une vive fusillade partant d'une hauteur et d'un terrain incliné s'étendant en arrière à notre gauche. Ces coups étaient heureusement tirés trop haut pour faire beaucoup de mal ; ils avaient évidemment été tirés à la hâte à l'approche des éclaireurs de gauche.

"Le major Boulton donna immédiatement l'ordre à ses hommes de descendre de cheval, de laisser les cheveaux libres (deux furent tués sur le champ par des balles) et de contenir l'ennemi. C'est ce qu'ils firent avec la plus grande bravoure, le flanc et la file de front se repliant sur le corps principal. J'envoyai le capitaine Wise avec l'ordre de faire avancer l'avant-garde et le corps principal, ce qui fut exécuté, bien qu'en transmettant cet ordre, le cheval du capitaine Wise fut atteint d'une balle partie des hauteurs sur notre gauche.

"L'avant-garde en arrivant se déploya et se mit à couvert dans les buissons les plus rapprochés de nous et lorsque le corps principal se fut avancé, deux autres compagnies du 90e se déployèrent, les insurgés sortant du ravin dans lequel, cependant, ils furent prompts à se réfugier de nouveau.

"On échangea alors un feu très vif, mais après que j'eus envoyé un détachement occuper une maison située à la droite de l'ennemi celui-ci retraita graduellement le long du ravin, tandis que nos hommes s'avançaient peu à peu jusqu'au bord d'un bois touffu formant le prolongement extérieur du ravin principal.

"Dans ce premier ravin un corps peu nombreux d'insurgés opposaient de la résistance retranchés dans ce que nous avons constaté plus tard être quelques tranchées construites avec soin. Ces hommes étaient évidemment les meilleurs tireurs des insurgés—Gabriel Dumont se trouvait avec eux—mais ils se trouvèrent pour ainsi dire pris dans un piège. Comme ils avaient avec eux dans ce ravin un grand nombre de leurs chevaux ponies, attachés, ce qui, paraît-il, est très en dehors de leurs habitudes et ce qui prouve, m'informe-t-on, qu'ils comptaient sur une victoire—55 de ces chevaux furent tués. Le nombre de ces hommes diminua petit à petit, jusqu'à ce que, par la position qu'occupaient nos troupes, il leur fût en quelque sorte impossible de se retirer, et ils continuèrent alors par intervalles un feu très meurtrier.

"Le capitaine Peters, avait beaucoup de détermination et d'ardeur. Je le mis à la tête des hommes à pied de la batterie A, appuyés par un détachement du 90e sous les ordres du capitaine Buttan, il essaya bravement de les déloger, mais ils étaient si bien à couvert et pouvaient diriger, sans être vus, un feu si vif sur leurs assaillants, dont trois périrent sous leurs balles, deux artilleurs et un homme du 90e (on trouva plus tard le cadavre de l'un des artilleurs à 8 ou 10 verges de leurs tranchées) que je résolus de les laisser, me contentant de faire déployer un détachement plus considérable du 90e engagé pour les surveiller, et de leur envoyer quelques obus dans le taillis de temps à autre.

"Le lieutenant-colonel Houghton, mon D. A. C, en transmettant des ordres se trouva engagé avec les assaillants et s'avança sur eux faisant preuve de beaucoup de détermination et de sang-froid.

"Qu'il me soit permis de signaler ici la détermination et le sang-froid déployer par d'autres officiers (spécialement le Capt. Drury) et les hommes de la batterie en transportant leurs canons à bras jusqu'au bord du ravin et subséquemment au ravin opposé, trois des leurs étant blessés dans cet exploit.

"Pendant ce temps, après avoir vu ce détachement du 90ème se déployer comme je l'ai dit plus haut, je traversai droit, au galop de mon cheval, après avoir préalablement envoyé mes deux aides-de-camp avec l'ordre de faire déployer la moitié de la compagnie C et deux compagnie du 90ème.

"En y arrivant, je vis que l'ennemi essayait de tourner notre droite, après avoir mis le feu à la prairie, car le vent soufflait de notre côté.

"Vers ce temps, le capitaine Drury de la batterie A envoya un obus dans une maison située à quelque distance où l'on voyait les insurgés se rassembler et y mit le feu. Les insurgés à ce *moment sortaient, à la faveur de la fumée*, du ravin qui s'étendait à travers notre ligne de front et le feu était furieusement vif et nourri. Mon aide de camp, le capitaine Doucet et plu-



SERGT. VALIQUETTE, 65me BA.



SOLDAT MARCOTTE, 65me BA.



MAJOR L. N. F. CROZIER,

Surintendant de la Gendarmerie à cheval du Nord-Ouest.

sieurs hommes furent atteints. Nos hommes furent forcés de reculer un peu d'abord, mais ils se rallièrent bientôt et s'avancèrent avec fermeté, conservant leur position et se couvrant bien, jusqu'à ce que, mettant en œuvre la même tactique que leurs ennemis, ils les eussent refoulés de taillis en taillis, et les eussent mis en fuite.

"Je ferai remarquer ici que la tentative de nous refouler en mettant le feu à la prairie ne réussit pas, bien qu'à un moment la situation parût difficile, mais j'envoyai chercher un détachement de conducteurs d'attelages qui étouffèrent les flammes, encore qu'ils fussent pendant quelque temps exposés au feu.

"Vers 2 heures p. m. l'ennemi avait disparu et avait cessé le feu, sauf les hommes qui se trouvaient dans le ravin et dont le nombre, à en juger par leurs voix était réduit. Je cherchai à les atteindre au moyen des canons postés sur le côté opposé du ravin et je crois avoir réussi, à en juger par les traces de sang trouvées subséquemment dans le ravin et le cadavre d'un sioux trouvé dans les environs.

"Pour en revenir à l'action du flanc gauche, en traversant de nouveau pour aller le retrouver, mon bonnet de fourrure fut percé par une balle que je reçus de l'un des hommes qui se trouvaient dans les tranchées, qui avait déjà essayé plusieurs fois de m'atteindre et qui, j'ai lieu de le croire, était Gabriel Dumont lui-même.

"Quelques minutes plus tard, comme j'étais de nouveau obligé de traverser avec mon aide-de-camp, le capt. Wise, le même homme tira de la même place sur le cheval du capitaine, qu'il abattit. Peu de temps après, je regrette d'avoir à le dire, le capitaine Wise en regardant au bord du ravin pour voir si l'ennemi y était encore, reçut une balle dans le pied.

"Je constatai que du côté de l'ennemi il n'y avait plus que le feu des hommes du ravin qui durait encore, le reste ayant retraité en désordre.

"Pendant l'action, un courrier de la colonne gauche arriva pour me demander s'il fallait faire traverser les troupes. Je donnai l'ordre de faire traverser le 10me Grenadiers, ce qui fut exécuté de la façon la plus prompte au moyen du bac, une compagnie conduite par lord Melgund, arrivant vers 1 h. p. m., et un peu plus tard deux autres compagnies sous les ordres lieut.-col. Grassett, avec deux pièces de la batterie de campagne de Winnipeg sous la charge du major Jarvis. Comme l'affaire était alors à peu près finie, je me contentai de faire déployer une compagnie du 10ème sur le centre droit pour aider à surveiller le ravin où se trouvaient les tranchées de l'ennemi, les autres compagnies formant une ligne d'appui à l'extrême droite et y restant en définitive jusqu'à qu'on eût transporté les blessés au camp dont, dans l'intervalle on avait choisi l'emplacement.

"Qu'on me permette d'attirer particulièrement l'attention sur la traversée de ces troupes, dont les services heureusement n'ont pas été requis, mais eussent pu l'être. Il faut avoir vu la rivière pour apprécier à sa valeur la rapidité avec laquelle cette traversée a été opérée en dépit des difficultés qu'elle présentait ; des hauteurs boisées de chaque côté, de 100 pieds de haut ; au fond, de gros galets incrustés dans une boue épaisse et collante ; une frange d'énormes bancs de glace de chaque côté ; un misérable bac pouvant transporter au plus 60 hommes à la fois, que faisaient mouvoir des hommes armés de rames façonnées avec une hache, et un courant rapide de 3 ou 4 milles à l'heure, voilà les obstacles qu'il fallait vaincre à force de détermination et d'impatience des volontaires de rejoindre et d'aider leurs camarades.

"Pendant ce temps, M. Bedson, et M. Secrétan avaient formé à l'aide de quelques wagons une sorte de carré (zareba) où les médecins établirent leur hôpital temporaire et accomplirent leurs fonctions avec habilité, sang-froid et calme, sous le contrôle intelligent du chirurgien de brigade Orton, du 90me bataillon.

"Un peu plus tard, voyant que le feu avait cessé et que l'ennemi s'était enfui, à l'exception de deux ou trois que je laissai pour la raison mentionnée ci-dessus, et comme l'orage menaçait nous dressâmes le camp, au milieu d'un violent orage, dans un terrain découvert près du champ de bataille et choisi, comme je l'ai dit plus haut, par lord Melgund. Je joins à ce rapport une liste officielle des tués et des blessés.

"Je regrette qu'elle soit si considérable, mais elle n'est pas si considérable qu'on pouvait s'y attendre, en tenant compte des circonstances dans lesquelles nous avons été attaqués et du fait que pas un des hommes qui ont pris part à l'action n'avait vu le feu à part moi. En outre je n'avais qu'environ 350 hommes engagés, et je porte le chiffre de l'ennemi à environ 300.

"En ce qui concerne les pertes de ce dernier, tout ce que, comme question de fait, nous avons pu découvrir sur le champ de bataille a été trois cadavres de Sauvages, mais j'ai la conviction qu'il a éprouvé des pertes assez sérieuses sans quoi il n'eût pas abandonné une position aussi forte et une position que, d'après



CAPT. CLARK.

Blessé à la bataille de l'Anse aux Poissons.



LIEUT.-COL. FORREST

Quartier-maître des troupes du Nord-Ouest

la quantité de vivres trouvée dans les différentes maisons, il s'attendait évidemment d'occuper pendant quelque temps.

"Je crains d'avoir à passer quelques jours dans mon camp actuel, jusqu'à ce que je puisse envoyer mes blessés en arrière. Toutes mes troupes, officiers et hommes, se sont bien conduites et je dois les remercier tous ainsi que leurs divers commandants ; mais je me permettrai de mentionner par leurs noms ceux des officiers que j'ai particulièrement remarqués pour avoir pu les observer personnellement et auxquels je dois de grands remerciements, savoir : le capitaine Haig, T. R. et mon adjudant-quartier-maître général ; mes deux aides de camp, le capitaine Wise et le lieutenant Doucet, qui m'ont beaucoup aidé et m'ont rendu de grands services ; le major Smith, de la compagnie C, du corps de renseignement ; le major Boswell et le cap. Buchan, du 90me bataillon, qui m'ont été d'un grand secours pour tenir la droite et forcer éventuellement l'ennemi à retraiter sous un feu très vif. Le capitaine Buchan a eu un cheval tué sous lui. Le sang froid et la fermeté déployés par le major Boulton en contenant l'ennemi au commencement de l'engagement ont été remarquables et méritent de grands éloges. MM. Bedson et Secretan ont rendu aussi de grands services aux médecins pour leur hôpital temporaire qui était presque sous le feu de l'ennemi.

"Je dois aussi des remerciements au chirurgien de brigade Orton, du 90me bataillon. Les hommes de service d'ambulance ont aussi bien rempli leurs devoirs, n'hésitant pas à enlever les blessés sous le feu de l'ennemi.

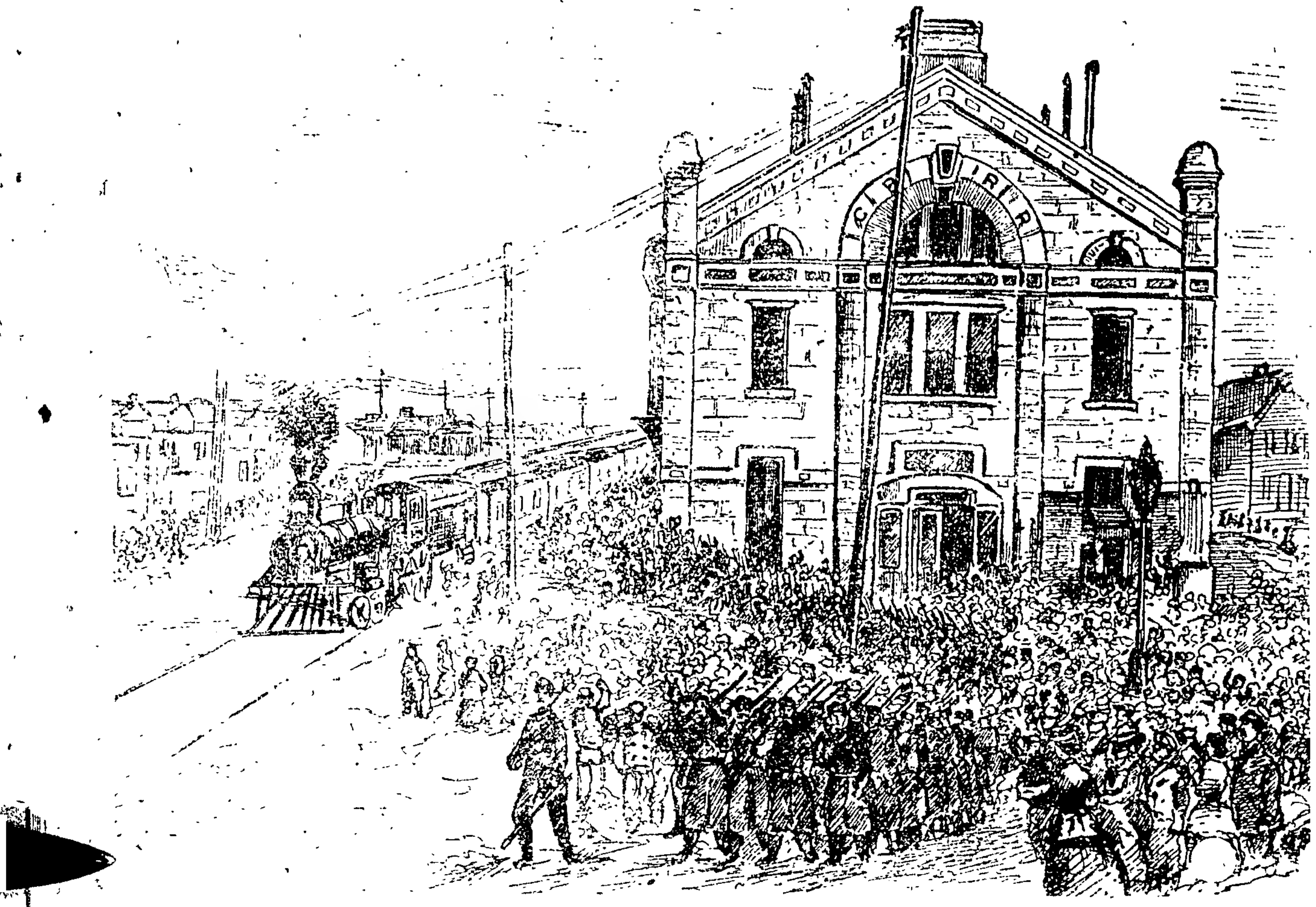
"Je ne saurais terminer sans mentionner un petit troupier du 90me régiment. William Buchanan, qui s'est particulièrement rendu utile dans le transport des munitions au front droit alors que le feu était le plus vif. Il faisait ce service avec un sang froid particulier, marchant et criant avec calme : "Eh bien, qui veut des cartouches ?"

"J'inclus dans ce rapport un esquisé du champ de bataille faite par mon A. Q. M. G., le capitaine Haig, T. R.

(Signé,) "FRED. MIDDLETON,

"Major Général.

"Commandant de la milice canadienne de l'expédition du N. O.



ARRIVEE DU 65me BATAILLON A WINNIPEG.

"P. S. -13 mai--Je vois par des papiers saisis à Batoche hier, que le nombre des insurgés à l'Anse au poisson était de 280, commandés par Gabriel Dumont, qu'ils s'étaient proposés de nous laisser pénétrer dans le ravin ou sur le bord et de nous détruire, me faisant prisonnier et me gardant comme otage pour leur servir à poser leurs conditions au gouvernement à Ottawa. J'ai déjoué leur projet en envoyant mes éclaireurs a une grande distance en avant, ce qui les a obligés d'ouvrir le feu sur eux et de révéler leur position. Je vois aussi aujourd'hui que les insurgés ont eu 11 tués ou personnes mortes de leurs blessures, et 18 blessées à l'Anse au Poisson.

(Signé) "FRED. MIDDLETON.

LISTE OFFICIELLE DES BLESSÉS.

Batterie "A" -- Canonniers : G. H. de Mannolly, W. Cook.

90me Bataillon. -- Soldats : A. W. Ferguson, James Hutchins, George Wheeler, Wm Ennis.

GRAVEMENT BLESSÉS.

Batterie "A." - Canonniers : E. Moisan, C. Armsworth ; conducteur : M. Wilson

90me Régiment. -- Soldat David Hislop ; caporal J. E. Lethbridge ; soldat C. H. Kemp ; lieutenant Charles Swinford.

Compagnie "C" Ecole d'infanterie. - Soldats : No 49, Robert H. Dunn, No 165, A. J. Watson.

Eclaireurs de Boulton - Troupiers : Val. Bruce, Parrin, J. Langford, C. King, Baker Darey.

BLESSÉS.

Batterie "A." — Sergent d'état major S. W. Mawhinney ; obusier D. Taylor ; canonniers A. Asselin, W. Woodman, A. Emerie, M. Ouellet, W. Langerell ; conducteurs J. Harrison, J. Turner.

Compagnie "C." E. d'Inf -- Soldats No 59, R. Jones, No 142, E. Harris, No 26, E. J. McDonald, No 71, Harry Jones, No 28, Sergent de couleur R. Cummings.

90me bataillon — Soldat Milas Riley Jones ; caporal John Code ; capitaine W. Clarke ; soldats A. S. Blackwood, M. Caniff, E. Lowell, W. W. Matthews, Joseph Chamber ; caporal, W. Thacker ; soldat, Chas. Bouchette ; caporaux J. W. Swan, H. H. Bowden.

Eclaireurs de Boulton. --Capitaine Gardner ; Sergent Alex. Stewart ; Troupier F. H. Thompson.

Total--Tués ou morts de blessures, 10. Blessés, 40.

(Signé) "FRED. MIDDLETON,
Major-général.

Commdt la milice canadienne au N.-Ouest.

CHAPITRE IX.

LA TROISIÈME DIVISION DÉGAGE EDMONTON.

Dès le commencement d'avril on entendait dire que les choses prenaient une tournure alarmante à Edmonton. Les Sauvages gardaient une attitude provocante et les métis menaçaient de suivre les conseils de Riel et de se révolter. Le détachement de police qui était en garnison au fort Saskatchewan avait, dit-on, fait savoir, que tout ce qu'il pouvait faire était de protéger ce poste, et la population terrifiée d'Edmonton fut notifiée d'avoir à se défendre elle même du mieux qu'elle pourrait.

Le service regulier de la malle cessa, et l'on imaginait les choses les plus terribles sur le sort des populations du Nord.

La troisième division, fut alors dépêchée en toute hâte sur Calgary d'où une route conduit à Edmonton à 194 milles au Nord.

Près de Calgary demeurait un officier anglais qui après s'être distingué dans l'armée anglaise, était venu se fixer dans ces régions lointaines ; cet officier était le major général Strange. C'est à lui qu'on confia le commandement de la troisième division.

Il reçut instruction de former un corps d'éclaireurs parmi les *cowboys* avant l'arivée du 65me bataillon des Carabiniers Mont Royaux, un régiment composé presqu'exclusivement de Canadiens-français.

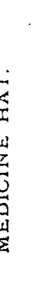
En dépit de tous les efforts pour hater le départ de cette division, les difficultés presqu'insurmontables qu'on rencontra dans l'organisation du service de transport causèrent des retards, et même après l'arrivée du 92me bataillon de Winnipeg, le 17 avril, il s'écoula encore quelques jours avant le départ de la colonne.

A ce moment le lieutenant-colonel Ouimet commandent du 65me partit de Calgary pour revenir à Montréal où l'appelaient des affaires personnelles et la maladie. Ce voyage entrepris, en plein milieu de la campagne donna lieu à beaucoup de commentaires et surexcita les esprits. Le ministre de la guerre fut interpellé à la Chambre à ce sujet et il répondit que le lieutenant-colonel Ouimet s'était absenté en vertu d'un congé du général Srange. Quelques jours après son arrivée à Montréal, il retourna prendre le commendement de son bataillon.

Le 92me avait à peine établi son camp que les colons établis le long de la route d'Edmonton commencèrent à arriver à Calgary. Le magasin du révérend M. Gaetz, à l'Orignal Rouge, fut pillé par les sauvages pendant que le propriétaire accompagné de ses fils conduisait sa famille à Calgary. Les magasins de Baker et Baylis, à la rivière Bataille furent aussi pillés mais personne ne fut molesté.

La mission de la colonne du général Strange était aussi de punir Gros-Ours et de secourir le Fort Pitt qu'on croyait alors en danger, bien qu'à cette date, on ne connût pas encore toute l'étendue du soulèvement dans ce district.

Un parti d'éclaireurs qui servait d'avant-garde à la colonne fut envoyé en avant avec l'ordre de s'emparer de la traverse de la rivière de l'Orignal Rouge et le matin du 19 un détachement composé de cinquante éclaireurs sous les ordres des capitaines Steele et Oswald, l'aile droite du 65ème, 160 hommes, commandés par le lieut.-col. Hughes, partit pour le nord sous les ordres du général Strange.



MEDICINE HAT.

La route s'étend à travers la prairie, presque sans arbre, et quelques marais furent les seules difficultés que les soldats eurent à rencontrer sur leur chemin. Samedi, le 25, la première étape était heureusement franchie. Le détachement campa sur le bord de la rivière et une partie des wagons de transport furent renvoyés pour prêter assistance à la seconde colonne.

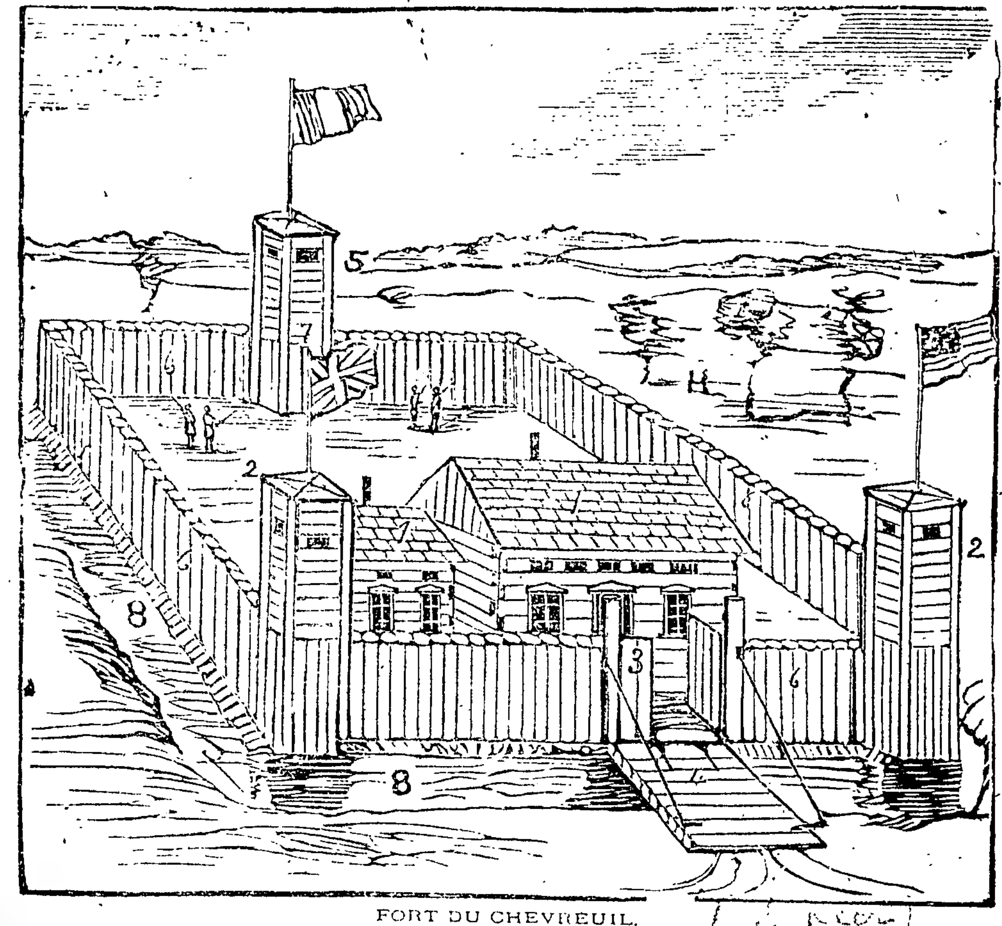
On traversa la rivière à gué sans difficulté le lendemain, et on continua à s'avancer à plus petites journées, à travers un pays plus accidenté.

Le 23 avril, la 2me colonne composée de l'aile gauche du 65me, de cinquante hommes de police à cheval avec un canon de neuf et de cinquante carabiniers à cheval d'Alberta, tous sous le commandement du major Perry, un gradué de l'école militaire de Kingston, se mit en marché.—Cette colonne atteignit la rivière de l'Orignal Rouge le 28 avril : cette rivière que la première colonne avait pu traverser à gué avec ses wagons était devenue un torrent impétueux. -On construisit en toute hâte un radeau et l'on esseya à le faire traverser, mais le cable se brisa et c'est grâce aux efforts désespérés du major Perry que ce bateau improvisé sur lequel on avait mis les armes, les munitions, etc., a pu être arraché au courant.—Le major Perry fit le dessein d'un bac et les soldats s'étant procuré quelques matériaux bruts, un bateau passable fut construit en trois jours.

Le 30 l'aile droite du 92me, le régiment de vétérans levé par le colonel Osborne Smith à Winnipeg, se mit en marche comme la 3me colonne de la division du général Strange. Le bataillon du lieut.-col. Smith était composé d'hommes d'élite qui se distinguèrent en se rendant à Edmonton en neuf jours de marche ou onze jours, en comptant les haltes.

Le général Strange arriva avec l'aile droite du 65ème le 2 mai et il trouva toute la place en proie à la plus grande panique. Les Sauvages des environs ne firent pas de difficultés d'admettre qu'ils avaient reçu du tabac de Poundmaker et de Gros Ours, et le récit qu'on leur avait fait de la bataille de l'Anse au Poisson signifiait que les troupes avaient été complètement défaites et qu'un nombre inconnu de blancs avaient été massacrés. Le capitaine Steel avec un fort détachement de police et d'éclaireurs fut envoyé dans la direction de Victoria pendant qu'on plaçait des garnisons à Edmonton et au fort Saskatchewan. Le major Perry avec la deuxième colonne arriva le cinq mai, et lorsque le 12, l'aile droite du 92ème et 46 éclaireurs furent aussi arrivés, le général Strange se trouva à la tête d'un corps de 730 hommes composé comme suit : 315 du 65me, 90 volontaires d'Edmonton, 70 hommes de police à cheval, 59 carabiniers à cheval d'Alberta, 46 éclaireurs et les 190 hommes du 92ème. On avait hâté la construction des bateaux plats qui devaient servir à se rendre par eau jusqu'à Fort Pitt ; et malgré les rumeurs continuelles d'une attaque, le 14 mai, le 92me descendit la Saskatchewan nord dans sept barges construites à la hâte, et quatre compagnies du 65me sous les ordres du lieutenant-colonel Hughes partirent par la route du Nord, le rendez-vous étant fixé à Victoria à 74 milles d'Edmonton sur la rivière. Le 18 un détachement de 120 cavaliers, un canon et 340 fantassins campaient à Victoria. Le lieutenant-colonel Ouimet qui malgré la maladie avait rejoint son régiment en exécutant des marches forcées, fut laissé en garnison à Edmonton avec les quatres autres compagnies de son régiment.

On enrégimenta une compagnie de colons et de Métis pour protéger Victoria et l'ancien poste entouré d'une palissade en bois et d'un petit bastion fut mis en état de défence. On répara le bateau plat en l'entourant de défenses à l'épreuve des balles, et toute la flotille fut munie d'ancres improvisés. Le bateau qui devait transporter le canon était aménagé de telle sorte que, bien que l'on fut privé de toute force motrice on pouvait se servir du canon dans toutes les directions. Le capitaine Steele, avec un détachement de cent éclaireurs et hommes de police, était beaucoup en avant des autres et la marche de la colonne fut retardée de quelques jours pour attendre de ses nouvelles et être renseignés sur les faits et gestes de Gros Ours et sur le sort de ses 30 prisonniers.



FORT DU CHEVREUIL.
Erigé par un détachement du 65me Bataillon sous le commandement du Capt. Normandeau.

CHAPITRE X.

MONTAGNE DU CAMP DE COUTEAU

A l'arrivée du colonel Otter à Battleford les bandes de Sauvages qui parcouraient la ville en plein jour et qui pillaient toutes les maisons qui étaient hors de la portée de l'unique canon de la caserne disparurent, mais les coups de feu tirés sur les sentinelles donnaient lieu de croire que chaque broussaille recelait encore un maraudeur aux aguets. Les réserves de Mosomin, Petit-Pin, L'Enfant du Tonnerre, Faisant Rouge et Mosquito étaient désertes et l'on supposait que beaucoup de ces Sauvages étaient allés rejoindre Poundmaker, sur sa réserve au sud-ouest de la ville.

Apres une marche très-rapide, les troupes eurent quelques jours pour se retrancher dans le fort Otter qu'ils construisirent sur la rive sud de la rivière Bataille, vis-à-vis les casernes, et aussi pour murmurer à propos de leurs rations qui en tout temps et en tous lieux se composaient invariablement d'un morceau de lard, un morceau de mauvais bœuf et de biscuits. Même quand l'ordre de ces mets était renversé, le lard n'était pas moins gras, le bœuf moins coriace, ni les biscuits moins secs.

Un jour vers la fin d'avril un métis arriva à Battleford et raconta qu'il s'était évadé du camp de Poundmaker où il avait été retenu prisonnier avec plusieurs autres métis. Il ajoutait que les métis se tourneraient contre les sauvages s'ils étaient attaqués par les troupes et que si l'attaque avait lieu sans retard, avant l'arrivée de Gros Ours et de sa bande que Poundmaker avait envoyé chercher, on les vaincrait facilement.



GABRIEL DUMONT.

Si Poundmaker opérait sa jonction avec Gros Ours ou il attaquerait Battleford ou il irait rejoindre Riel. Le colonel Otter, soit pour punir Poundmaker de ses déprédations ou l'empêcher de commettre de nouveaux méfaits, décida de lui porter un coup inattendu.

Le 1er mai, à 2 heures de l'après-midi, il sortit de Battleford à la tête d'une colonne volante composée de 75 hommes de la police à cheval commandés par le lieutenant-colonel Herchmer, 80 hommes de la batterie B (Kingston,) sous les ordres du major Short, avec deux canons de sept et un Gatling ; 20 hommes des gardes d'Ottawa, lieutenant Grey ; 45 hommes de la compagnie C, lieut. Wadmore ; 50 des Queen's Own, capitaines Brown et Hughes et 45 carabiniers de Battleford, capitaine Nash.

Cette après-midi là la marche ne se fit pas par un pays découvert, mais par un pays accidenté, coupé de ravins profonds, et de forêts épaisses interrompues par des coulées à travers lesquelles passait la route.

A la tombée de la nuit la colonne fit halte et après avoir allumé des feux, les hommes prirent un bon repas. On jugea inutile d'essayer à cacher la marche des troupes à l'ennemi, car en sortant de Battleford on avait vu des colonnes de fumée s'élever vers l'ouest et on était convaincu que c'était le signal donné à Poundmaker par ses éclaireurs.

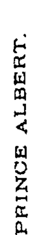
En attendant le lever de la lune pour les éclairer dans leur marche, les hommes se réunirent autour des feux en causant de la prochaine bataille et de ses chances de succès. Quelque soldats de la compagnie C, donnèrent aussi un concert improvisé.

Vers onze heures et demie, lorsque la lune, maintenant à son déclin, fut assez haute pour éclairer la route, tous les feux furent soigneusement éteints, la colonne à cheval ou montée sur des wagons s'avança rapiment vers l'ouest, sur les pas des éclaireurs et des tirailleurs de la police qui avaient pris le devant.

La lumière fantastique de la lune éclairait en plein le chemin devant les soldats, mais les taillis qu'ils franchissaient projetaient au loin de grandes ombres mystérieuses, qui donnaient à penser à plusieurs, combien d'entre eux survivraient si cette longue colonne silencieuse était tout à coup attaquée du côté du bois.

Au levée du soleil, les troupes arrivèrent à l'entrée d'un amphithéâtre naturel, où l'on trouva les traces d'un campement recent. Il était évident que les "Nichis" avaient dû laisser la place à la hâte.

Le chemin traversait ce camp, et se dirigeait ensuite vers la droite, longeant un coteau à pic, élevé et passant dans un ravin qui était juste assez profond pour rendre très difficile le passage à gué des wagons. La tête de la colonne s'avançait à travers le bois, au nord-ouest du ravin, lorsque sur un mot reçu des éclaireurs on pressa le pas. Ceux des hommes de police qui étaient à cheval sortirent du bois et franchirent le cours d'eau. Ils gagnèrent rapidement un magnifique site élevé et couvert de gazon, à un point ou le ravin forme un coude. Les canons suivaient au galop, mais ils n'étaient pas encore en position au sommet de la côte lorsque les balles commencèrent à siffler, et la bataille avec


PRINCE ALBERT.

Poundmaker était commencée. Il semblait qu'on avait préparé une ambuche et que les Sauvages s'imaginaient prendre les troupes dans le piège naturel formé par le marais qu'elles venaient de franchir.

Mais on comptait sans cette marche de nuit et comme il était à peu près cinq heures, les Sauvages étaient pris à l'improviste.

Un retard de quelques minutes leur aurait permis de s'emparer du sommet de la côte, et Dieu seul sait quel aurait été le résultat de la bataille dans ce cas. Poundmaker avait choisi son terrain ; à ce même endroit, plusieurs années auparavant, il avait combattu les Sarcees commandés par leur chef Coup-de-Couteau et les avait complètement défaits. C'est depuis cette bataille que l'endroit porte le nom de "Coup-de-Couteau."

Les huit ou neuf Sauvages tatoués et enveloppés de couvertes, qui ouvrirent le feu en poussant des cris à mesure qu'ils tiraient, furent repoussés dans une coulée à environ deux cents verges en avant des canons ; entre les canons et la coulée le terrain était plat et découvert. A cette première décharge des Sauvages, le corporal Sleigh de la police à cheval tomba frappé d'une balle à la tête. Son camarade Ross, que l'on trouvait toujours là où il y avait du danger le prit dans ses bras et l'emporta sous le feu de l'ennemi.

Les tirailleurs se mirent à l'œuvre, et les obus commencèrent à pleuvoir sur l'endroit où l'on savait que l'ennemi se tenait caché. Un de ces obus éclata juste au milieu du camp des Sauvages, renversant deux tentes. Il n'y a pas de doute que le canon Gatling mit hors de combat beaucoup d'assaillants, bien que le résultat n'ait guère été en proportion des trois mille boulets qu'il a lancés par ses six bouches pendant l'engagement.

Pendant que la batterie B et la police à pied occupaient les postes avancés, les autres troupes, bien que souffrant de la faim après une longue marche de nuit, s'élancèrent à leur poste de combat sans même prendre un biscuit avec eux, et les balles sifflaient autour de leurs têtes avant qu'ils eussent pu se mettre à l'abri, en se couchant sur le revers de la coulée. A gauche près du front se tenaient les Gardes à pied du gouverneur-général ; les Queen's Own étaient plus en arrière, du même côté, pendant que les carabiniers de Battleford défendaient l'arrière de la gauche. Les soldats de la compagnie C, accompagnés au début de quelques hommes des Gardes d'Ottawa, formaient l'aile droite.

Les voitures et les chevaux avaient été rassemblés dans le carré inoccupé formé par les troupes, et les conducteurs se tenant à l'abri derrière les roues. Cependant personne ne resta à rien faire. Il était évident que les sauvages essayaient à cerner les troupes en profitant de l'abri que leur offraient les ravins et ils ont bien failli réussir

On en vit quelques-uns à pied et d'autres à cheval s'élancer pour s'emparer de la colline à droite, sur l'autre côté de la coulée. La compagnie C fit avorter cette tentative en faisant une charge et en occupant elle-même la colline. Pendant un certain temps la compagnie fut exposée à un feu très vif. Pendant qu'elle exécutait un mouvement pour retraiter lentement les Nichis jugèrent le moment opportun et dirigèrent leurs balles sur les habits rouges.

Sur la gauche les Gardes, placés entre trois feu étaient dans une position critique. Des Sauvages ou des métis étaient embusqués dans le bas de la coulée, protégés par le bois et la nature du terrain ; pendant que d'autres occupaient une colline plus en arrière et tiraient pardessus la tête de leurs compagnons. On n'apercevait que rarement les premiers ; les francs tireurs de la Garde, pour diriger leur feu, se guidaient sur la fumée qui s'échappait des mousquets ennemis. Ceux qui occupaient la colline se montraient au moins la tête pour viser. L'un d'eux fut abattu à une grande distance par un homme de la police qui était couché près des wagons.

Presqu'au commencement de la bataille, le lieutenant Gray, conduisit ses hommes au bas de la coulée, du côté opposé à celui que défendait en ce moment la compagnie C, pour empêcher le mouvement de flanc que l'on redoutait. Ils furent reçus par une vive fusillade et durent reprendre leur première position. Osgoode, soldat de cette compagnie dévançait les autres et



FORT SASKATCHEWAN.
Poste militaire près Edmonton.

lorsque l'ordre fut donné de retraiter il avança encore pour se mettre à l'abri dans le bois, mais il fut frappé et tomba juste au moment où il allait se trouver à couvert ; son cadavre n'a pas été retrouvé.

Les Queen's Own avaient à lutté contre les mêmes ennemies et la même manière de combattre.

Au commencement on dépensa beaucoup de poudre et de plomb à tirer sur des couvertes et des chapeaux que les sauvages avaient mis en évidence pour tromper l'ennemi, et chaque fois qu'un soldat se levait à demi pour viser sur ces chapeaux ou ces couvertes il servait de cible à un sauvage qui guettait ce moment là.

Bientôt les blancs s'aperçurent de la ruse et ils jouèrent le même tour aux peaux rouges.

Vers le milieu de l'engagement vingt hommes des Queen's Own reçurent l'ordre d'aller reprendre la position qu'ils avaient été obligés d'abandonner sous un feu croisé et bien nourri. Non seulement ils exécutèrent l'ordre, mais ils dépassèrent l'élévation qui les protégeait et avec des cris ils s'élancèrent dans la direction du bois.

Ils vinrent si près des sauvages que le lieutenant Brock, qui commandait la charge put se servir de son révolver. Mais la situation était beaucoup trop exposée et les soldats retournèrent se mettre à l'abri du versant de la côte.

L'enseigne Cooper reçut une vilaine blessure pendant cette charge, et il fut vaillamment relevé et secouru par les soldats Jake Spence et Campbell. Les hommes de l'ambulance le transportèrent malgré ses protestations. Il ne cessait de répéter qu'il avait son compte et qu'ils feraient mieux d'aller porter secours à ceux qui avaient encore besoin d'eux.

Varey fut blessé à peu près en même temps. Spackman, le joyeux sergent major de brigade, faisait le coup de feu avec les Queen's Own, comme les autres soldats, lorsqu'il reçut une balle dans le bras gauche, près de l'épaule.

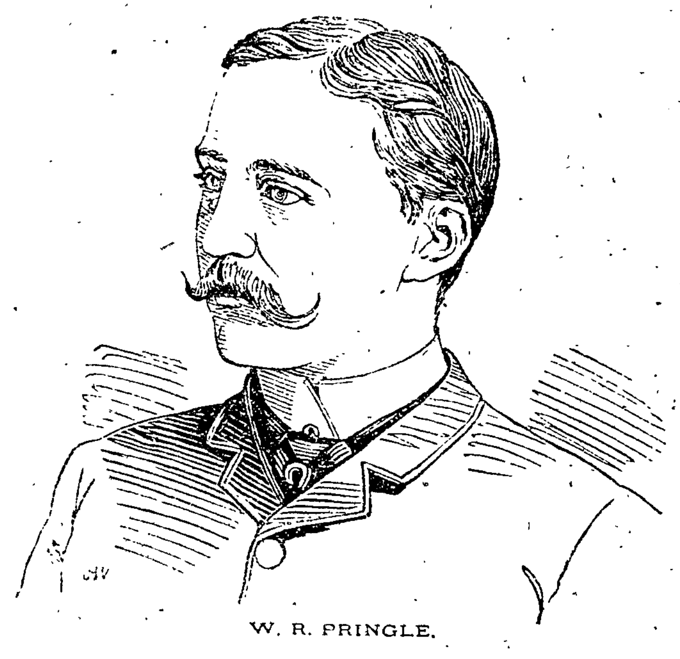
Pendant ce temps-là l'artillerie avait fort à faire. Les affuts des deux canons de 7 étaient vermoulus et un des tourillons s'était rompu à la première décharge. Au sixième coup l'affut céda complètement sous le mouvement de recul, et à chaque fois il fallait soulever le canon de terre pour le recharger.

L'autre affut s'était rompu avant la traversée de la Saskatchewan et avait été réparé à la hâte sur le bateau.

Dans de telles circonstances il n'est pas étonnant que l'artillerie ait failli avoir un combat corps à corps avec l'ennemi. Les Sauvages se précipitèrent sur les canons et les artilleurs retraitaient lorsque le major Short s'écria : "Qui veut me suivre?" "Moi" répondirent les soldats à ses côté, et la bayonnette au canon de leur fusil ils s'élancèrent sur l'ennemi. Ce dernier n'attendit pas le choc, mais la charge des volontaires était si violente qu'ils arrivèrent presque sur les Sauvages et le major Short en tua un avec son revolver, et une balle lui enleva le galon doré de son casque. Il se contenta de faire remarquer que c'était un casque neuf. Un petit cuisinier français attaché à la batterie abbattit un Nichi avec la crosse de sa carabine. Foulkes le trompette de la brigade, âgé de 19 ans et appartenant à la compagnie "C" tomba frappé d'une balle à la tête. Il cria à ses camarades "Amenez-moi, je me meurs"—Mais tout était fini, et les soldats gardèrent le cadavre qu'ils apportèrent avec eux en retraitant. On constata plus tard qu'avant de tomber il avait reçu deux autres balles, une dans la poitrine et l'autre dans l'épaule. Ce fut une charge brillante et elle ne se serait terminée qu'au camp des Sauvages si le major et ses hommes n'avaient été rappelés à leurs canons. C'est ainsi que les canons furent sauvés et on évita probablement un terrible désastre lorsque la colonne dut opérer sa retraite.

Un par un les morts et les blessés furent rapportés au centre. Ils commencèrent à arriver avant qu'on eut pu prendre aucune disposition et ils furent étendus parmi les roues des wagons. Les balles continuaient à pleuvoir au-dessus de leurs têtes et deux chevaux qui était tout près furent atteints. On forma aussitôt deux cercles avec des sacs d'avoine et on y plaça les blessés qui furent soignés par les chirurgiens Strange et Leslie, et par l'infatigable sergent de la batterie, Labatt. Le corps d'ambulance fit noblement son devoir, courant à l'avant chaque fois qu'il était besoin et en rapportant les blessés sur un brancard a travers une grêle de plomb.

Comme les canons s'étaient brisés et qu'il était impossible de déloger l'ennemi sans artillerie, il fallut se retirer. Vers dix heures et demi l'ordre de retraiter fut donné avec l'intention de camper dans la prairie que la colonne avait traversée la nuit précédante. Le capitaine Nash reçut ordre d'opérer une décente dans la coulée de gauche et d'en chasser l'ennemi ; les volontaires furent appelés à appuyer ce mouvement et les Queen's Own et les Gardes partirent en avant. Ce mouvement réussit mais le succès fut payé cher. Charlie Winder, un conducteur qui avait emprunté une carabine et s'était jeté au plus fort de la mêlée tomba ainsi que Gilbert un canadien français qui était trompette dans les carabiniers de Bat-



W. R. PRINGLE.

tleford. Ce dernier eut le cou traversé par une balle. Le soldat Atchison des Queen's Own qui était également bon soldat et bon chapelain saisit le blessé dans ses bras et le transporta à l'abri des balles. Un Sauvage essaya de viser Atchison mais il fut abattu par Lloyd qui fut lui-même atteint par un autre Sauvage.

Dobbs qui avait pris part sans accident au soulèvement des Sauvages et à l'expédition de la Rivière Rouge devait livrer ce jour là sa dernière bataille. Une balle lui traversa la poitrine, et quelque minutes après il rendait le dernier soupir. Atchison l'emporta en arrière pendant que le sergent McKell l'aidait d'une main et de l'autre portait trois carabines appartenant à des blessés. McKell lui-même l'échappa belle. Une balle traversa la tuque de laine qu'il portait et lui enleva la peau sur la tempe gauche. Si la balle eut passé un huitième de pouce plus près le coup aurait été fatal Le vaillant sergent se croyant mortellement blessé s'écria "encore un Irlandais de moins."

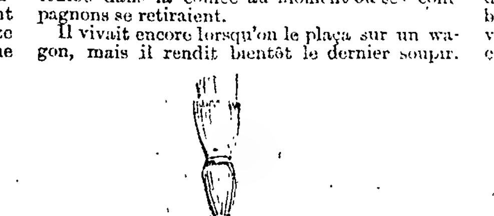
Comme les soldats s'avançaient rapidement à travers le bois ils furent arrêtés par un obus qui éclata à une proximité inquiétante; cet obus était destiné à aider à déloger l'ennemi de cette partie de la coulée. Sur la droite l'ennemi fut chassé de la coulée par le constable Ross et quelques compagnons appartenant à divers régiments; on s'empara de quatre poneys. Ces quatre animaux décorés de plumes et de rubans à la queue et à la crinière et recouverts d'étoffes brillantes attendaient là sans doute que leurs propriétaires eussent chassé les blancs.

C'est alors que la retraite commença, les wagons furent préparés, les quatre morts furent placés sur des voitures et les treize ou quatorze blessés dans cinq autres, ainsi que sur l'ancienne voiture d'ambulance. On plaça aussi dans une voiture un des canons démontés et le défilé commença à descendre la côte. L'ennemi avait été presque réduit au silence, excepté dans le ravin en arrière qu'il fallait traverser de nouveau. Cinq Métis persistaient à se tenir cachés derrière l'abri que leur offrait les bords escarpés du ravin. Un détachement d'éclaireurs commandé par Ross et quelques soldats de Battleford, franchirent le cours d'eau un peu plus bas et délogèrent les Métis en les attaquant en flanc. Ceci faisait disparaître le dernier obstacle à la retraite; un par un les chevaux harassés et affamés partirent avec leurs lourdes charges à travers un chemin difficile pour ne s'arrêter qu'après avoir traversé le camp abandonné qu'on avait rencontré en venant. Cette retraite qui fut très pénible, et qui mit grandement à contribution le courage et la discipline de nos soldats fut exécutée admirablement. Comme l'arrière-garde était rendue au milieu de la côte, les sauvages reparurent à l'endroit d'où, quelques instants auparavant, nos canons les avaient mitraillés, et ils commencèrent à tirer sur les soldats au-dessous d'eux. Pas à pas les soldats retraitèrent tournant la position, se couchant dans les fossés et ripostant à l'ennemi. Les Sauvages cessèrent la poursuite après que trois d'entre eux eurent été mis hors de combat par un obus lancé par le canon qu'on était parvenu à mettre sur une élévation, de l'autre côté du ravin. La retraite fut ainsi retardée quelque temps et les Queen's Own profitèrent de ce retard pour ramener un blessé qui avait été laissé sur le champ de bataille. Ce blessé était Charles Winder, un jeune homme de Birmingham, Angleterre, appartenant à une bonne famille et qui avait abandonné sa ferme à Brandon pour servir comme conducteur dans cette expédition, il avait ramassé une carabine dès le début de cet engagement et s'était mêlé aux carabiniers de Battleford : il était tombé dans la coulée au moment où ses compagnons se retiraient.

Il vivait encore lorsqu'on le plaça sur un wagon, mais il rendit bientôt le dernier soupir.

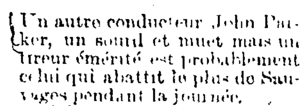


LIEUT. COL. W. R. OSWALD,
Commandant d'Artillerie de Garnison de Montréal.





LIEUT. OSCAR PELLETIER.



Un autre conducteur John Parker, un sourd et muet mais un tireur émérité est probablement celui qui abattit le plus de Sauvages pendant la journée.

Maintenant ils étaient tous en sureté et il fut décidé de se rendre immédiatement à Battleford dans la crainte d'une attaque de la ville par les Sauvages qui pouvaient venir par la route au nord de la Rivière Bataille. Après avoir fait une halte d'une heure et une autre de dix minutes, l'expédition revint au camp vers dix heures.

Les pertes des canadiens dans cette bataille furent lourdes vû leur petit nombre, ayant eu huit tués et douze blessés — Les noms des morts et des blessés sont :

TUÉS.

Police à Cheval. — Corporal Laurie, Corporal Sleigh ; trompette Burke

Gardes à Pied. — Soldat Osgoode, laissé sur le champ de bataille ; soldat Jno. Rodgers, carabiniers de Battleford ; Arthur Dobbs, compagnie "C" ; trompette Faulkner ; conducteur Charles Winder.

BLESSÉS.

Ward sergent de la police à cheval, Batterie "B" Lieut. Pelletier ; Sergent Gaffney ; caporal Morton ; canonnier Reynolds. — Compagnie "C" : Sergent major de brigade, Spackman ; — Gardes d'Ottawa — Sergent Winter ; soldat McQuilken ; — Queen's Own — Sergent Cooper ; soldat Charles Mary ; — Soldat Watts ; Carabiniers de Battleford — Ernest Gilbert.

Poundmaker avait ~~avec lui~~ au delà de quatre cents guerriers dont trois cent cinquante étaient des Sauvages et le reste des Métis. Ils étaient bien armés, car plus tard, lorsque le chef Sauvage se rendit il délivra deux cent dix fusils et carabines et une partie considérable de ses hommes les mieux armés l'avaient abandonné avant sa soumission pour rejoindre le camp de Gros Ours. On trouva aussi des munitions sur la réserve et l'opinion de ceux qui connaissent bien les Sauvages était qu'il y avait encore beaucoup d'armes et de munitions qu'on avait du mettre dans quelque *cache*. On a jamais pu obtenir de certitude quant aux pertes subies par les Sauvages.

Les officiers canadiens qui ont pris part à l'engagement évaluent le nombre des morts de cinquante à quatre vingts et ce calcul est corroboré par un prêtre qui était avec les Sauvages. D'un autre côté ces derniers prétendent qu'ils ont eu six ou sept hommes de tués, et les Métis qui prétendent n'avoir pris aucune part à cet engagement confirment ce calcul. La vérité ne sera probablement jamais connue. Cette bataille ne fût pas une victoire décisive pour nos troupes car elles furent obligées de retaiter, mais, avant d'opérer leur retraite, elles avaient fait taire le feu de l'ennemi. Le prêtre qui était avec eux dit que ce coup avait frappé les Sauvages de terreur et que dans des années on en parlera encore dans leur camp.

Les volontaires se sont conduits magnifiquement. Il n'y a pas eu un moment d'hésitation ou de crainte bien qu'une demie heure après le commencement du combat, il devint évident qu'ils avaient été attirés dans un guet-apens. La retraite du col. Otter, sans perdre un seul homme et dans des circonstances aussi difficiles, fait le plus grand honneur à son habilité et la fermeté de ses hommes. Il n'y a pas à douter que cette bataille contribua à amener la soumission de Poundmaker qui eut lieu après la défaite de Riel.

CHAPITRE XI.

LE VOYAGE DU "NORTHCOTE."

Les rebelles étaient tellement bien retranchés à l'Anse au Poisson, que pendant l'attaque le général Middleton jugea nécessaire de faire traverser la rivière à la deuxième colonne de sa division pendant le combat, mais elle arriva trop tard pour prendre beaucoup de part à l'attaque.

Il était évident que les rebelles avaient fait de Batoche leur dernier point de résistance sur la rive est, et on disait que cette place était considérablement fortifiée.

Le général décida alors de réunir toute sa division et de marcher en nombre contre Batoche. De plus la marche sur Batoche était nécessairement retardée par la nécessité où l'on était d'attendre le steamer "Northcote" avec les approvisionnements. Ainsi, la journée suivante le reste de la deuxième colonne sous les ordres du colonel Montizambert, traversa la rivière.

Bien que la bataille de l'Anse au Poisson eut eu pour effet de laisser la route libre jusqu'à Batoche, la marche du général Middleton était retardée par une quarantaine de blessés, qui devaient être protégés et soignés par la colonne, en l'absence de tout endroit sûr et convenable, pour les déposer, à une distance raisonnable.

Les munitions étaient aussi insuffisantes, car les gibernes étaient defectueuses ; quand les soldats se couchaient par terre les cartouches s'en échappaient.

De plus, ces soldats sans expérience dépensèrent une quantité énorme de cartouches, en tirant sans utilité, de sorte qu'il ne restait pas assez de munitions pour marcher sur Batoche.

A bord du *Northcote*, il y avait une grande quantité de fourrage, d'approvisionnements, de munitions et aussi l'approvisionnement des hôpitaux dont on avait tant besoin. Le *Northcote* devait être quelque part sur la Saskatchewan Nord. Et bien qu'il fut attendu à la traverse Clarke, avant le départ des troupes, plusieurs jours s'écoulèrent après la bataille de l'Anse au Poisson, pendant lesquels le général Middleton et ses hommes pestaient contre un retard qui permettait à l'ennemi de continuer à fortifier sa position.

On avait beau explorer la rivière à perte de vue, rien ne venait. Pour une raison ou pour une autre le *Northcote* avait été retenu au débarcadère de la Saskatchewan, et ce n'est que le 23, la veille de la bataille de l'Anse au Poisson qu'il commença à descendre la rivière.

Il y avait à bord une couple de cents hommes, du bataillon Midland, sous le commandement du lieut.-col. Williams, le lieut. Howard. C. S. M., et deux bateaux plats étaient à la remorque, avec environ 300 tonneaux d'approvisionnement et des munitions, le canon Gatling, les magasins de l'ambulance de campagne et le personnel, sous les ordres du Docteur Roddrick, de Montréal, et le docteur Douglass, VC., un ancien chirurgien militaire décoré sur le champ de bataille, pour des actes de bravoure.

Ce petit détachement était sous les ordres de ce vétéran de notre milice le lieut.-col Van Straubenzie. La rivière que la fonte des neiges des Montagnes Rocheuses n'avait pas encore grossie était extrêmement basse, et d'un bout à l'autre le voyage fut rempli de difficultés inouies.

Le bateau lourdement chargé tirait trente quatre pouces d'eau. Les difficultés étaient telles qu'il était rare qu'on put faire dix milles sans accident.



DR BERGIN.

A mesure que le temps s'écoulait sans qu'on eut de nouvelles du bateau, l'anxiété augmentait.

On savait que beaucoup de Sauvages et de Métis mécontents occupaient les bords de la rivière, et à certains endroits, les rives escarpées offraient de grands avantages pour une attaque. On envoya des éclaireurs de chaque côté de la rivière à la recherche du bateau.

Au camp, le temps se passait à étudier la nature du pays, en avant, et à chercher à découvrir les forces de l'ennemi.

Les fosses de ceux qui étaient tombés avaient été creusées dans la prairie, en face du champ de bataille et de la majestueuse Saskatchewan, et les soldats avaient pieusement planté quelques fleurs sauvages sur les tertres. Une grande croix blanche marquait aussi l'endroit où reposait ces braves morts pour la patrie.



LIEUT.-COL. AMYOT,
Commandant le 9me Bataillon.

Pendant que tout était si tranquille dans ce camp avancé, l'anxiété était grande dans la vallée de Qu'Appelle. Les Sauvages et les Métis de ce district pouvaient mettre 800 guerriers sur pied et l'on savait que Riel avait essayé de les gagner à sa cause. Cette population reçut avec joie la nouvelle de la bataille de l'anse du Coup-de-Couteau : elle prétendait que c'était une victoire pour les rebelles, et les rumeurs les plus alarmantes furent mises en circulation.

A cette date il y avait environ deux cents hommes de cavalerie à Winnipeg et ils reçurent l'ordre de partir. La frontière américaine était constamment surveillée par des milices volontaires organisées dans les différents endroits le long de cette frontière. Le principal de ces corps était les Rangers de Stewart composé de cent *cow boys*, à Calgary.

Le 1er mai, l'artillerie de garnison de Montréal, sous le commandement du col. Oswald, un des plus beaux bataillons du pays, fut appelé à tenir garnison à Winnipeg ; c'est le premier bataillon qui fit tout le trajet par voie ferrée, depuis Montréal, jusqu'à Winnipeg.

Le 30 mars le gouvernement avait nommé une commission composée de MM. W. R. P. Street, C. R. de London, Ont., Roger Goulet, de St Boniface, et A. E. Forget, de Regina, pour s'enquérir des réclamations des Métis dans le Nord-Ouest.

On avait ouvert un tribunal à Qu'Appelle et dans beaucoup de cas on accorda des certificats (*land scripts*) de $240, en compensation des droits garantis aux Sauvages et aux Métis. On a prétendu en plein parlement que plusieurs de ces certificats avaient été vendues à des spéculateurs et que l'argent avait servi à acheter des armes et des munitions qui avaient été immédiatement envoyées à Riel. Mais cela a été nié énergiquement et on n'en eut jamais de preuves positives.

Depuis le 1er mai, l'eau de la Saskatchewan, montait lentement par suite de la fonte des neiges des Montagnes Rocheuses, et on envoya un certain nombre de charpentier à Swift Current pour construire des barges qui devaient servir à transporter les munitions et les provisions ; ces travaux furent poussés avec tant de vigueur que le 4 mai, dix de ces barges partaient avec une grande quantité d'approvisionnement pour le général Middleton. Le petit bateau à vapeur "*Minnow*," avait entrepris le même voyage deux ou trois jours auparavant.

On n'avait pas entendu parlé du *Northcote* depuis huit jours, lorsque le 3 mai un détachement commandé par Dennis, l'aperçut échoué sur un banc de sable. La crue graduelle de la rivière lui permit d'avancer plus rapidement, et après avoir débarqué le corps d'ambulance à Saskatoon où l'hôpital devait être établie et deux compagnies du Midland à la traverse de Clarke, pour y tenir garnison on atteignit le camp du général Middleton à l'Anse-au-Poisson le 5 mai.

Le 1er mai, cinq wagons couverts avec des toiles et deux ambulances partirent lentement avec les blessés de l'Anse au Poisson, qui étaient en état de supporter le trajet, sous la garde d'une escorte, commandée par le major Boulton. Swinford qui avait reçu une balle dans la tête n'était pas avec eux. Il mourut quelques jours après, après être resté plusieurs jours sans connaissance. A présent, rien ne retardait plus la marche de la colonne sur Batoche, le chateau fort des rebelles.

CHAPITRE XII.

Pour le récit des événements qui survinrent ensuite, jusqu'après la prise de Batoche, nous empruntons encore le rapport officiel, si clair et si précis, du général Middleton :

" Batoche, 31 mai 1885.

" Monsieur,—J'ai l'honneur de vous donner les détails de la bataille des 9, 10 et 11 et de l'action du 12, à Batoche, pour l'information de Son Excellence le Gouverneur-Général et la vôtre. Comme vous le savez, je levai mon camp de l'Anse-au-Poisson le 7 au matin, après avoir fait traverser la rivière à ma colonne gauche pour se rallier à ma colonne droite et avoir été rejoint par le lieut-colonel Williams, commandant le régiment Midland, avec deux compagnies de ce corps et une mitrailleuse Gatling, sous la charge du capt. Howard, ci-devant de l'armée des Etats-Unis.

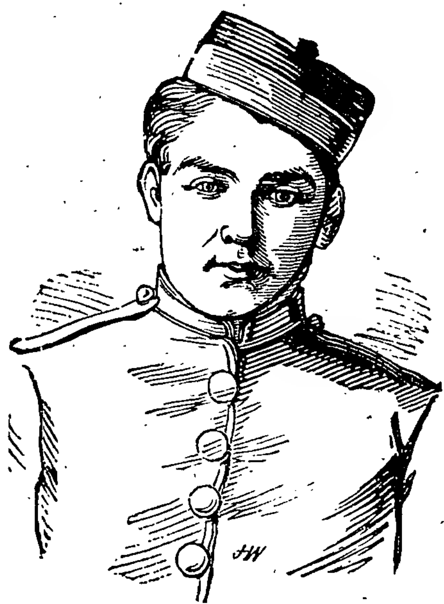
" Mes forces se composaient de :—

" La batterie A, 2 canons, 86 officiers et soldats; ½ batterie de Winnipeg, 2 canons, 40 officiers et soldats; une mitrailleuse Gatling : 10me Grenadiers Royaux, 210 officiers et soldats; 90me régiment, 254 officiers et soldats; détachement du régiment Midland, 81 officiers et soldats; infanterie à cheval de Boulton, 65 officiers et soldats; éclaireurs de French, 28 officiers et soldats.—Total, 724.

" Je formai l'infanterie en brigade et j'en confiai le commandement au lieut-col. Straubenzie, qui me rejoignit en même temps que le lieut-col. Williams et les deux compagnies du bataillon Midland. Je chargeai aussi mon adjutant-quartier-maître-général, le capt. Haig, I. R., de mettre le vapeur "Northcote" (qui était descendu à mon camp avec des provisions) en état de défense au moyen de pièces de bois, de bacs d'avoine, etc., et après avoir placé à bord la moitié de la compagnie C de l'école d'infanterie, je lui donnai instruction de descendre la rivière et de mouiller pour la nuit à la Traverse de Gabriel, de se mettre en communication avec moi à cet endroit et de descendre la rivière le lendemain, de façon à se trouver vis-à-vis Batoche à 9 hrs a. m., auquel temps je calculais que je serais prêt à commencer mon attaque. Il devait alors opérer la diversion qu'il pourrait en notre faveur, briser si possible le câble de la traverse de Batoche, et s'il voyait qu'il ne pourrait remonter la rivière, continuer jusqu'à la Traverse de la baie d'Hudson, au sud de Prince Albert.

" Ce qu'en réalité le vapeur a fait, vous en trouverez le récit dans le rapport du major Smith, de la compagnie C, de l'école d'infanterie, que je vous transmets avec le présent rapport. Je dois ajouter, qu'outre la moitié de la compagnie C, le capitaine Wise, auquel sa blessure ne permettait pas de suivre les troupes, le lieutenant H. J. Macdonald, du 90me qui était malade, et les lieutenants Gibson et Elliott, du 10me Grenadiers Royaux, qui souffrait de rhumatisme avec le Dr. Moore et M. Pringle, du service Medical, M. Budson, son principal officier du service de transport, son commis Vinen et quatre traversiers étaient à bord et quelques-uns, comme on le verra par le rapport du major Smith, ont rendu de précieux services.

" Le 8 au matin, ayant entendu dire que la route qui conduisait à Batoche en longeant la rivière n'était pas bonne et qu'elle offrait des endroits dangereux, je marchai à l'est puis au nord-ouest, débouchant, à environ 9 milles de Batoche, sur la route régulière de Humboldt à Batoche, j'y établis mon camp pour la nuit. Dès que j'eus choisi l'emplacement du camp, je poussai mes quelques hommes de l'infanterie à cheval de Boulton, jusqu'à 4 milles de Batoche, sans rencontrer de résistance, et n'ayant aperçu que deux éclaireurs de l'ennemi qui s'enfuirent à notre approche. Je choisis alors un bon endroit où établir mon camp le lendemain dans le cas où il me faudrait retraiter de Batoche.



CONSTABLE COWAN,
De la police montée.

" Le 9 au matin, je laissai mon camp debout et je marchai sur Batoche. Nous arrivâmes sans encombre jusqu'à un endroit situé à environ un quart de mille de la nouvelle église catholique, précisément à l'endroit où la route donne sur le bord de la rivière avant de tourner et de descendre à Batoche.

" Trois maisons nous séparaient de l'église où l'on voyait un certain nombre d'hommes que deux ou trois obus et quelques décharges de la mitrailleuse Gatling avaient mis en fuite, nous avançâmes tranquillement vers l'église. Un drapeau blanc était déployé sur une maison située juste de l'autre côté de l'église. Je me rendis et j'y trouvai trois ou quatre prêtres catholiques avec quelques religieuses et un certain nombre de femmes et d'enfants qui avaient l'air métis. Après les avoir rassurés, je m'avançai avec prudence, déployant mon infanterie et refoulant l'ennemi jusqu'à ce que nous eûmes atteint le sommet d'une colline, qui me permit de descendre les canons et de bombarder les maisons de Batoche qu'on voyait d'un endroit juste au-dessous du sommet. Comme les maisons étaient de construction légère et pas très grandes, les dégâts ne furent pas très considérables. Précisément à ce moment, comme quelques coups de feu furent tirés à travers la rivière d'un taillis sur la rive et comme l'endroit où se trouvaient les canons était complètement exposé à ce feu, je donnai l'ordre de ramener les canons en arrière, et comme on était à exécuter cet ordre, soudain l'ennemi ouvrit un feu très nourri d'un endroit où nous avons reconnu plus tard qu'il y avait des tranchées, juste au-dessous de là où s'étaient trouvés les canons. Mais ce feu fut réduit au silence par le feu vif et rapide de la matrailleuse Gatling, magnifiquement manœuvrée par le capt. Howard, bien secondé par le lieutenant Rivers, de la batterie A.

" Quelque temps après, voyant que le feu recommençait du côté opposé et des tranchées, et qu'un cheval avait été tué et un des hommes qui manœuvraient le Gatling atteint, je donnai l'ordre au capt. Howard de ramener le Gatling en arrière, ce qu'il fit sans essuyer d'autres pertes, et le blessé fut transporté à grands risques du champ de bataille par mon aide-de-camp, le capt. Freer de la compagnie B de l'école d'infanterie et le canonnier Coyne, de la batterie A.

" Je pasai alors à la droite de ma ligne déployée en arrière de l'église et je vis que les hommes maintenaient leur position, mais étaient exposés à un feu partant d'un taillis devant lequel une fosse avait été récemment creusée et entourée d'une barrière de bois.

" J'ordonnai d'amener la mitrailleuse Gatling pour réduire ce feu au silence, ce qu'il fit tout d'abord, grâce probablement à la nouveauté de cette arme pour l'ennemi, mais bientôt après, l'ennemi recommença son feu et nous découvrîmes plus tard qu'il tirait abrité dans des tranchées construites avec soin et qui les protégeaient parfaitement contre toute fusillade.

" Pendant ce temps, le capitaine Peters, de la batterie A avec une partie de l'artillerie de garnison de l'école de la batterie A, avait essayé de déloger l'ennemi des tranchées d'où était venu le feu qui m'avait forcé de ramener les canons, mais le feu était trop vif et il leur fallut se retirer, laissant un blessé derrière eux.

" A mon retour de cette partie de l'attaque, informé de ce fait, je fis descendre une partie du bataillon Midland dans une coulée en taillis à gauche, entre le cimetière et l'église avec l'ordre de maintenir une vive fusillade de façon à distraire l'attention de l'ennemi de l'endroit où était tombé le blessé et j'ordonnai aussi à une partie du 90me et du 10 qui étaient couchés en travers de la route de faire la même chose.

" J'envoyai alors une partie de l'artillerie de garnison avec un brancard pour ramener le blessé, ce qu'ils firent sans hésitation, et à ma grande satisfaction, ils réussirent à le ramener sans perdre un homme, ce que je redoutais, mais malheureusement l'infortuné était mort.

" Nos morts et nos blessés furent placés temporairement dans l'église, où ils recevaient les soins des médecins, assistés des religieuses catholiques qui ont généreusement fait ce qu'elles ont pu pour aider aux médecins.



LIEUT.-COL. WILLIAMS.



TRAVERSE DE CLARK.

" Comme il commençait à se faire tard, et voyant, que bien que nous conservions notre position, il n'était pas possible que nous pussions avancer davantage ce jour-là, il me fallut décider où nous établirions notre camp pour la nuit. Prenant en considération l'importance énorme en ce moment de ne pas même paraître retraiter, de si peu de distance que ce fût, je résolus d'envoyer chercher mes tentes et mes bagages, et d'établir mon camp là où j'étais, bien que l'endroit ne fût pas favorable. J'envoyai donc en arrière dans ce but mon second officier supérieur du service de transport, M. Secretan, qui réussit à m'apporter tout l'équipement de mon camp de la veille et les attelages dans un temps remarquablement court. Après avoir formé un carré avec les attelages, j'ordonnai aux troupes engagées de se retirer en arrière graduellement, ce qu'elles firent d'une façon satisfaisante, poursuivies par une parti de l'ennemi qui croyait probablement que nous retraitions.

" Il revint bientôt de son erreur, cependant, en recevant une vive fusillade du carré, et bien que quelques ennemis maintinsent encore un feu isolé, à la nuit tombante ils se retirèrent, mais non sans avoir, j'ai le chagrin de le dire, tué 2 de nos chevaux et blessés un homme dans le carré. On posta les sentinelles, on creusa une légère tranchée autour du carré, et le reste des hommes dormit tout armé sur les quatre faces du carré, chaque côté était sous la charge d'un officier commandant avec un certain nombre de sentinelles postées sur chaque côté pour faire la garde pendant que les autres dormaient et la nuit se passa ainsi tranquillement. Nos pertes dans cette journée ont été :— 2 soldats tués, 1 officier et 9 hommes blessés.

" 10 mai.—Après un déjeuner matinal, je fis sortir l'infanterie et pris une position aussi avancée que possible, mais l'ennemi était en plus grand nombre que a veille, ce qui etait surtout dû, je pense, au fait que le vapeur avait descendu la rivière. Il occupait une position près du cimetière et quelques tranchées qu'il avait construites pendant la nuit, juste au-dessous de la hauteur où la mitrailleuse Gatling avait été mise en position la veille.

" Quelques ennemis avaient aussi occupé un point s'étendant un peu plus bas que le cimetière et, en somme, nous avions plutôt perdu que gagné du terrain. J'étais toujours convaincu que c'était pour mes soldats un bon exercice, de bonnes leçons, en ce qu'il leur faillait rivaliser de ruses avec leurs ennemis et se tenir à couvert

" De plus je savais que, mieux que nos adversaires, nous pouvions être pourvus de cartouches, lesquelles dans des escarmouches de ce genre sont brûlées inutilement des deux côtés et j'encourageai mes jeunes soldats ; une partie du détachement du Midland n'avait pas encore reçu son baptême de feu.

" Dans la matinée je fis bombarder une maison sur l'autre rive par les deux canons de la batterie A et lancer quelques décharges aux endroits où l'ennemi se montrait.

" Dans l'après-midi les deux canons de la batterie de Winnipeg bombardèrent le cimetière, occupé par l'ennemi, et quelques retranchements sur la droite de notre camp. Le soir, je retirai mes avant-postes, comme la veille. Ils furent encore suivis par l'ennemi, mais j'avais fait pratiquer des tranchées protectrices jusqu'à 200 verges en avant dans lesquelles j'avais placé un détachement d'infanterie, outre quelques autres retranchements presque sur les flancs des avant-postes ennemis dans lesquels étaient quelques hommes du 90me armés de Martini-Henry. Les ennemis, à leur approche, furent reçus par un feu meurtrier partant de ces tranchées ; ils rebroussèrent chemin à la hâte. Un des ennemis

semblait tirer dans notre camp avec une carabine à longue portée ; il ne causa pourtant que peu de mal, seul un cheval ayant été touché, et son feu ayant été vite éteint par nos tireurs. La nuit fut encore tranquille.

" En se retirant, ce soir-là les hommes observait un ordre plus parfait. Nous n'avions eu qu'un tué et cinq blessés, ce qui indiquait que nos gens avaient gagné de l'expérience dans le combat. La température était particulièrement belle, nous ne dressâmes point les tentes, vû qu'il y avait tant de chevaux dans la Zareba.

" Les éclaireurs du corps des arpenteurs, au nombre de 50 s'étaient réunis à nous dans l'après-midi.

" Le 11 mai.—Apprenant qu'il y avait non loin de là une belle prairie dominant les maisons de Batoche et ayant envoyé des partis d'infanterie occuper les anciennes positions, je m'en fus reconnaître la prairie en question avec l'infanterie montée de Boulton et le Gatling.

" Ce terrain était en communication facile avec notre camp, mais je crus qu'il était peut-être défendu par quelque fortification ennemie. En partant du camp j'eus la douleur de voir arriver sur un brancard, le père Moulin, blessé à la cuisse gauche par une balle tirée du cimetière par les rebelles à travers les meurtrières du presbytère même. Heureusement ce n'était qu'une blessure dans les chairs ; il fut déposé dans une

" A ce moment, nous avons vu que nous avions repris tout le terrain perdu, grâce à notre attaque simulée de l'aile gauche des ennemis, cette manœuvre obligeant les rebelles à porter une partie de leurs soldats de l'aile droite à la défense de l'aile gauche. En ce moment, quelques soldats du bataillon de Midland, conduits par le lieutenant colonel Williams se précipitèrent vaillamment dans les retranchements ennemis, en arrière du cimetière, et en chassèrent les Indiens qui y laissèrent leurs *couvertes* et plusieurs autres objets.

" Un canon de la batterie A avait attaqué le cimetière et les contreforts qui se trouvaient près de l'église,

" Dans l'après-midi, j'ai fait placer deux canons de la batterie de Winnipeg à l'endroit occupé par le Midland, près du cimetière, d'où on pouvait facilement observer les positions de l'ennemi de l'autre côté de la rivière.

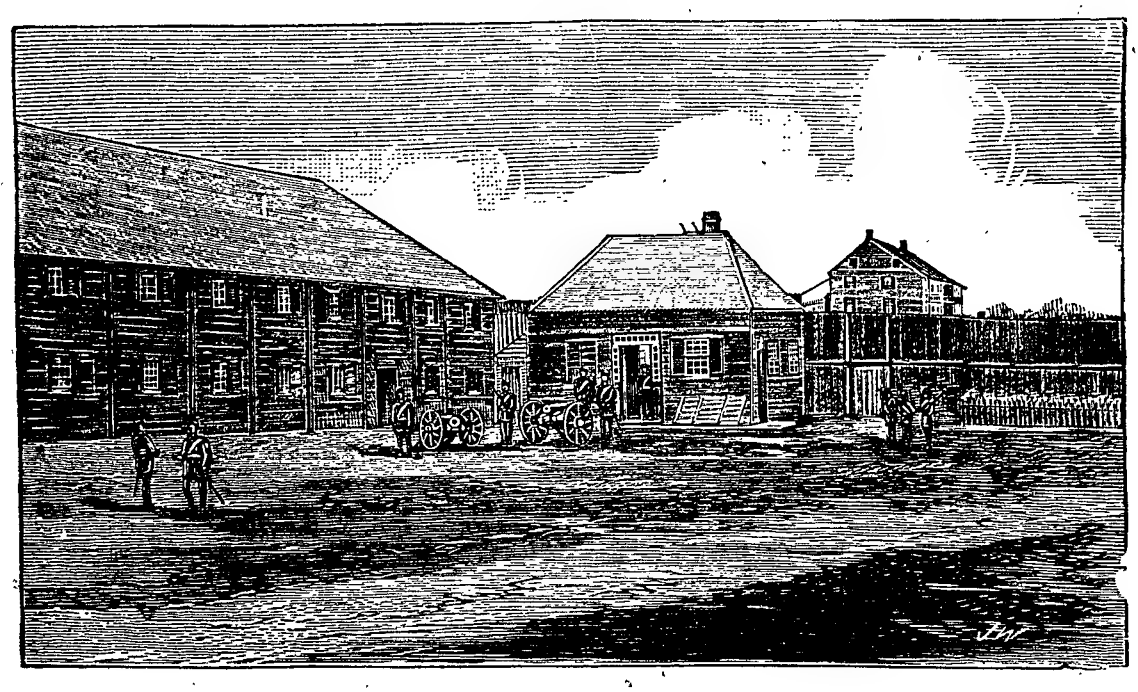
" Les canons furent braqués vers la maison sur laquelle Riel avaient fait hisser un drapeau blanc et où se dirigeait une foule considérable.

" Dès la première décharge, la maison fut presque détruite, et la foule qu'elle contenait se dispersa en toute hâte dans les bois des alentours.

" L'ennemi resta dans son camp toute l'après-midi. Et à la tombée de la nuit, mon parti d'éclaireurs revint au camp, comme de coutume.

j'aperçus un homme venant des lignes ennemies avec un drapeau à la main. Je poussai mon cheval à sa rencontre : ce hérault d'armes était M. Ashley, un arpenteur, qui avait été fait prisonnier par Riel. Il me dit qu'il venait de la part de Riel et me remit une lettre de ce dernier, me disant de ne pas faire tirer sur les maisons et que si je massacrais leurs femmes et leurs enfants, ils massacreraient eux, les prisonniers.

" J'écrivis immédiatement en réponse que je désirais beaucoup ne point faire de mal aux femmes et aux enfants, et que s'il (Riel) voulait les renfermer dans un même endroit et me laisser connaître cette place, je veillerais soigneusement à ce que l'on ne tirât pas dans cette direction. Au même moment, un autre prisonnier, un M. Jackson, arriva avec un autre drapeau blanc à la main et une copie de la même lettre dont je viens de faire mention. Il me dit qu'il ne voulait plus retourner, malgré que je lui aie déclaré que sa fuite pourrait bien déterminer les rebelles à massacrer les autres prisonniers, parmi lesquels se trouvait un de ses frères. Il me répondit que les prisonniers ne seraient pas inquiétés pour cela et qu'il préférait ne pas retourner. Je le laissai à lui-même. L'autre prisonnier, M. Ashley agit bien différemment. Il me dit qu'il allait s'en retourner, dans l'espérance de pouvoir être



FORT EDMONTON.

tente hôpital et partira avec les blessés. J'arrivai sur la prairie par un petit détour. Je vis que c'était une bonne grande plaine, de forme irrégulière et d'environ deux milles de long sur 1,000 verges dans son plus large, avec une sorte de ravin au milieu et des ondulations. Voyant un bon nombre d'hommes remuer à notre gauche nous leurs envoyâmes deux ou trois rondes du Gatling et une partie des hommes de Boulton bordèrent le ravin.

" Ceux-ci commencèrent un feu assez vif du haut des crêtes du ravin ; mais on découvrit bientôt que l'ennemi était protégé par une suite de retranchements. Laissant là ce détachement pour tenir l'ennemi en respect, je dirigeai ma monture vers le nord de la prairie suivie de l'Infanterie à cheval. Apercevant deux éclaireurs ennemis à cheval, nous leur donnâmes la chasse, mais ils gagnèrent le bois et nous les perdîmes de vue.

" Je revenais à notre parti quand je vis un homme sortir à pied d'un retranchement. Nous piquâmes de son côté et découvrîmes que c'était un sauvage sans armes qui dit être un domestique du prêtre, mais que nous reconnûmes plus tard pour un rebelle.

" Après avoir continué le feu pendant quelques temps, je donnai ordre de retraiter et de regagner le camp, ce que les troupes ont fait en bon ordre.

" Pendant cette journée quatre hommes de nos soldats ont reçu des blessures légères. Ce qui prouve que mes hommes commençaient à se familiariser avec ce genre de guerre, et malgré le peu de progrès que nous avions alors fait, je résolus, pour me servir d'une expression bien connue et devenue historique, d'*envoyer fort* tant que nous n'aurions pas réussi à prendre Batoche.

" Pendant la journée, ceux des soldats que j'avais laissés en arrière pour protéger le camp et les convois de wagons qui portaient les provisions, avaient occupé leur temps à travailler à augmenter les fortifications de notre camp."



CHAPITRE XIII.

Il y avait maintenant trois jours que la première division avait entrepris la capture de Batoche, mais le quatrième devait être le dernier jour de résistance des rebelles. Le rapport du général continue ainsi :

" Mai 12—Ce matin j'envoyai mes 150 hommes de la police à cheval avec un canon de la Batterie A et le Gatling faire la même tournée que la veille. Nous avons occupé nos mêmes positions, et nous avons ouvert le feu sur les lignes ennemies après avoir déployé les hommes en tirailleurs. Au milieu de la bataille

utile à ses autres compagnons de captivité. Il repartit pour le camp ennemi, je retirai mes soldats, petit à petit, et en bon ordre vers notre camp, leur disant que j'avais l'intention de l'attaquer dans cette direction. Je regrette de dire cependant, que nous avons alors perdu un de nos éclaireurs qui a reçu une balle dans la tête pendant qu'il surveillait l'ennemi dans les broussailles.

" Après dîner, nos hommes allèrent reprendre les anciennes positions. Deux compagnies du Midland, 60 hommes en tout, sous le commandement du lieutenant Col. Williams, furent placés à gauche, et prirent position près du cimetière, et les " Grenadiers" au nombre de 200 sous le lieutenant colonel Grasset, prolongèrent la ligne à droite appuyés par le 90e.

" Le Midland et les Grenadiers conduits par les lieutenants colonels Williams et Grasset, et le tout sous le commandement du lieutenant colonel Straubenzie se précipitèrent en avant et chassèrent l'ennemi de ses retranchements en face du cimetière. Pendant ce temps là un feu bien nourri venant de l'autre côté de la rivière harcelait mortellement nos soldats. Les soldats du Midland avec l'aide d'une compagnie du 90me dirigèrent leur feu de ce côté et parvinrent à chasser les rebelles.

" Le régiment de Midland et les Grenadiers se précipitèrent vaillamment en avant sous le

commandement de leurs officiers, jusqu'à l'abord des broussailles, où étaient les maisons. C'est là que tomba, tué par une balle le brave lieutenant Fitch des Grenadiers. On plaça alors dans cette partie un des canons de la batterie de Winnipeg, qui tira pendant quelques minutes et fut remplacé par un canon de la batterie A et un de la batterie B. Pendant ce temps là je conduisais le 90me en avant de manière à prolonger la ligne d'attaque. Le Gatling fut placé en avant du 90me et fut braqué sur les maisons sous la direction du lieutenant Rivers, de la batterie A et du capitaine Howard, et après quelques décharges on se précipita en avant au milieu des vivats et toutes les maisons furent prises, les prisonniers mis en liberté, et Batoche fut dès lors virtuellement en notre pouvoir. C'est alors que le brave capitaine French fut frappé à mort pendant qu'il regardait à la fenêtre de l'hotel Batoche. Toute l'armée regretta la perte de ce brave officier. J'envoyai ensuite un corps de Grenadiers le long de la rivière sur la rive gauche, jusque chez un nommé Champagne, un rebelle et sur la rive gauche je fis déployer en tirailleurs une compagnie du 90me.

"Le soir venu, j'envoyai au camp chercher des couvertes et des vivres, et nous passâmes la nuit au tour des bâtisses dans Batoche. Nous avons trouvé un nombre considérable de femmes et d'enfants Métis et Sauvages sous des tentes un peu au-dessous de l'hôtel Batoche, et plusieurs passèrent la nuit autour de notre camp.

"En examinant le champ de bataille je fus étonné de la force de la position des rebelles et de l'habileté et du soin déployés dans la construction des tranchées. Au fond et autour de ces tranchées nous trouvâmes des couvertures, des habits, chemises, bottes, souliers, vivres, huile, et un ou deux canons brisés et une bonne carabine. Ces tranchées étaient admirablement placées pour une attaque de front. Mais comme nous avons fait un mouvement de flanc pour attaquer l'aile droite de l'ennemi qui était son endroit le plus faible, il est arrivé que nous avons tout-à-fait renversé la position, et au lieu de supporter une attaque en front, protégés par leurs retranchements, les rebelles ont été obligés de résister à la charge, par la droite, et à découvert. C'est ce qui a été cause de leur débandade et du *sauve qui peut* général.

"Nous avons trouvé 21 rebelles morts sur le champ de bataille, et deux sur la rive, plus loin que le cimetière; de plus 5 blessés, dont deux conseillers de Riel. Je regrette de dire que Riel et Dumont ont réussi à s'échapper, mais je vais me mettre à leur poursuite aussitôt que l'on aura découvert la direction qu'ils ont prise.

"Mai, 13. Les métis sont venus en grand nombre se rendre et remettre leurs armes, sous la direction de leurs prêtres.

"J'ai une liste des plus vilains rebelles et je congédiai ceux dont les noms ne figuraient pas sur cette liste. J'ai maintenant 13 prisonniers.

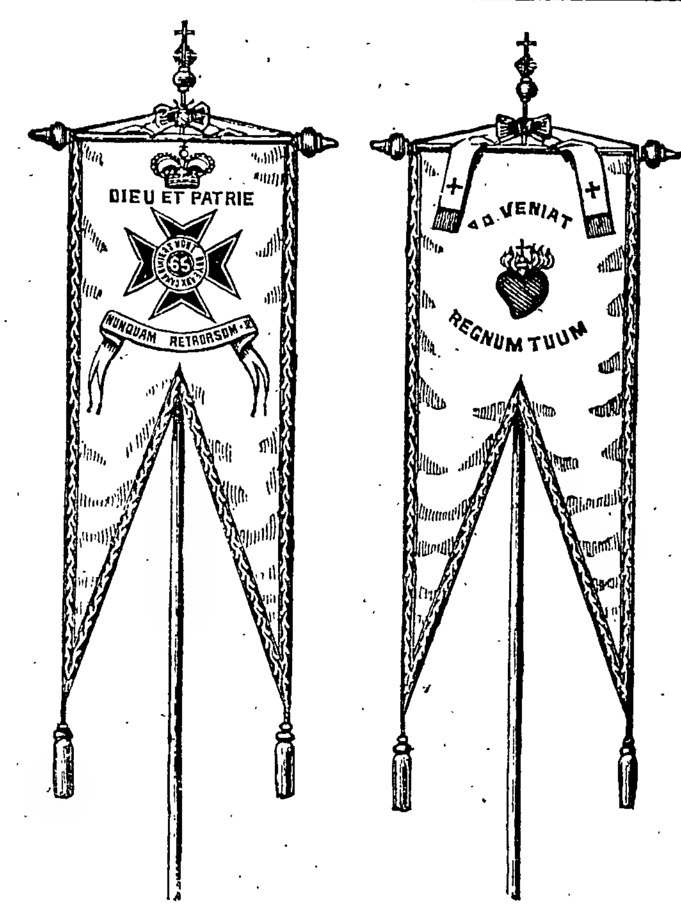
"Je dois faire remarquer ici que parmi les prisonniers de Riel, que nous avons mis en liberté, était un nommé Albert Monkman, qui me raconta que Riel l'avait fait prisonnier parce qu'il le redoutait. Mais je me suis convaincu que ce Monkman était un rebelle traître à ses compagnons, et je l'ai fait mon prisonnier. J'ai appris cette après-midi que Riel et Dumont étaient de ce côté-ci de la rivière.

"Le prêtre catholique a donné ce matin le montant des pertes des rebelles qu'il énumère comme suit: 1er jour, 4 tués et 5 blessés; 2e jour, 2 blessés; 3e jour, 3 blessés; 4e jour, 47 tués, 163 blessés. Total, 51 tués et 172 blessés.

"Mai 14. Nous avons marché vers la Traverse de Lépine. Après dîner, on m'a informé que Riel était dans le voisinage.

"Mai 15. J'envoyai quelques hommes de la police à cheval, sous le major Boulton, pour examiner les bois. Dans l'après-midi, deux éclaireurs, Armstrong et Hourie, découvrirent Riel qui se livra de lui-même, en leur donnant la lettre que je lui avais envoyée, lui demandant de se rendre et lui promettant de le protéger, jusqu'à ce que je l'eusse remis entre les mains du gouvernement canadien.

"Les éclaireurs me l'amenèrent au camp et je le fis prisonnier; comme bien vous pensez. Avant de vous faire connaître la conduite de toutes les troupes, ainsi que les noms des officiers que leurs devoirs, pendant ces quatre jours retenaient auprès de moi, qu'on me permette, en justice pour la vaillante petite troupe que j'avais sous mon commandement, d'attirer l'attention, sur sa force et sur ses exploits, au sujet desquels on semble se méprendre, non-seulement dans la presse anglaise,



LE FANON DU 65me.


FORT PITT.

mais même dans le Dominion. Un journal anglais aurait dit que j'avais attendu des renforts à Fish Creek, ayant demandé 1,500 hommes, de plus que j'avais fait venir le bataillon Midland et que j'avais combattu avec 1,000 hommes et des armes supérieures à celles de l'ennemi. Voici les faits tels qu'ils se sont passés : j'attendais à Fish Creek, pour pouvoir mettre les blessés en lieu sûr, et recevoir de l'avoine, mais non des renforts. Cent hommes seulement du bataillon Midland vinrent me rejoindre, sous les ordres du Lt. Col. Williams. et, comme j'avais perdu environ 60 hommes, tués ou blessés, et qu'il me fallait en mettre 35 à bord du "Northcôte," mon renfort se trouvait être de 5 hommes. Pour ce qui est des hommes engag's à part ma force totale de 724 officiers et soldats, vu qu'il me fallait laisser 100 hommes pour protéger le camp, sans compter les malades et les blessés, les cuisiniers, les troupiers, hommes de l'ambulance, etc., je ne pouvais amener que 495 hommes à l'engagement et ce nombre comprenait l'artillerie, qui, vu la position qu'elle occupait, ne pouvait faire autant que l'infanterie.

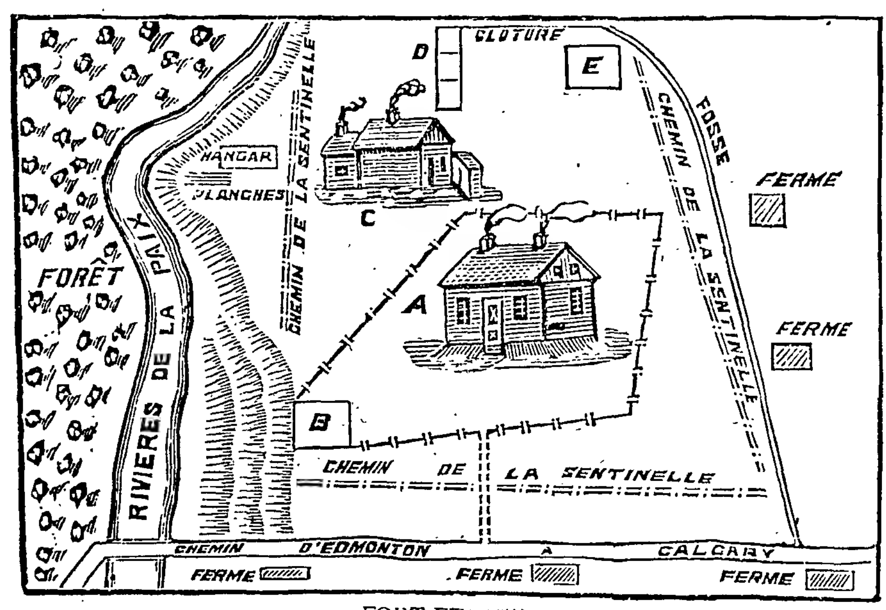
"Ainsi, avec environ 400 hommes, nous avons délogé—en lui faisant éprouver de grandes pertes—une force d'au moins 600 Métis et Indiens d'une position choisie et gardée avec soin, et c'étaient, dit-on, les meilleurs tireurs de l'endroit et la plupart étaient armés de longues carabines. Inutile, après ceci, de parler de la conduite des troupes en général, durant l'engagement. Mon second, le lieutenant-colonel Straubenzie m'a rendu de grands services et son commandement, le 12, a été vanté. Le lieutenant-colonel Houghton, A. D. C., a montré beaucoup de sang-froid au feu, où il commandait la Zareba pendant l'action du 12.

"Le capitaine Haig, R.E., mon A. Q. M. G., m'a été d'un grand secours et a, lui aussi, montré beaucoup de sang-froid ; c'est un des officiers les plus énergiques et il m'a été d'un grand secours tout le temps et spécialement en protégeant la Zareba contre le feu de l'ennemi et pour toutes les autres manœuvres exigeant la connaissance d'un ingénieur. Le lieutenant-colonel Melgund, qui a été, quelque temps, chef d'état major, m'a rendu de grands services, le temps qu'il a été sous mes ordres, dans le 90me.

"Le capitaine Young de la batterie de campagne de Winnipeg, major de brigade, a rendu, lui aussi, de grands services, dans la campagne et il mérite beaucoup pour la ponctualité avec laquelle il a rempli les devoirs de sa charge ; je l'ai choisi pour prendre charge de Riel, depuis le moment de sa reddition et tout le temps qu'il a passé dans le camp. Le capt. Young couchait dans la tente avec son prisonnier et c'est lui qui l'a conduit à Régina.

"Mon A. D. C. le lieut. Freer, du 38e bataillon, Compagnie C de l'Ecole d'Infanterie, mérite des éloges pour la manière dont il a rempli les devoirs de sa charge, exposé qu'il était tout le temps au feu de l'ennemi. Je vous ai déjà dit comment il avait ramassé un blessé en s'exposant vaillamment à un feu soutenu. La conduite des Lts.-Cols. Montizambert, commandant l'artillerie, Williams, commandant le bataillon Midland, Grassett, commandant les Grenadiers et du major McKean a été ce qu'on peut désirer de mieux. J'ai remarqué la manière habile dont les lieuts.-cols. Williams et Grassett ont manœuvré, pour atteindre une maison située dans la plaine, ayant ouvert le feu les premiers. Les officiers des différents bataillons d'infanterie, les majors Smith et Hughes, du Midland, le major Dawson, des Grenadier et le major Boswell et le major actif et adjt. Buchan du 90e bataillon méritent également des éloges pour leur conduite à cet engagement et les autres jours.

"Le major Smith, de la compagnie C du corps de l'École d'Infanterie, a rendu de grands services, sur le *Northcote*, avec l'aide de mon autre A. D. C., en dépit de sa blessure et de M. Bedson, ainsi que le constate le rapport du major Smith. Le major Jarvis, commandant la batterie de campagne de Winnipeg, et le capt. Drury, de la batterie A, deux canons, se sont signalés, durant les quatre jours, ainsi que le lieut. Rivers, qui avait la manœuvre du canon Gatling, aidé du capt. Howard, ci-devant de l'armée des Etats-Unis, qui a fait preuve de beaucoup de bravoure et de courage. Le capt. Peters, comme toujours, était de l'avant, couvrant les canons d'un détachement de la batterie A. Le lieut. Disbrowe, attaché à la batterie A et que j'avais placé en charge des munitions, dès le commencement de la marche, a rendu de signalés services et mérite des éloges. Le major Boulton, commandant l'infanterie à cheval, officier fécond en expédients et qui m'a été du plus grand secours tout le temps qu'il a été sous mes ordres, a montré tout le courage et tout le sang-froid qu'on lui sait et le 12, il m'a rendu de très grands services, à la droite, par la manière habile dont il a su manœuvrer.



FORT ETHIER.
CONSTRUIT SUR LES COLLINES DE LA PAIX.
A, Fort Ethier. B, Bastion. C, Maison de l'agent Indien. D, Ecuries. E, Maison de l'interprête Indien.

"Le capt. Dennis, qui commandait les éclaireurs arpenteurs, a rendu de grands services, et il mérite de grands éloges pour la manière dont il a dirigé ses hommes. Le capt. French qui commandait aussi un parti d'éclaireurs, et dont nous déplorons tous la perte, a fait preuve de sa valeur et de sa bravoure ordinaires. Nous devons aussi de grands éloges au Dr. Orton, chirurgien de la brigade, et à ses subordonnés pour l'excellente manière dont ils ont pris soin des blessés.

"Nous devons encore des remerciements au Rév. D. M. Gordon, de l'église presbytérienne, qui rejoignit le 90me au camp de l'Anse-au-Poisson et qui était avec le même bataillon à la bataille de Batoche ; aussi au Rév. C. C. Whitcombe, de l'église d'Angleterre, qui rejoignit les Grenadiers le 16 mai, afin de veiller à leurs besoins spirituels et à ceux du reste des troupes.

"J'ai l'honneur d'être monsieur,

"Votre très obéissant serviteur,

"(Signé) FRED. MIDDLETON,

"Major Général,

"Commandant des troupes de l'expédition

"du Nord-Ouest."

Quant à Gabriel Dumont, personne ne le vit ; tout ce qu'on apprit, c'est qu'après s'être battu comme un lion et tout espoir étant perdu, il monta sur son cheval, le plus rapide de la prairie et gagna les bois. Il arriva dans le Montana et fut fait prisonnier par les autorités américaines, mais il fut bientôt relâché, sur des ordres venues de Washington.

CHAPITRE XIV.

LES PÉRÉPÉTIES DU "NORTHCOTE."

Le *Northcote* au sujet duquel on entretenait tant de craintes pendant le siège de Batoche, avait passé par une suite d'événements émouvants. Parti de la traverse Dumont à six heures du matin le 9 mai, il avait ordre de s'arrêter à un mille et demi de Batoche, et d'attendre que la colonne principale eut commencé le bombardement de la ville.

Le bateau était en marche depuis deux heures lorsque l'apparition des rebelles vint déranger ces plans. De partout où les rives offraient un abri, des grêles de balles pleuvaient sur le bateau et tous les agrès supérieurs furent bientôt abattus. La compagnie "C" qui formait l'équipage de combat, riposta par une vive fusillade, à l'abri de la cabane du pilote et des travaux de défense qu'on avait faits avant le départ. Les malades et les blessés aidaient à passer les munitions à leurs camarades. A un endroit où la rivière fait un brusque détours, le courant est extrêmement rapide et le chenal très étroit.

En s'engageant dans cette passe difficile, le devant du *Northcote* effleura presqu'un rocher élevé et couvert de bois. Cet endroit était rempli de rebelles et les hommes du *Northcote* eurent à subir une fusillade plus vive et plus meurtrière que jamais ; mais les travaux de défense étaient si solides que les dommages furent peu considérables. En passant vis-à-vis l'église, on vit le corps d'un homme pendu à un arbre près de la grève, mais on n'a jamais su qui était cette victime de l'insurrection, ni pourquoi ce malheureux avait été mis à mort.

Rendu à Batoche l'ennemi arriva en nombre, mais il fut encore repoussé. A la traverse, comme le bateau, aidé par un fort courant, descendait à toute vapeur, le cable d'acier qui sert à traverser le bac, fut tout à coup baissé. Le cable effleura la cabane du pilote, et s'embarrassant ensuite dans les tuyaux, il renversa tout sur le pont d'arrière. Si le cable avait été baissé un peu plus, il brisait la cabane du pilote et le navire désemparé tombait aux mains des rebelles. Quelques minutes après le bateau tourna bout pour bout et un des côtés toucha à la côte. L'ennemi se précipita de ce côté pour opérer l'abordage, mais la vive fusillade de l'équipage le repoussa. A neuf heures le feu des rebelles cessa. Le *Northcote* jeta l'ancre deux milles plus bas ; il était presque complètement désemparé. L'équipage se mit à l'œuvre pour réparer les tuyaux, mais ce travail était à peine terminé qu'une nouvelle fusillade vint chasser les ouvriers du pont.

Aucun d'eux ne voulut s'aventurer de nouveau sur le pont pour réparer le sifflet qui était le seul moyen d'entretenir des communications avec le général Middleton. Il fallut donner $50 chacun, à deux ouvriers pour accomplir ce travail. On recommença à donner des signaux au général Middleton mais on ne reçut d'autre réponse que la vive canonade qui avait lieu de l'autre côté de Batoche.

Trois officiers supérieurs qui étaient à bord tinrent conseil et on décida de retourner en arrière, mais le capitaine refusa en prétextant que c'était contraire aux instructions écrites du général et qu'en essayant de remonter la rivière le pilote serait infailliblement tué. Durant la nuit une décharge de mousqueterie fut faite sur le bateau de la rive ouest, mais on n'y répondit pas. On passa toute la journée du dimanche à l'ancre, sans nouvelles du général Middleton et tout ce qui eut lieu ce fut l'échange de quelques coups de feu avec l'ennemi. Toute tentative pour fortifier la cabane du pilote fut frustrée

par les métis qui tiraient sur tous ceux qui se montraient sur le pont. On décida de se rendre à la traverse Pritchard où l'on savait rencontrer un certain nombre d'hommes de la police à cheval. Le *Northcote* arriva là dans l'après-midi de lundi, et lorsque l'autre bateau à vapeur le *Marquis* fut arrivé, tous deux remontèrent la rivière juste à temps, non pour prendre part au combat, mais pour se réjouir de la prise de Batoche.

CHAPITRE XV.

PRINCE ALBERT.

La victoire remportée par la première division était si complète que le 16 mai, le général Middleton put partir pour la traverse Guardapuy, avec toute sa petite armée, laissant le père Vegreville, pour recevoir la soumission des métis.

L'étendard des rebelles dont le lieut.-col. Howard s'était emparé, représentait un portrait de la Sainte Vierge, sur fond blanc.

La population de Batoche qui était dans la plus profonde misère s'adressa au général et ce dernier lui envoya seize wagons chargés de farine, de lard, de thé et de sucre.

A présent que le combat était terminé, il ne restait plus qu'une profonde misère et un grand chagrin. Tous ceux qui s'étaient battus si désespérément ne savaient même pas pourquoi ils avaient pris les armes, et ils déclaraient avoir été entraînés par les chefs.

Les prisonniers n'avaient pas été maltraités jusqu'à la bataille de Batoche, lorsqu'on les enferma dans une cave. Leur seule crainte leurs venait de Riel qu'ils regardaient comme un fou ; ils craignaient qu'il n'ordonna leur mise à mort.

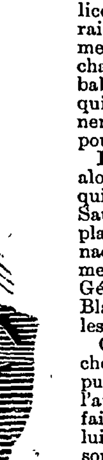
Les prisonniers délivrés étaient au nombre de neuf : M. J. B. Lash, agent des Sauvages à Carleton ; Wm. Tomkins, son interprète ; Peter Tomkins, le cousin de ce dernier ; J. Mackean, réparateur du télégraphe ; Harold Ross, député shérif de Prince Albert ; Wm. Astley, arpenteur fédéral ; Ed. Woodcock, gardien d'un magasin à Hoodoo ; A. W. McConnell, un éclaireur de Middleton et J. E. Jackson, le frère de celui qui avait été le premier à se rallier à Riel, et qui était devenu son secrétaire particulier.

A l'exception de l'éclaireur, ils avaient tous été faits prisonniers avant la bataille du Lac au Canard.

Les archives du gouvernement provisoire de la Saskatchewan étaient tombées entre les mains du général Middleton, et d'après ces documents écrits il est évident que l'engagement du Lac au Canard n'était que la mise à exécution d'un plan qui devait aboutir à la prise de Carleton et de Prince Albert. On trouva aussi des détails complets sur les mouvements du général Middleton, le nombre de ses troupes, de ses canons depuis son départ de la Montagne de Tondre. Les rebelles avaient aussi décidé d'attaquer le camp du général, en face de Batoche, au petit jour, mercredi matin, mais c'est la veille que Batoche fut pris.

Une vingtaine des chefs rebelles furent retenus prisonniers, entre autres : Maxime Lepine, André Nolin, W. H. J. Jackson, François Savard, Maxime Fider, Pierre Henry, Patrice Touron, Baptiste Pachelot, Albert Monckman, Emmanuel Champagne, Jos. Pilon, Moïse Parentot, Alex. Fisher, Baptiste Vendue, Alex. Lombomback, Ignace Poitras et son fils, Pierre et Alex. Parentot, Maxime Dubois, J. Delorme, et M. Jobin.

Le 18 mai, le *Northcote* partit pour Régina, avec les blessés et Louis "David" Riel, sous la garde du capitaine John Young.

MAJOR SEVERE GAGNON,
Commandant la gendarmerie au fort Saskatchewan

C'est aussi le 18, que le Midland qui avait été stationné quelque temps à la traverse Clarke fut envoyé pour servir d'avant-garde à la colonne qui allait à Prince Albert. Toute la journé fut consacrée à traverser les troupes, les munitions et les provisions.

C'est le 19 mai, à midi, que la colonne fit son entrée à Prince Albert, où toute la population était sur pied pour la recevoir. La police à cheval, bien astiquée, bien frottée, les armes luisantes, alla au-devant des soldats, et son accoutrement formait un vif contraste avec les uniformes salis et usés des soldats.



MICHEL DUMAIS.

C'est alors que les soldats les surnommèrent "chiens des prairies" les comparant à ces petits animaux, qui ne s'aventurent jamais bien loin de leur trou et qui y rentrent à la première approche du danger.

Le colonel Irvine qui a la réputation d'un brave officier explique cette longue inactivité de la police en disant que son départ aurait laissé Prince Albert à la merci des Sauvages, et qu'en marchant sur Batoche, il aurait probablement rencontré dans la forêt qui sépare les deux villes, un ennemi assez supérieur en nombre pour anéantir son détachement.

Le général Middleton décida alors d'aller délivrer Battleford qui étaient toujours cerné par les Sauvages. Des garnisons furent placées à différents endroits menacés, et le 20 mai, un détachement de 14 Gardes du Gouverneur Général s'empara de Chapeau-Blanc et de 22 de ses guerriers et les conduisit à Humboldt.

Gabriel Dumont, était le seul chef rebelle encore en liberté, depuis que les autorités américaines l'avaient relâché. Le Barbu avait fait sa soumission au général qui lui enleva sa médaille et lui ôta son titre de chef.

Le 22, le général Middleton, avec son état-major, 371 hommes un canon et un Gatling, s'embarqua sur le *Northcote*, et rendu à Carleton on lui amena trois parlementaires, un neveu de Poundmaker, Alexandre Cadieux un Métis et Jefferson, instructeur agricol, fait prisonnier par Poundmaker. Ils apportaient une lettre de Poundmaker dans laquelle il demandait à quelles conditions le général accepterait sa soumission.

Le général lui répondit qu'il devait se rendre sans condition et il le somma de venir le rencontrer à Battleford le 26, avec ses conseillers et toutes les armes qu'il avait en sa possession.

CHAPITRE XVI.

SOUMISSION DE POUNDMAKER.

Un prêtre de la congrégation des Oblats, qui avait été fait prisonnier par Poundmaker raconte ainsi la soumission de ce chef :

" Enfin, le 17 mai, arriva des environs de Carlton, un cavalier nous apportant la nouvelle que Riel et ses gens au nombre d'environ 500 se battaient depuis trois jours contre les troupes du général Middleton, au nombre de 1500, disait-on.

" Le 19 mai, quelques autres cavaliers vinrent nous annoncer la fin de la bataille, que dans cette bataille Riel s'était fait prendre et que la paix était accordée aux Métis.

" Aussitôt, sans perdre de temps, j'essayai de faire comprendre au chef Poundmaker et à ses gens qu'ils ne pourraient pas résister longtemps contre les blancs qui viendraient les attaquer par milliers et les massacreraient tous ; j'ajoutai que Poundmaker passerait pour un homme plus généreux et plus brave et aussi qu'il se ferait estimer des blancs s'il s'exposait lui-même pour sauver son peuple et la vie de ses enfants, qu'il valait mieux qu'il allât se livrer lui-même et s'en remettre entièrement aux décisions du général et qu'ainsi en *épargnant* le sang des deux côtés, il serait récompensé du bon Dieu.

" Généralement les Sauvages aiment leurs enfants et pour leur sauver la vie, ils ne reculent devant aucun sacrifice. Aussi Poundmaker envoya-t-il de suite un message au général Middleton encore à Carleton.

" Puis, après avoir fait écrire une deuxième lettre, il me chargea moi-même d'aller, avec les 22 prisonniers *teamsters*, la porter au colonel Otter, commandant de place à Battleford.

" Je partis donc à cheval, le mercredi 20 mai, et j'arrivai le soir à Battleford où tout le monde parut content de me revoir sain et sauf. Je ne saurais comment assez exprimer ma reconnaissance à tous les officiers pour la manière obligeante avec laquelle ils m'ont reçu ce jour-là. Je fus conduit aussitôt chez le colonel Otter où je fus assailli d'interrogations anxieuses. Tous étaient tout oreille pour entendre les nouvelles.

" Après avoir remis la lettre au colonel, je fis un court récit de tout ce qui s'était passé pendant mon dur séjour chez les sauvages rebelles et le lendemain, vers midi, chargé d'aller moi-même porter la réponse à Poundmaker, je retournai au camp des Sauvages.

" Je fis assembler tous les hommes du camp, et je leur interprêtai la lettre du colonel, promettant à Poundmaker de ne nuire à aucun de ses gens tant que ses gens ne nuiraient pas aux soldats et lui disant d'attendre l'arrivee du général. Ensuite Poundmaker se leva et adressa ces quelques mots à l'assemblée :

" Vous tous tant que vous êtes, regardez-moi. Vous m'appelez tous votre chef. Ecoutez bien ce que je veux vous dire. Il ne s'agit plus aujourd'hui de se battre. Vous qui avez commis des meurtres, vous qui avez pillé des innocents, il ne s'agit pas non plus de penser à sauver votre vie propre. Voyez toutes ces femmes, voyez tous ces enfants ; voyez toute cette jeunesse qui vous entourent ; tous vous demandent la vie à grands cris. Il s'agit de les sauver. Je sais que nous sommes tous braves. En combattant contre les blancs nous pouvons les embarrasser fort. Mais nous succomberons sous le nombre et rien ne nous dit que nos enfants survivront. J'aime mieux me livrer, au risque d'être perdu moi-même, plutôt que de voir mon peuple et mes enfants massacrés par ma faute, plutôt que de faire verser des flots de sang par une mutinerie qui n'a aucune raison d'être ; maintenant que ceux qui ont du cœur fassent comme moi et me suivent ! "

" En disant cela, il jeta ses armes à terre. Tous les hommes se levèrent et tous déposèrent leurs armes.

" Ensuite les Sauvages qui avaient pris part à la guerre forcément, par crainte d'être tués par leurs frères et qui n'avaient jamais cessé de montrer de la sympathie aux captifs firent des discours à n'en plus finir dans lesquels ils vantèrent le bien qu'ont toujours fait parmi eux les Hommes de la Prière.

" Il y eut bien parmi le nombre de vieux méchants qui parcourent le camp en disant que je n'étais qu'un traître et que je leur tendais un piège.

" Mais le plus grand nombre était impatient d'avoir la paix et les récalcitrants menacés, durent se taire. Poundmaker me chargea de nouveau d'aller à Battleford attendre l'arrivée du général Middleton et de venir le chercher dès qu'il serait arrivé. Il me donna une lettre de soumission entière et sans conditions.

" Avant de prendre de nouveau congé des Sauvages je priai Poundmaker de laisser aller les Métis prisonniers. Il me répondis que je pourrais emmener tous ceux que je voudrais.

" Mais les Assiniboines n'y consentant qu'à moitié, les pauvres Métis durent s'éloigner que petit à petit du camp sauvage. Comme j'avais hâte d'arriver à Battleford et de voir tout le monde tranquille à Batteford et tout à l'entour de cette place, je pris les devants.

" Je n'arrivai à Battleford que le lendemain, dans la matinée, à cheval. Le général Middleton arriva le dimanche 24, au soir et le lundi soir je remontai à cheval et je courus chercher Poundmaker. Toute sa bande, au nombre de 500 têtes, hommes femmes et enfants étaient déjà en marche sur Battleford.

" Je rencontrai mes chers Métis campés à 2 milles de la ville, et je trouvai les Sauvages accourant par derrière, campés trente milles plus haut. Je conseillai aux Métis de se rendre dans la ville le plutôt possible afin de ne pas être confondus au milieu des Sauvages.

" Vers midi, le lendemain, j'étais de retour, emmenant avec moi Poundmaker et quelques-uns des conseillers principaux. Poundmaker s'est livré lui-même avec quelques Cris et Assiniboines, entre autre l'assassin de M. Payne, fermier instructeur des Assiniboines, et il a déposé devant le général Middleton les armes de tous ses gens. Maintenant tout est tranquille à Battleford.

" Tous les Sauvages sont rentrés dans leurs réserves respectives."

CHAPITRE XVII.

LA POURSUITE DE GROS-OURS.

Le général Strange ne fut que trois jours à Victoria, mais ce temps parut encore trop long à ses soldats qui brûlaient du désir d'aller délivrer les soixante-cinq prisonniers de Gros-Ours, qu'on disait endurer les plus cruels traitements. Gros-Ours était alors à 120 milles.

HON. A. P. CARON,
Ministre de la Milice.

Le 20 mai, le camp fut levé, et le 65me descendit la Saskatchewan en bateau, pendant que le 92me suivait par terre. Le 21 on arrivait au lac à la Selle, à 32 milles à l'est. On trouva là une grande quantité de provisions, et les éclaireurs partis depuis deux jours rapportèrent qu'étant allés jusqu'au lac à la Grenouille ils n'avaient aperçu aucun Sauvage ; on croyait Gros-Ours parti pour Fort Pitt à 75 milles à l'est du camp.

Après des marches interminables et des fatigues sans nombre, le 65me arriva à Fort Pitt le 24 et il fut rejoint par le 92me le lendemain. Tous les alentours furent explorés à une grande distance mais sans succès, et le 28 les éclaireurs atteignaient Battleford. Le major Steele qui commandait les éclaireurs découvrit les Sauvages le 26, retranchés dans une forte position, et en grand nombre.

Le 27, le général Strange partit de Fort Pitt avec deux compagnies du 65me, 90 hommes sous le commandement du lieut.-col. Hughes ; deux compagnies du 92me de Winnipeg, 90 hommes sous le lieut.-col. Smith ; l'infanterie à cheval d'Ottawa, 50 hommes sous le major Paton ; un canon de 9, 30 hommes de police et les éclaireurs de Steele, en tout 450 hommes.

L'ennemi était retranché à la Butte-aux-Français, à 15 milles de Fort Pitt, et à trois milles de la rive nord de la Saskatchewan.

Gros-Ours avait choisi un endroit des plus favorables pour y dresser une embuscade afin d'attaquer les troupes. Il était à la tête de 700 guerriers, dont un grand nombre ont pris part aux guerres indiennes aux Etats-Unis.

Le pays est accidenté, coupé de ravins, silonné de rivières et couvert de bois épais. Les Sauvages ne pouvaient choisir un meilleur endroit.

Un canon fut mis en position et lança quelques obus, pendant que les compagnies Nos. 1, 2 et 3 du 92me se déployaient en tirailleurs dans le bois.

Après un combat de trois heures les Sauvages furent repoussés de la vallée.

On campa pour la nuit et de bonne heure le lendemain on attaqua la Butte-aux-Français. Le capitaine Strange donna le signal avec son canon et le 65me et le 92me se déployèrent en tirailleurs. Les soldats descendirent la côte et leur ligne occupait trois quarts de mille. Du côté ennemi, c'est Gros-Ours lui-même qui donna le signal de l'attaque, mais vers neuf heures et demi, l'artillerie et le feu des tirailleurs avaient réduit les sauvages au silence. Le général ayant été informé que deux cents Sauvages opéraient un mouvement de flanc, fit retraiter les tirailleurs, les soldats du 65me qui n'étaient plus qu'à 200 verges des tranchées ennemies voulaient aller les enlever à la pointe de la bayonnette, mais, vu leur petit nombre, le général Strange s'y refusa.

Deux autres compagnies du 65me étaient parties de Fort Pitt en bateau pour attaquer le camp des Sauvages en flanc, mais ce mouvement ne réussit pas.

Les Sauvages ont eu cinq hommes tués et cinq blessés ; du côté du général Strange, trois soldats du 65me et un d'Alberta furent blessés. Marcotte de Montréal et Lemay étaient les seuls dont les blessures fussent sérieuses.

Le lendemain le général retraita et résolut d'attendre des renforts.

Le général Middleton qui était en route de Battleford pour rejoindre le général Strange, à bord du vapeur "Northwest," lorsqu'arriva la nouvelle de la bataille de Fort Pitt apportée par les courriers Grant et Rossiter, rebroussa chemin afin de lever des renforts pour le général Strange.

Avec cinq cents soldats, tirés du régiment des Grenadiers, du 90ème de Winnipeg, du bataillon Midland, de 25 hommes de la Batterie A, de quelques éclaireurs et autres, il partit le 31 mai par le bateau à vapeur pour aller au secours du général Strange.

Après des marches forcées, sous une pluie torrentielle les deux colonnes avaient opéré leur jonctions le 2 juin, mais, les éclaireurs rapportèrent que Gros Ours, immédiatement après la bataille, avait abandonné sa position et avait retraité en toute hâte vers le nord.

A peine le général Strange eut-il appris la retraite de Gros-Ours que le missionnaire Quinney qui avait été fait prisonnier à Fort Pitt, arriva dans le camp. Il s'était échappé d'avec les Cris des Bois qui s'étaient séparés de Gros Ours. A cette nouvelle le révérend M. Mackay, avec huit éclaireurs, quitta le camp du général Strange, pour aller intercéder en faveur des prisonniers de Gros Ours. Il traversa le camp des Cris amis, lesquels leur livrèrent Madame Delaney, Madame Gowanlock, et plusieurs prisonniers métis. Ils avaient été isolés du camp principal et ne se trouvaient pas par conséquent as-

sujetis à la surveillance de Gros Ours et de ses guerriers. Plusieurs autres prisonniers réussirent à se sauver et sont aussi arrivés sains et saufs au camp. Les deux femmes, mises en liberté, partirent immédiatement pour retourner dans leur famille dans la Province d'Ontario.

Madame Delaney et madame Gowanlock dirent que les Cris des Plaines voulaient les assassiner, mais que les Métis les en empêchèrent plusieurs fois. On appris aussi que les membres de la famille McLean, qui étaient encore prisonniers étaient bien traités. M. McLean fut obligé de bûcher du bois et de puiser de l'eau. Le rév. M. Quinney refusa de travailler et les Sauvages ne l'en ont plus requis ensuite.

Mackay rendit aux Métis leurs armes, en laissant trois hommes pour les escorter jusqu'au Fort Pitt, puis se mit à la poursuite de l'autre bande parmi laquelle se trouvaient Mme Dufresne, Simpson et d'autres. Cette autre bande fut surprise de la même manière. Mackay laissa quatre hommes pour ramener les prisonniers au Fort Pitt et en envoya deux autres pour porter la nouvelle au général Strange. Il partit alors lui-même pour le Fort Pitt en compagnie de Mme Gowanlock et des autres prisonniers.

Le 3 au matin, le major Steele qui avait été constamment à la poursuite de Gros-Ours se vit tout-à-coup attaqué par les Sauvages à 40 milles de Fort Pitt. Le major Steele n'avait que 80 hommes et les Sauvages étaient au nombre de 300.

Le capitaine Steele a entretenu un feu nourri pendant trois heures ; comme on était en pleine forêt, il était impossible de faire usage de la cavalerie.

Au bout d'un certain temps, le capt. Steele arbora un pavillon blanc, et le rév. M. Mackay somma Gros Ours de rendre les prisonniers qu'il retenait captifs.

Gros Ours répondit : " Non, jamais, je me défendrai jusqu'à la mort."

Le combat dura encore deux heures, au bout de ce temps le capt. Steele crut voir que les Sauvages désiraient retraiter, et en conséquence il arbora le drapeau blanc.



Les combattants n'étaient qu'à cent verges, les uns des autres, un petit ruisseau les séparait. Le cap. Steele commanda une seconde fois à Gros Ours de rendre ses prisonniers, les Sauvages répondirent par une décharge générale.

Ils battirent ensuite en retraite et se retranchèrent sur un petit monticule, mais ils furent délogés de là par une charge des éclaireurs de Steele.

Trois hommes ont été blessés dans ce combat ; sergent major Fury, de la police à cheval et Williams West et Thomas Fisk, des éclaireurs de Steele. Le combat avait duré huit heures.

Steele, se replia sur le gros de la colonne, mais ses éclaireurs continuèrent à surveiller les mouvements de l'ennemi. C'est alors que le général Middleton prit le parti de poursuivre Gros-Ours, sans relache.

Toutes les précautions furent prises pour qu'il ne s'échappa pas par d'autres côtés, et on commença la marche vers le nord.

Les canons furent démontés et chargés à dos de chevaux, les waggons furent abandonnés et les soldats partirent avec des provisions pour dix jours. Les Sauvages étaient alors à 35 milles en avant, et cette distance fut vaillamment franchie dans une seule journée, mais ils avaient fui, abandonnant tout derrière eux, à l'exception de leurs armes et de leurs provisions. Ils ne prirent même pas le temps d'enterrer leurs morts et plusieurs cadavres furent rencontrés sur la route. Ce pays n'est qu'un vaste marais dans lequel hommes et chevaux enfonçaient à mi-jambes, et de plus ils étaient incommodés par des nués de mouches et d'insectes qui les faisaient terriblement souffrir.

Le 5 juin la colonne du général Strange, malgré toute ces difficultés, franchit une distance de 30 milles et deux compagnies du 92me fit 40 milles, de Fort Pitt au Lac à la Grenouille. Le lendemain, sans une seule journée de repos, la chasse recommença. Le 65me qui se distinguait par son ardeur, était toujour en avant. Les hommes étaient presque nu-pied et leurs uniformes étaient en lambeaux. La journée du dimanche fut encore plus pénible que les autres ; les insectes devenaient intolérables et les chemins tout-à-fait impraticable. Les soldats étaient obligés de trainer les chevaux eux-mêmes qui enfonçaient jusqu'au corps dans la boue.

On fut obligé d'abandonner en chemin une partie du bagage.

Après avoir franchi 20 milles de cet horrible pays, on atteignit une plaine fertile et cultivée, dans la vallée de la rivière Castor.

En arrivant on vit cinq Chippewas traverser la rivière en canot, mais ils ne furent pas molestés. Comme les Sauvages de Gros Ours avait quatre jours d'avance sur les troupes et que ces dernières n'avaient plus que pour trois jours de vivres, le général Middleton décida de renoncer à la poursuite à travers les foudrières et les marais, et il reprit le chemin de Fort Pitt après avoir parcouru 80 milles dans un pays impraticable et inexploré, sans résultats appréciables.

Pendant ce temps les Chippewas avaient fait leur soumission au général Strange et lorsque le 11, le général Middleton revint au camp, on s'occupa immédiatement de l'organisation d'une nouvelle expédition à la poursuite de Gros Ours. Middleton devait rejoindre le général Strange à la Rivière-au-Canard avec sa cavalerie et les Gatlings. Si on ne trouvait pas les Sauvages à cet endroit, son intention était d'aller les rencontrer par l'Ouest.

GABRIEL DES GEORGES,

Correspondant militaire du "Monde," spécialement attaché au 65e pour la campagne, lieutenant de la compagnie No 2 et commandant l'expédition à la mission du Lac La Biche.

Le général Srange apprit que Gros-Ours se dirigeait vers l'Ouest, et il prit toutes ses mesures pour l'empêcher de traverser la rivière aux magasins de la compagnie de la Baie d'Hudson.

Le 13, le Midland arriva au camp du général Strange, et le même jours 100 hommes du 92me descendirent la rivière Castor sur des radeaux, pour garder la traverse à douze milles plus bas, car on craignait que Gros-Ours ne s'échappat par là pour gagner le lac des Iles, qui se trouve immédiatement à l'est du lac Froid.

CHAPITRE XVIII.

SURVEILLANCE DES FRONTIÈRES—DANCE DU SOLEIL.

Sur tout le parcours de la frontière américaine dans le Montana, se trouve des Sauvages Piéjans, Pieds-Noirs, Bloods, Sarcees, Cris alliés aux Sauvages du Canada par la langue et le sang.

Riel avait promis que ces guerriers, rendus redoutables par leurs longs combats contre les troupes américaines, aideraient aux rebelles à fonder la " Nation Métise." On disait que tous ces Sauvages devenaient turbulants et il devint nécessaire de garder étroitement la frontière pour empêcher ces quinze cents guerriers de pénétrer dans le Nord-Ouest. Des corps de volontaires s'organisèrent rapidement aux endroits les plus menacés, mais ces quelques hommes ne suffisaient pas à surveiller une frontière de mille milles. On confia alors cette besogne à trois régiments qu'on avait fait venir de l'Est.

Le bataillon provisoire d'Halifax tient garnison à Swift Current, à Mâchoire à l'Orignal et à Medicine Hat.

Le 9me de Québec fut stationné à Calgary, McLeod, Gleichen et autres endroits des environs et le 91me fut mis en garnison à Qu'Appelle et surveilla la route jusqu'à Humboldt. De plus le 28 mai, l'artillerie de garnison de Montréal fut envoyé à Régina, la capitale des territoires du Nord-Ouest, pour protéger la prison d'Etat qui venait d'être établie à cet endroit, et aussi pour surveiller la tribu de Piapot. La tribu des Pieds Noirs resta loyale et tint les promesses faites par le chef Pied-de-Corbeau.

Les Cris de la Vallée de Qu'Appelle étaient turbulants mais non hostiles. Pour les apaiser plus complètement on leur permit de tenir une " danse du soleil," un vestige de barbarie et d'idolâtrie que le gouvernement défendait depuis plusieurs années.

Le lieut-gouverneur Dewdney et plusieurs officiers canadiens assistèrent à cette cérémonie.

Le camp des sauvages était établi dans un endroit charmant, au milieu d'une plaine fertile recouverte de gazon, et bien pourvue d'arbres. Toute la population, hommes, femmes, garçons, filles et enfants étaient peints des couleurs les plus bizarres, et revêtus des costumes les plus fantastiques. La fête eut lieu dans une grande cabane, au milieu du camp, dont l'intérieur était disposé en amphithéâtre.

Outre la musique, les discours, les dances et les contorsions, il y eut aussi l'initiation des guerriers. Les jeunes gens qui aspirent à devenir des braves et à ne plus faire autre chose que la chasse, la pêche et la guerre, doivent subir l'épreuve de la dance du soleil. Le postulant qu'on a d'abord fait jeuner pendant plusieurs jours, s'avance à moitié nu, aux sons d'une musique lugubre et le médecin ou sorcier de la tribu lui pratique avec un couteau une large entaille sous chaque sein, et dans les plaies béantes il enfonce deux petits bâtons qui sont reliés par des cordes à un poteau planté au centre de la cabane. Alors l'aspirant guerrier s'éloigne du poteau de manière à tendre les cordes et il danse autour du poteau en tirant toujours jusqu'à ce que la chair et la peau cèdent sous ses efforts. Lorsqu'il s'est ainsi débarassé de ses liens, il reste en prières couché sur le ventre et la figure sur la terre. Lorsque les chefs jugent l'épreuve suffisante, on le relève et il est admis au rang des guerriers.

Ceux qui ne peuvent supporter ces terribles épreuves restent dans les camps à faire les travaux manuels, et il ne leur est pas permis d'avoir plus d'une femme.

Celui qui a été admis dans cette circonstance est un jeune sauvage du nom de Petit Loup, un neveu de Piapot.

En retour Piapot et les chefs de sa tribu furent invités à visiter le camp de l'Artillerie de garnison de Montréal, et on passa une revue en leur présence. Les évolutions des soldats et la musique les émerveillèrent beaucoup, et la grosse caisse, surtout, fit des délices de Piapot qui, à son grand plaisir, obtint la permission de la battre pendant plusieurs minutes.

Quelques jours après les Sauvages des quatre réserves qui sont près de Qu'Appelle, sortirent de leur réserve au nombre 479, le 12 juin, et donnèrent de grandes inquiétudes ; à force de menace, ils obtinrent du gouvernement une grande quantité de vivres et de vêtements.

Le lieut.-col. Scott envoya immédiatement deux compagnies du 91me pour les ramener sur leurs réserves, et les deux chefs Couvertes Blanches et Pel-pee-kee-ses, furent arrêtés et envoyés à Régina. Tous les prisonniers qui avaient été faits à Batoche et à Prince Albert


PIAPOT,
Le grand chef de Qu'Appelle.

Le soir du 17 ces plans furent dérangés par la nouvelle que la famille McLean et les autres prisonniers des Cris des Bois étaient en liberté et en route pour Fort Pitt.

On apprit aussi que lorsque le général Middleton eut renoncé à la poursuite, les guerriers de Gros Ours qui manquaient de vivres et de munitions s'étaient débandés.

Gros Ours se dirigea vers l'est soit pour rejoindre Riel dont il ignorait la capture, soit pour se rendre au Lac Vert, où se trouvait un magasin de la Cie de la Baie d'Hudson.

Le général renonça encore une fois à la poursuite et le 20 il arrivait à Fort Pitt.

Le 22 tous les prisonniers du camp de Gros Ours arrivèrent dans l'avant-midi. McLean dit que les prisonniers ont enduré beaucoup de misères, mais que leur sort aurait pu être pire. Tant que les Sauvages ont eu des vivres en abondance, ils ont été relativement bien traités, mais ensuite ils ont souffert de la faim. Les Cris des Bois se sont séparés de Gros Ours et l'on forcé à rendre les prisonniers, qu'on laissa libres de partir pour Fort Pitt, seuls, trois jours auparavant.

McLean dit qu'on ne lui a fait aucune insulte personnelle à lui ni à aucun des membres de sa famille.

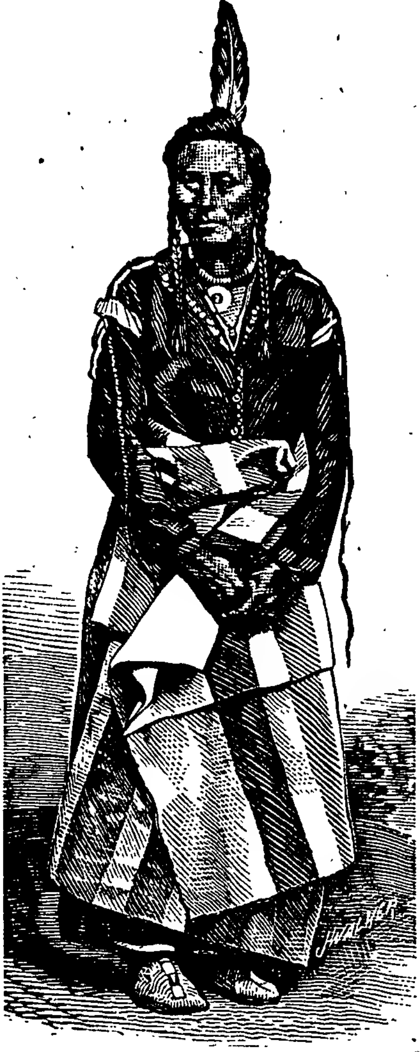
Tous les prisonniers étant relachés et les guerriers de Gros Ours étant partagés par petites bandes trop peu nombreuses pour être dangereuses, le général Middleton jugea que l'œuvre des volontaires était terminé et il laissa à la police à cheval le soin de soumettre les derniers rebelles.

Le 20, on avait appris que Gros-Ours était au lac Pélican, au sud du lac Vert, où se trouvait Irvine ; Otter avec les Queen's Own et la compagnie C, était aussi sur les traces des fuyards, mais il n'avait que vingt cavaliers avec lui, et l'infanterie ne pouvait pas entreprendre une telle poursuite. De plus les sauvages ayant aperçu un éclaireur, furent tellement effrayés qu'ils s'enforcèrent encore plus avant dans le Nord.

L'ordre de retraiter parvint à Otter quelques jours après.

C'est alors que le retour commenca, mais il ne se fit pas sans difficultés. Les troupes étaient harassées, le Midland arriva à Fort Pitt le 22, le 65me arriva au lac à la Grenouille le 24, après avoir franchi 37 milles à travers les marais, dans une seule journée, et ce n'est que le 27, qu'il fit son entrée à Fort Pitt ; l'arrière-garde de la colonne de Strange arriva le 29.

Les trois divisions qui avaient opéré sur la Saskatchewan étant alors réunies, on décida de faire partir l'infanterie en bateau jusqu'à Selkirk, en wagons jusqu'à Port Arthur, en bateau jusqu'à Owen Sound et enfin par char. Ce trajet rapide fut très agreable aux troupes épuisées.


VEAU JAUNE.

avaient été conduits à Régina et outre Riel, il y avait là quarante Métis et Sauvages.

Ce fut là le résultat de la tentative commencée depuis trois mois pour fonder "La Nation Métisse" et le "Gouvernement provisoire de la Saskatchewan."

CHAPITRE XIX.

LA FIN DE LA CAMPAGNE.

Après la soumission des Chippewayans à la rivière Castor, le général Strange institua une enquête pour savoir quelle part ils avaient prise au massacre du Lac à la Grenouille ; le résultat de l'enquête fut qu'ils eurent la permission de retourner sur leur réserve.

Le général Strange engagea les meilleurs de ces Sauvages comme éclaireurs pour donner la chasse à Gros-Ours dont on avait perdu les traces.

Le 16 juin, le général Middleton arriva au camp du général Strange.

Le camp de la rivière au Castor, devint la base des opérations contre Gros-Ours et sa bande.

Middleton dépêcha le colonel Osborne Smith et 100 hommes du 92 de Winnipeg au lac Froid.

Le capitaine Constantine avec un parti d'éclaireurs et deux Chippewayans descendit la rivière Castor vers l'est pour s'assurer si Gros Ours s'était échappé par là.

On fit venir de Fort Pitt des provisions pour une campagne de deux semaines.


REV. P. LEGOFF,
Missionnaire parmi les Chippewas à la rivière au Castor.

Dans la matinée du 3 juiliet, le lieut.-colonel Williams le commandant du Midland qui avait fait toute la campagne et qui s'étaient distingué à la prise de Batoche, mourut sur le bateau d'une fièvre typhoïde. Moins d'une heure après, le sergent Valiquette du 65me, qui avait aussi supporté vaillamment toutes les fatigues et les dangers de cette expédition lointaine, succombaient à la même maladie.

Les corps de ces deux victimes du devoir ont été rendus à leurs familles, et leurs deux villes, nous dirons même le pays, leur firent des funérailles dignes de leur belle mort.

Ces tristes évènements retardèrent quelque peu le départ du bateau.

Le même jour, mais dans une autre partie du pays se passait un évènement qui mettait virtuellement fin à la campagne. Un faible détachement de la police à cheval, commandé par le major Sévère Gagnon s'emparait de Gros-Ours, de ses trois enfants et d'un de ses conseillers. Ces prisonniers furent envoyés à Prince Albert sous bonne escorte.

Quelque temps après l'Esprit Errant, Le Ver et quelques autres instigateurs du massacre du Lac à la Grenouille firent leur soumission au col. Osborne Smith.

Tous les chefs de la rebellion étaient maintenant entre les mains des autorites, à l'exception du général en chef des rebelles, Gabriel Dumont

Nous n'avons pas à faire l'éloge des volontaires qui ont pris part à cette campagne. La manière dont le gouvernement a reconnu leurs services et les réceptions qui leur ont été faites nous dispensent de tous commentaires.

CHAPITRE XX.

LE PROCÈS DE RIEL.

Après la capture de Gros Ours, le départ des troupes et la soumission des derniers rebelles, devait commencer le dernier acte, ou le dénouement, de ce drame du Nord-Ouest ; nous voulons parler du procès des instigateurs et des auteurs de la rebellion.

Le procès de Riel, commença à Régina le 6 juillet, devant le colonel Richardson, magistrat stipendiaire des Territoires du Nord-Ouest. L'accusé apparut à la barre, avec l'assurance d'un homme qui a confiance dans la justice de sa cause.

Ayant répondu d'une voix ferme au magistrat que son nom était Louis Riel, ce dernier lui donna lecture de l'accusation. Voici ce document :—

"Etant sujet de Notre Souveraine Dame la Reine, mettant de côté son devoir d'allégéance, n'ayant pas la crainte de Dieu dans son cœur, mais étant poussé et séduit par l'instigation du diable comme faux traitre contre la dite Souveraine Dame la Reine, et foulant entièrement aux pieds l'allégéance, la fidélité et l'obéissance que tout sujet vrai et fidèle de notre dite Souveraine Dame la Reine doit à notre dite Souveraine Dame la Reine, a, le 27me jour de mars, dans l'année susdite, avec diverses autres personnes, fausses traitres, inconnues au dit Stewart, armées et équipées en guerre, c'est-à-dire avec des canons, des carabines, des pistolets, des baïonnettes et autres armes, étant alors illégalement, malicieusement et traitreusement assemblées et réunies ensemble contre Notre Souveraine Dame la Reine, ont de la manière la plus méchante, la plus malicieuse, la plus traitreuse pris les armes et fait la guerre contre notre dite Souveraine Dame la Reine, dans une localité connue sous le nom de Lac au Canard, dans les dits territoires du Nord-Ouest du Canada, et dans les limites de ce royaume, et ont alors malicieusement et traitreusement par la force des armes, tenté de renverser et détruire la constitution et le gouvernement de ce royaume, tel qu'établis par la loi, et priver et déposer notre dite Souveraine Dame la Reine du titre, de l'honneur, et du nom royal de la Couronne Impériale de ce royaume, au mépris de notre dite Souveraine Dame la Reine et de ses lois, au mauvais exemple de tous autres se rendant coupables de la même offense, contrairement au droit d'allégeance qui lui était dû par le dit Louis Riel, contre la forme du statut en pareil cas fait et pourvu, et contre la paix de Notre Souveraine Dame la Reine, sa couronne et sa dignité."

Un semblable acte d'accusstion a été dressé au sujet des deux batailles de l'Anse au Poisson et de Batoche.

Le procès public de Louis Riel commença régulièrement, présidé par le magistrat stipendiaire Richardson assisté de M. Lejeune, juge de paix, le 20 juillet.

La couronne était représentée par MM. Robinson, Osler, Burbridge sous ministre de la justice et Chase Casgrain.

Les avocats de Riel étaient MM. Lemieux et Fitzpatrick de Québec, M. Greenshields de Montréal et M. Johnstone de Régina.

Après avoir vainement recusé la juridiction du tribunal, les avocats de Riel, essayèrent de prouver la folie de leur client.

La preuve faite par la couronne consista à faire entendre plusieurs témoins qui avaient été plus ou moins mêlés à l'insurrection et à produire certains documents trouvés en la possession de Riel.

Le 21 juillet, la défense demanda un ajournement d'un mois pour pouvoir faire venir les témoins nécessaires. Après délibération, la cour accorda la remise à huitaine et la couronne se chargea de faire venir à ses frais, les témoins indispensables à la défense.

Pendant l'ajournement, le 24, Jackson, le secrétaire de Riel, subit son procès qui dura quinze minutes, et il fut acquitté sur un plaidoyer de folie.

Le 28 on reprit le procès de Riel.

La couronne fit entendre les témoins suivants: Le docteur Willaughby, de Saskatoon ; Thomas Mackay, un Métis ; John Astley, un arpenteur de Prince Albert ; H. Ross, Wm. Tompkins ; Tash, un agent des Sauvages ; George Ross ; George Kerr ; Henry Waters ; Wm. Mitchell ; Thomas Jackson ; le général Middleton et Charles Nolin.

La couronne ayant terminé sa preuve, la défense fit entendre les témoins suivants : Le révérend père André ; Philippe Garnot ; le révérend père Fourmond, et les docteurs Roy et Clarke. Tous ces témoins jurèrent que l'accusé, d'après eux, est fou, ou du moins irresponsable lorsqu'il s'agit de questions religieuses ou politiques.

En contre preuve, la couronne fit entendre, le docteur Wallace de Hamilton, le docteur Jukes de la police à cheval, le général Middleton, le capitaine Young, le révérend C. B. Pitblado, le capitaine Dean et le caporal Piggott.

Le 31 la preuve était terminée de part et d'autre et les plaidoiries commencèrent.

Elles eurent lieu dans l'ordre suivant : pour la défense, M. Fitzpatrick, puis Riel lui-même, puis pour la couronne, M. Robinson.

Le juge Richardson, commença alors a relire la preuve au jury, mais il dut ajourner au lendemain.

A dix heures le 1er août, le juge termina le résumé des témoignages, et après une charge du juge, très forte contre Riel, le jury se retira pour délibérer à 2.15 de l'après-midi. A 3.15 il revint avec un verdict de COUPABLE, avec recommandation à la clémence de la Cour.

Riel qui était resté en prière pendant tout le temps de la délibération des jurés, reçut ce verdict avec calme, et le juge lui ayant demandé s'il avait quelque chose à dire avant que la sentance fut prononcée, il se leva et parla avec animation pendant près de deux heures.

Lorsqu'il eut terminé, le juge prononça la sentance de mort et Riel fut condamné à être pendu à Régina le 18 septembre.

Riel reçut ce nouveau coup avec un grand calme apparent et il fut reconduit dans sa cellule.

Les avocats partirent immédiatement pour Winnipeg pour en appeler de ce jugement, à la cour du banc de la Reine du Manitoba, et cet appel est fixé au 3 septembre.

Dans l'intervalle, des assemblées ont lieu à différents endroits dans la province de Québec, des requêtes sont signées partout, pour demander au gouvernement soit de commuer la sentance, soit de gracier Riel, soit d'accorder un sursis, soit de nommer une commission de médecins aliénistes pour examiner l'état des facultés mentales de Riel. On organise aussi des souscriptions pour permettre aux avocats de Riel de porter la cause jusqu'en Angleterre.

Nous sommes certains que le gouvernement ne restera pas sourd à cet appel de toute une province et qu'il interviendra d'une manière ou d'une autre, de façon à satisfaire toutes les exigences.

La principale objection des partisans de Riel qui demandent un appel, c'est que le tribunal a été présidé par un simple magistrat stipendiaire et non par un juge, et aussi qu'il n'y avait que six jurés au lieu de douze.

La question de juridiction qui a été jugée en faveur de la couronne par M. Richardson, reviendra aussi devant le tribunal d'appel.

Le point le plus saillant de tout ce procès, c'est l'invincible opposition que Riel a fait à toutes les tentatives de ses avocats et de ses témoins pour démontrer qu'il est fou. Il a répété à plusieurs reprises qu'il préférait mourir que de laisser croire qu'il est privé de raison. "Je ne tiens pas, dit-il, à la vie purement animal, et je préfère l'échafaud à une existance privée de liberté."

CHAPITRE XXI.

DÉPART DU 65ME BATAILLON, SA CAMPAGNE ET SON RETOUR.

A sept heures et demie dans la soirée du 27 mars, le colonel Harwood, D. A. G. de Montréal, recevait de l'Adjudant Général Powell, d'Ottawa, la dépêche suivante :

"Appelez le 65me bataillon sous les armes, pour service immédiat, et faites moi part du résultat par dépêche."

Le lieut. colonel Harwood, qui habitait Vaudreuil était parti pour la journée et la dépêche resta au bureau jusqu'à onze heures le lendemain matin, lorsque le lieut.-colonel Hughes, ayant entendu dire que le 65me avait été appelé sous les armes, se rendit au bureau du télégraphe et parvint à se faire remettre la dépêche adressée au colonel Harwood.

Il notifia immédiatement le colonel Ouimet et tous deux firent parvenir la nouvelle à tous les autres officiers du bataillon. Une assemblée fut tenue immédiatement et une autre fut convoquée pour le lendemain à 9 a.m. On décida alors qu'une parade du bataillon aurait lieu à 7.30 le même soir.

Les soldats se réunirent au marché Bonsecours au nombre de 200, tous pleins d'ardeur et d'enthousiasme mais pauvrement équipés.

Ils ne s'étaient pas réunis depuis des mois, et sous le rapport de l'exercice, ils ne valaient guère mieux que des recrues. De plus comme le bataillon n'était pas au complet, on enrola un certain nombre de nouveaux venus.

Les officiers firent tous leurs efforts pour équiper convenablement leurs hommes, mais comme beaucoup d'articles devaient être fabriqués, ce n'est que le 2 avril que le régiment fut prêt.

Pendant ce temps-là le bataillon était sous les armes de huit heures à onze du matin et de deux à cinq du soir, faisant l'exercice sans relâche, de sorte que, le 2 avril, à six heures du soir, lorsqu'il partit de Bonsecours pour la gare du Pacifique au milieu d'une violente tempête de neige, il avait une allure toute militaire.

A la gare il y avait des femmes en larmes, et après quelques minutes consacrées aux adieux, le train se mit en marche à 6.30.

Dans les chars tout le monde discutait avec animation les évènements du Nord-Ouest, et chaque soldat exprimait le désir que le 65me prit une part éminente dans la suppression de la révolte.

Comme il avait été rumeur que le 65me ne serait pas envoyé au feu, mais serait placé en garnison à quelque part, tous les hommes du bataillon signèrent une requête demandant à marcher sur l'ennemi, et d'avoir l'occasion de croiser le fer avec les rebelles, au plus tôt.

Cette requête fut présentée au colonel Ouimet, par les capitaines des différentes compagnies, à Sudbury Junction, dans la soirée du 3 avril, vingt-quatre heures après le départ de Montréal.

Une rivalité amicale existait entre les différentes compagnies, pour savoir qui occuperait le poste d'honneur dans le cas d'une rencontre avec l'ennemi.

Dans la même soirée, une députation de la compagnie No. 1, capitaine Ostell, réclamait du colonel le privilège d'exécuter la première charge à la bayonnette contre les forces de Riel. On ne vit jamais de soldats plus remplis d'enthousiasme.

Le bataillon atteignit l'extrémité du chemin de fer au Lac-du-Chien et franchit l'intervalle à pied le sac au dos et la carabine au poing, bien que les autres bataillons, eussent des wagons pour transporter le bagage.

Le thermomètre marquait 15° au dessous de zéro et dans certains endroits la neige avait cinq pieds d'épaisseur et cependant on entendit ni une plainte ni un murmure.

Le bataillon arriva à Port Arthur de bonne heure le 9 mai au matin, et on lui fit une réception enthousiaste. A six heures le lendemain matin, on arrivait à Winnipeg et les hommes déjeunèrent dans les différents hôtels de la ville.

Dans l'après-midi du même jour ils partaient pour Calgary, au milieu des acclamations des milliers de citoyens qui les avaient accompagnés jusqu'à la gare. A 10.25 du soir ils étaient à Brandon, où les dames de la ville montèrent dans le train et distribuèrent du café et des paniers de provisions aux soldats.

Le bataillon débarqua à Calgary dimanche matin, le 12 avril, et campa. Officiers et soldats mirent tant d'ardeur aux exercices de toutes sortes, que bientôt, à les voir on eut dit un régiment de vétérans.

Tous soupiraient après la bataille, mais ce n'est que le 20 avril, que l'aile droite comprenant les compagnies 2, 5, 6 et 7, sous le commandement du col. Hughes, partirent avec le général Strange, pour faire lever le siége d'Edmonton. Le 23, l'aile gauche partit aussi, sous le commandement du major Perry. Il y avait des wagons pour la moitié de l'aile droite ; et les soldats prenaient les voitures chacun leur tour, mais l'aile gauche fit tout le trajet à pied. On doit aussi remarquer que les Queen's Own, qui allaient au secours de Battleford, firent presque tout le trajet en voiture.

L'aile droite du 65me arriva à Edmonton le 2 mai et l'aile gauche le 5. Ce bataillon arriva juste à temps pour empêcher le massacre des centaines de colons qui s'étaient réfugiés dans les forts Edmonton et Saskatchewan.

Cette marche de Calgary à Edmonton est peut-être la plus remarquable de la campagne

et le général Strange et le major Perry, qui ont tous deux fait longtemps du service actif dans l'armée anglaise, s'accordent à dire que dans toute leur carrière ils n'ont jamais rencontré d'hommes aussi prêts et aussi disposés à obéir.

Le capitaine Ethier, de la compagnie No. 8, après avoir passé toute une nuit à surveiller la rive nord de la rivière de l'Elan Rouge, par où l'on s'attendait à voir arriver Gros-Ours avec ses guerriers, reçut instruction d'agir comme adjudant de l'aile gauche.

Il laissa la moitié de sa compagnie en garnison à la traverse de l'Elan-Rouge, sous les ordres du lieutenant Normandeau, et l'autre moitié aux Collines de la Paix, sous le lieut. Villeneuve. Arrivés à Edmonton, les capitaines Ethier et Ostell, furent mandés auprès du général Strange qui les félicita chaleureusement et leur confia la charge importante de surveiller le district d'Alberta et la route entre Edmonton et Calgary.


CAPT. C BOSSE,
Paie-Maitre, 65me Bat.

La compagnie No. 3, capitaine Bauset, et la compagnie No. 4, capitaine Roy, partirent pour Victoria avec les éclaireurs du major Steele ; la compagnie du capitaine Ostell alla occuper le magasin de la compagnie de la Baie d'Hudson, à la rivière Bataille et le colonel Ouimet eut le commandement d'Edmonton, avec une compagnie du 65me et les volontaires d'Edmonton.

Les quatre autres compagnies du 65me et le 92me de Winnipeg se dirigèrent sur Victoria, sous les ordres du général Strange.

Ils repartirent de Victoria le 21 mai et ils atteignirent l'Anse de la Montagne à l'Orignal le 23 et Fort Pitt deux jours après. Déjà les uniformes des soldats étaient en lambeaux, leurs bas étaient complètement disparus et ils n'avaient presque plus de chaussures, quelques-uns étaient même littéralement pieds nus.

C'est ici qu'ils trouvèrent les restes calcinés de deux missionnaires canadiens français et les cadavres mutilés d'une femme et plusieurs hommes, et plus d'un d'entre ceux qui, les pieds ensanglantés avaient franchis des centaines de milles en chantant, fondirent en larmes à ce lugubre spectacle.

Des fosses furent creusées pour y déposer les morts ; les soldats érigèrent une croix sur la tombe des prêtres et ils s'éloignèrent silencieusement en jurant de les venger.

Jeudi le 28 mai, à 16 milles de Fort Pitt, ils rencontrèrent Gros Ours avec 500 sauvages et ils livrèrent un combat de trois heures et demie.

Comme les sauvages étaient fortement retranchés derrière des *rifle pits*, les soldats du 65me voulaient à tout prix les déloger à la pointe de la baïonnette, mais le général Strange, craignant que les pertes ne fussent trop grandes, refusa de les laisser charger et ordonna le retour à Fort Pitt. Ils revinrent le lendemain et trouvant Gros Ours dans la même position ils l'attaquèrent de nouveau, et après deux heures de combat, ils le mettaient en fuite.

C'est le 30 mai, qu'eut lieu l'engagement le plus sérieux. Les sauvages furent rencontrés dans une position fortement retranchés à 3 milles à l'est du théâtre de la première bataille.


CAPT. JOS. ROBERT,
Adjudant, 65me Bataillon.

Le 65me eut encore à supporter le fort de la mêlée et trois d'entre eux furent blessés.

Une grande partie de l'intérêt qu'on portait aux évènements du Nord-Ouest était concentré sur les prisonniers de Gros-Ours, dont une trentaine étaient des femmes et des enfants. C'est au 65me et aux autres volontaires qui accompagnaient le général Strange, qu'on doit la délivrance de ces prisonniers.

Les forces de Gros-Ours étaient complètement démoralisées par le résultat des différents engagements qu'elles avaient eu avec les braves Canadiens-français, et l'évasion des prisonniers devint facile.

Le rév. M. Quinney arriva au camp immédiatement après la dernière bataille, disant qu'il s'était évadé du camp des Cris des Bois qui avaient abandonné Gros-Ours, et qu'il y avait encore avec eux plusieurs prisonniers, à quelques milles de là.


REV. P. PROVOST,
Chapelain du 65me Bataillon.

Un détachement se porta à leur secours et bientôt après madame Gowanlock, madame Delaney, la famille Pritchard, le facteur Simpson et sa femme furent ramenés au camp.

Gros-Ours avait encore un grand nombre de prisonniers et la poursuite recommença. Une reconnaissance fut poussée jusqu'à la rivière au Castor, où on fit prisonniers 200 Chippewayans qu'on désarma.

Quelque temps après on apprit que Gros Ours était tellement démoralisé par ses rencontres avec le 65me, et par la chasse que ce bataillon lui avait donnée, qu'il remit tous ses prisonniers en liberté.

Les troupes revinrent au Fort Pitt et reçurent bientôt l'ordre de rentrer dans leurs foyers.


F. SIMARD,
Assistant-Chirurgien 65me Bat.

Voilà une feuille de route et dossier dont un régiment peut être fier.

Le 3 juillet, les forces du Nord-Ouest, au nombre d'environ 4000 hommes partirent pour le retour. Le 65me fut mis à bord du "Baronness" pour descendre jusqu'à Grand Rapides. En route on arrêta à Battleford pour les funérailles du lieut.-col. Williams et du sergent Valiquette. A Prince Albert, on profita aussi d'un moment d'arrêt pour visiter Gros Ours qui venait d'arriver avec son fils et un de ses conseillers. A Cumberland, M. Bélanger, facteur de la Baie d'Hudson, célébra dignement le passage du bataillon.

A Grands Rapides, après un portage de 6 milles, le bataillon fut mis sur des barges plates remorquées par deux vapeurs, et il traversa ainsi tout le lac Winnipeg et la rivière Rouge jusqu'à Selkirk, où une grande réception l'attendait.

A Selkirk-Est, le bagage fut mis à bord des chars, et tout le trajet se fit ensuite par voie ferrée, sans interruption, jusqu'à Montréal.

Tout ce chemin fut une marche triomphale pour notre populaire bataillon.

Des réceptions enthousiastes lui furent faites par les populations de tous les endroits importants où le train arrêtait ; des adresses lui était présentées par les maires, et les citoyens venaient en foule acclamer les soldats et leur serrer la main.

Entre autres endroits mentionnons Selkirk, Port-Arthur, Red Rock, Sudbury, North Bay, Mattawa, Ottawa, Ste. Rose, St. Martin et Montréal.

Tout naturellement, c'est à cette dernière ville que la réception a été la plus grandiose. A neuf heures et demie le train entrait en gare. Plus de 20,000 personnes encombraient toutes les rues avoisinantes, la circulation étaient interrompues ; les fenêtres, les toits, les clôtures, les quais étaient couverts de monde agitant des mouchoirs et des drapeaux. La batterie de l'Ile Ste. Hélène tonnait, les navires du port étaient pavoisés et toutes les cloches de la ville étaient en branle.

Le maire, accompagné des députations des autres corps militaires de la ville, et des



LIEUT. PLINGUET,
Compagnie No. 1, 65me Bataillon.

anciens du 65me, lut une adresse au colonel Ouimet et à son bataillon.

Nos braves enfants, brunis par le soleil, en haillons, mais l'air crane et l'allure martiale, se formèrent en colonne et alors commença à travers les rues cette marche triomphale, dont nous ne croyons pas qu'il y ait eu d'exemple ailleurs. L'enthousiasme s'était changé en délire, des cris et des bravos partaient de toutes les poitrines ; la foule se bousculait, tout le monde voulait voir, voulait toucher ces chers amis qui revenaient après quatre mois d'absence et des fatigues sans nombres. Toute la ville était décorée et pavoisée, et c'est sous une pluie de bouquets et de drapeaux que le 65me se rendit à l'église Notre-Dame pour y chanter un solennel *Te Deum* et entendre la chaleureuse allocution de monsieur l'abbé Emard.

La grande fête civique, était fixée au samedi le 25 juillet, pour attendre le retour des autres bataillons mais la population dans son impatience, ne put attendre si longtemps pour acclamer le 65me.

Toute la semaine fut une semaine de fête ; tous les soirs il y eut feu d'artifice et illumination et la grande fête du samedi n'a été que le digne couronnement de cette semaine mémorable.



LIEUT. LAFONTAINE,
Compagnie No. 5, 65me Bataillon.



CHAPITRE XXII.

NOTES BIOGRAPHIQUES.

LOUIS RIEL.—Nous n'entreprendrons pas de donner une biographie complète de Louis Riel, dont les faits et gestes sont bien connus de nos lecteurs, et qui serait trop longue pour le cadre restreint de ce volume. Nous donnerons une simple chronologie, aussi complète que possible : Né à St. Boniface en 1844. Entra au collége de Montréal en 1856. Etudia le droit à Montréal en 1865. Retourna au Manitoba en 1866 ; 1867, cultivateur à St. Vital ; 1869, premiers mouvements en faveurs des Métis ; 1870, Mgr. Taché agit comme médiateur.

1873, amnistie accordée à Riel par les autorités impériales ; élection par acclamation de Riel, dans le comté de Provencher ; 1874, nouvelle élection par acclamation à Provencher ; 1874, 16 avril, il est exclu de la Chambre par un vote de 124, contre 68 ; 3 septembre, il est réélu à Provencher ; 15 octobre, il est mis hors la loi par la Cour Suprême du Manitoba. 1875, 12 février, Riel et Lépine, privés de leurs droits politiques, sont amnistiés moyennant 5 ans d'exil ; 1877, il passe plusieurs mois à l'asile de Beauport ; 1878, cultivateur dans le Minnesota ; 1879, instituteur dans le Montana ; 1881, il épousa Marg. Bellemeure, à Fort Ellice ; 1884, il se rend aux sollicitations des Métis de la Saskatchewan, et porte la parole dans plusieurs assemblées ; 1885, 15 mars, son conseil intercepte le commerce à la traverse sud de la Saskatchewan ; 23 mars, commencement de l'insurrection ; 26 mars, bataille du lac au Canard ; 31 mars, massacre d'un instructeur près de Battleford ; 2 avril, massacre du lac aux Grenouille ; avril 24, bataille de l'Anse-au-Poisson ; 2 mai, bataille de l'anse du Coup-de-Couteau ; mai du 9, au 11, bataille de Batoche ; 15 mai, Riel se livre au gén. Middleton ; 23 mai, Riel en prison à Régina ; 20 juillet, commencement de son procès.



CAPT. DES TROISMAISONS,
Compagnie No 2, du 65me Bataillon.



LIEUT. A. VILLENEUVE,
Compagnie No. 4, 65me Bataillon.

GABRIEL DUMONT.—Celui qui a dirigé les opérations militaires des rebelles, au Nord-Ouest, c'est Gabriel Dumont. Sous sa direction intelligente, encouragés par sa bravoure et son intrépidité, les Métis ont parfois accompli des prodiges de valeur.

C'est lui qui commandait le feu, lors du premier engagement avec le major Crozier. Il était à la tête de 22 braves et ils ont repoussé 140 hommes de la police à cheval et en ont tué un grand nombre.

C'est encore Gabriel Dumont qui commandait les Métis à Batoche où ils ont fait une résistance digne de bons soldats et où leur chef a fait preuve de beaucoup de tact, d'habileté et de courage.

Ce n'est que par un coup d'audace que nos troupes sont parvenues à les déloger des retranchements que Dumont avait faits dans l'espace de quelques jours et qui font honneur à son génie militaire.

Gabriel Dumont est un guerrier qui tient du sauvage et qui a emprunté à la civilisation, ce que la tactique militaire



CAPT. GIROUX,
Compagnie No. 6, 65me Bataillon.


CAPT. ETHIER,
Compagnie No. 8, 65me Bataillon.

leur. Ils ont combattu en brave, jusqu'à ce que, vaincus par le nombre, ils se soient dispersés. Comme la seule planche de salut pour les chefs des rebelles était la fuite, Gabriel Dumont se réfugia dans le Montana, où il est maintenant en sureté.

Le nom de Gabriel Dumont sera respecté dans l'histoire. Sir John McDonald disait en parlement: "Gabriel Dumont s'est conduit comme un brave et il a droit au respect."

L'HONORABLE P. A. CARON, ministre de la Milice, et fils de feu l'Honorable R. E. Caron, Lieutenant-Gouverneur de la Province de Québec.—Il naquit en 1843. Fit ses études au séminaire de Québec, aux Universités de Laval et de McGill, où il gradua B. L. C. 1865. Epousa le 25 juin 1865, Alice, fille unique de feu l'Hon. François Baby. Etudia chez M. L. G. Baillargé, Q.C., et subséquemment avec Sir John Rose, bart., et fut reçu avocat en 1865.

Fut élu député du comté de Québec en mars 1873, ré-élu par acclamation en 1874 et encore ré-élu aux dernières élections générales. Fut créé Conseil de la Reine en 1876.

LE GÉNÉRAL MIDDLETON.—Le major général Middleton commandant en chef de l'expédition du Nord-Ouest a à son compte de nombreux états de service dans plusieurs pays étrangers. En 1846, il prit une part très active à la guerre des Moorés dans la Nouvelle-Zélande, mais ce fut dans la mutinerie des Cipayes dans l'Inde en 1857 et 1858, en prenant part au dégagement de Lucknow, comme aide de camp du général Lugard, qu'il se distingua particulièrement et fit promptement promu en reconnaissance des services qu'il avait rendus dans cette campagne. A l'escarmouche d'Agemgbur il exerçait un commandement et pour avoir deux fois vaillamment sauvé la vie d'un compagnon d'armes dans cette journée, au plus grand péril de la sienne propre, il fut recommandé par le général Lugard pour la croix de Victoria. L'honneur qu'on ambitionnait pour lui fut accordé à un autre, l'un de ses compagnons dans l'une de ces aventures, et le général Middleton, alors capitaine, ne fut pas recommandé par lord Clyde pour la raison technique qu'il était officier d'état-major et ne pouvait conséquemment pas être recommandé pour la croix. Il ne l'avait pas moins bien et duement gagnée.

Comme officier de la nouvelle école, il jouissait d'une haute réputation dans le service et pendant quelques années, il occupa la position de commandant du collège militaire de Sandhurst où, jeune homme, il avait reçu son éducation. Laissant de côté son expérience militaire, il était particulièrement qualifié pour la campagne du Nord-Ouest, ayant longtemps vécu au Canada, de plus par son alliance, il faisait partie de l'une des familles canadiennes françaises les plus populaires, la famille


CAPT. ROY,
Compagnie No. 4, 65me Bataillon.

a de plus parfait, en y ajoutant la finesse et la ruse dont les enfants des bois ont le secret.

Dumont faisait au Nord-Ouest, la traite des pelleteries: il a passé une grande partie de son existence à la chasse. C'est un tireur des plus adroits et un chasseur des plus habiles. La chasse du buffle est toujours une expédition périlleuse et Dumont aimait à en braver les dangers. Il est d'un caractère aventureux, hardi, brave et prudent. Il ne connait pas ce que c'est que d'avoir peur. Avec tout cela, il est honnête, sincère et loyal.

Il était le chef militaire des Métis, mais il a été aussi un agitateur politique.

Il a toujours rêvé l'indépendance pour les enfants du sol de ces contrées. Son ambition était de fonder une petite république dont il serait le président. Il était au fond des troubles qui ont eu lieu en 1869.

En 1874, il formait un gouvernement provisoire, et, il préparait déjà le coup de main qui a éclaté en 1885. Pour mieux atteindre son but, il est allé lui-même, avec quelques autres, chercher Riel, qui résidait dans le Montana. S'il a soufflé l'esprit de révolte, ce n'était pas pour causer des embarras, ni pour le plaisir de créer de l'agitation, mais Gabriel Dumont était sincère, il croyait réellement pouvoir obtenir l'indépendance du Nord-Ouest. Il comptait sur les difficultés que présentaient ces vastes prairies et sur le concours des tribus sauvages pour réussir dans l'accomplissement de son projet.

S'il eût pu compter sur un plus grand nombre de combattants, c'était un homme à faire un coup d'éclat comme Washington et Lafayette.

Il a fait des exploits dans Nord-Ouest qui le rendent légendaire parmi les Sauvages.

Dumont doit avoir une cinquantaine d'années maintenant. Il est respecté des tribus sauvages et des Métis, ses nationaux.

La dernière insurrection a démontré sa va-


LIEUT. NORMANDEAU,
Compagnie No. 8, 65me Bataillon.

Doucet, de Montréal, et aussi par la connaissance approfondie qu'il avait des hommes qu'il devait commander. Il n'est que juste d'ajouter que dans cette dernière campagne, il a déployé en tout, une prudence, une modération et des qualités militaires qui ont été hautement appréciées non seulement ici, mais encore dans la mère patrie et par les observateurs étrangers les plus compétents à le juger.

MAJOR GÉNÉRAL STRANGE.—Le Major Général Strange descend par sa mère, de Charles Martel et de Charlemagne.

Il s'était distingué dans les Indes, en 1858 et 1859, par sa bravoure et son aptitudes pour la vie militaire et il a pris part aux campagnes de Chonda, Sultampore et Dhorwrora, au siège et à la prise de Lucknow; en un mot, il a été à treize engagements.

Lors de l'évacuation de Québec, en 1871, le colonel Strange reçut instruction de former et de commander la première garnison d'Artillerie Canadienne. Il a établi sur des bases durables, les écoles d'artillerie qui ont fourni tant d'hommes capables.

C'est un homme d'un grand ascendant, un disciplinaire d'un commandement à la fois bon et ferme. Le Major Général alla à Kingston en juin 1880, lorsqu'on y transféra les batteries. Il fut promu à son grade en 1882 et, peu de temps après, il se retira. Il alla dans le Nord-Ouest, où il acheta une grande étendue de terrain, au pied des Montagnes Rocheuses.

Lorsque l'insurrection a éclaté, il a offert ses services au gouvernement et le commandant en chef de nos troupes lui a confié le commandement d'une colonne de notre armée dont le 65me faisait partie.

LE COLONEL W. D. OTTER, qui commandait dans le Nord-Ouest les volontaires de Toronto, est d'origine anglaise. Son père était fils du Très Révd. William Otter, ancien principal du King's College, à Londres,


CAPT. J. VILLENEUVE.
Compagnie No. 5, 65me Bataillon.


LIEUT. ROBERT,
Compagnie No. 6, 65me Bataillon.

et évêque de Chichester; Comme son père, le colonel Otter a été longtemps de service dans la milice du Canada. C'est en 1884 que le colonel reçut une situation militaire permanente du gouvernement fédéral, comme commandant de la compagnie C et de la nouvelle école militaire de Toronto.

Le colonel Otter a commencé sa carrière militaire dans le régiment des Queen's Own organisé en 1862 sous le commandement du colonel Durie. Son goût, ses talents plus qu'ordinaires pour la vie militaire lui aussurèrent une prompte promotion et en 1884, il servait comme enseigne dans le bataillon de Niagara sous le capitaine Gilmour.

Quand ce dernier fut promu au grade de col. des Queen's Own, l'enseigne Otter devint adjudant et fit ensuite un stage de sept ans dans ce grade; enfin, au départ du colonel Gilmour, en 1875, le major Otter lui succéda.

En 1872, le col. Otter faisait partie du détachement pour le concours de tir de Wimbleton et en 1884 il y avait le commandement en chef; il resta quelques temps en Angleterre.

De stature moyenne, il a une digne et belle contenance et des manières franches qui excluent tout malaise.

Le Lieut.-Colonel Jos. Alderic Ouimet appartenant à une des plus vieilles familles de la Province de Québec. Fils de M. Michel Ouimet. Né à Ste. Rose, Province de Québec, le 20 mai 1848. Etudia au séminaire de Ste. Thérèse de Blainville; gradua L. L. B. au collége Victoria de Cobourg en 1869. Epousa le 30 juillet 1874, Thérèsa, fille de Alfred LaRocque, de Montréal, et de dame Emelie Berthelet. Fut reçu avocat en 1870. Il fait partie de l'association de Ouimet, Corneillier et Lajoie. Fut élu député de Laval en novembre 1873, réélu par acclamation en 1874, et aux dernières élections générales. Il est colonel du 65me bataillon depuis 1880.

Le Lieut.-Col. Guill Amyot, avocat, de Québec, est né le 9 décembre, 1843, à St. Gervais, comté de Bellechasse; il reçut son éducation au collége de Ste. Anne de l'Apocatière, comté de Kamouraska. Il fut élu député du comté de Bellechasse le 20 mai 1881.

Le 20 juin 1882, lors des dernières élections générales, il eut pour adversaire, toujours dans le comté de Bellechasse, M. Ernest Pacaud, mais il sortit victorieux de la lutte, avec une majorité de 142 voix.

Le député de Bellechasse, est commandant du 9me bataillon des Voltigeurs de Québec. Bien qu'il n'ait pas reçu le baptême de feu, il a su cependant s'attirer l'estime et le respect de tous ceux qui l'ont connu pendant la campagne du Nord-Ouest. Si son bataillon ne revient pas avec autant de lauriers que les autres, il peut du moins se rendre le témoignage d'avoir accompli son devoir, et à ce titre il a bien mérité de la patrie.

Le Lieutenant-Colonel Montizambert est né à Québec en 1841, du mariage d'Edouard Louis Montizambert, ex-greffier en loi du Sénat et de Dlle Bowen, fille de feu juge en chef Bowen. Il reçut une éducation commerciale à Québec, mais de bonne heure il fit preuve de dispositions militaires prononcées. Il entra résolument dans le mouvement des volontaires et servit pendant plusieurs années comme capitaine et adjudant dans l'artillerie de garnison de Québec.

Quand les batteries A et B furent formées en 1871, il fut nommé major dans la batterie B avec le grade de lieutenant-colonel sous les ordres du colonel, aujourd'hui général Strange. Lors de la retraite de ce dernier, il fut fait lieutenant-colonel et commandant de la batterie B et de la citadelle de Québec et se rendit avec la batterie à Kingston il y a cinq ans.

Il a été une fois commandant des tireurs envoyés à Wimbledon et a été subséquemment attaché pendant plusieurs mois à l'arsenal de Woolwich comme instructeur d'artillerie.

Le colonel, qui est un excellent officier, a commandé sous le col. Strange lors des émeutes des journaliers à Québec il y a quelques années. Il est marié à la fille de feu M. James Gibb, un riche marchand de Québec. Il entra dans le service le 8 février 1877 et a été gazetté lieutenant-colonel le 1er août 1882.

Lieutenant-Colonel Van Straubenzee.—Ce vaillant militaire qui a servi sous le général Middleton, dans l'expédition du Nord-Ouest entra jeune encore dans l'armée et fut nommé Enseigne dans le 32e Light Infantery. Peu de temps après, il fut appelé en service actif et il sut se distinguer dans la campagne de Lord Gough. La bravoure dont il fit preuve au siége de Mooltan lui valut une mention spéciale auprès de Sa Majesté. Si la Croix Victoria eut alors existé nul doute qu'elle serait allée décorer la poitrine du brave militaire.

Ses blessures l'avaient forcé de quitter l'armée; mais lorsqu'éclata la guerre d'Orient il n'en partit pas moins pour la Crimée à la suite de son frère, Sir Charles Van Straubenzee, commandant de la "Light Brigade." Là encore notre Lieut.-Col. mérita des mentions spéciales. La paix se fit avec la Russie; mais bientôt le Lieut.-Col. allait encore humer la poudre à la guerre de Chine. A la prise du Palais d'Eté, il mérita encore une recommandation. Le Colonel Van Straubenzee est en grande estime à Montréal.

Lord Melgund.—Le Vicomte Gilbert John Melgund, ex-lieutenant des gardes écossaises,



DR. DOUGLASS,
Commandant le corps d'ambulance au Nord-Ouest.

Secrétaire du Gouverneur-Général et Secrétaire Militaire. Attaché à l'Etat-major du général Middleton. Lord Melgund, commandant le parti de reconnaissance qui a eu une escarmouche avec les insurgés sur les bords de la Saskatchewan, commandait aussi le corps chargé d'éclairer la route de l'expédition qui se dirigeait vers Battleford.

Lieut.-Col. A. T. H. Williams, député de Durham, Ont., aux Communes, compte parmi les principaux officiers qui ont offert leurs services par la répression de l'insurrection du Nord-Ouest. Il avait offert ses services au gouvernement impérial, lors de l'expédition au Soudan pour secourir le général Gordon, mais l'Angleterre tout en remerciant le gouvernement canadien de son dévoûment, fit réponse qu'on ne croyait pas encore nécessaire d'utiliser les forces de notre milice.

Lorsque le col. Williams a offert ses services pour le Nord-Ouest, on les accepta avec empressement et, le 6 avril dernier, le colonel laissait Kingston à la tête d'environ 385 soldats et officiers.

A la fin de la campagne, comme il était sur le bateau qui ramenait les hommes de son régiment dans leurs foyers il fut atteint des fièvres typhoïdes et succomba après quelques jours de maladie.

Le major Lief. Newry F. Crozier, qui commandait à la bataille du Lac-au-Poisson ou Canard, est le plus ancien surintendant de la Police à cheval du Nord-Ouest. Né à Newry, dans le nord de l'Irlande, en 1846, le major est descendant des Croziers de Liddesdale. Thomas Deacon, son grand'père, fut le premier maître de poste de Kingston.

Le major Crozier commença sa carrière militaire en 1865, lorsqu'il s'engagea dans le 15ème bataillon et prit du service sur la frontière à Niagara. Il servit ensuite en 1866, lors de l'invasion fenienne et il fut fait officier et prit du service à Cornwall.

Au Nord-Ouest, le major Crozier s'est distingué par maints exploits, et il a rendu de grands services dans la répression de la révolte dernière.

Lieut.-Col. Forrest, quartier-maître des troupes, il avait ses quartiers généraux à Qu'Appelle. Sa position habituelle est celle de directeur des magasins, et, en recommandant sa nomination, le *Chronicle* de Québec disait, le 1er février: "Le Colonel Forrest est tout-à-fait qualifié et possède un certificat de première classe de la Royal School of Gunnery. Il a été le premier à activer l'enrôlement volontaire à Lévis et il fut gazetté le 19 Décembre, 1861, lors de la formation du premier corps à Lévis. Il fut nommé paie-maître du Septième District Militaire en 1866, et Surintendant des magasins en 1879. Il a rendu de grands services.

Le Lieut.-Col. Oswald, commandant de l'artillerie de garnison de Montréal, est originaire d'Ecosse et descend d'une des plus anciennes familles militaires de ce pays.

Il vint au Canada en 1866, et retourna en Ecosse après quelques mois, pour revenir bientôt se fixer définitivement à Montréal, comme agent des compagnies d'assurance "Scottish Provident" et "Scottish Fire Insurance." Il fait aujourd'hui partie de la maison Oswald Brothers, courtiers.

Le colonel Oswald entra dans l'artillerie de garnison en 1868. En 1870, il fit partie de la campagne contre les féniens et devint commandant du bataillon en 1881.

Membre de l'association des Artilleurs de la Puissance, depuis environ 12 ans, il remporta le prix du Marquis de Lorne, à Shoeburyness, en 1881, et est aujourd'hui Président de l'Association.

C'est grâce à son énergie et à son esprit d'initiative que les Artilleurs Canadiens ont aujourd'hui les canons Armstrong.

Le Lieut.-Col. Hughes, major de Brigade, qui a fait la campagne du Nord-Ouest avec le 65me est né à Trois Rivières en 1846. En 1868, il abandonna ses études pour s'enroler dans le régiment des zouaves pontificaux. Il passa deux ans en Italie, en 1878, il fut nommé syndic officiel et peu après il se fit admettre au barreau. En 1880 il était nommé greffier de la couronne et en 1883 il devint major de brigade du 6me district. Il est major dans le 65me depuis 1880.

Le Docteur Darby Bergin, chirurgien général de la milice canadienne, naquit à Toronto, le 7 septembre 1826.

Il est le fils de feu Wm. Bergin, ingénieur civil, qui était venu s'établir au Canada en 1820.

Le Dr. Bergin fit son cours classique au *Upper Canada College*, où il sut se distinguer, et son cours médical au collége McGill, de Montréal.

Lors des difficultés de Trent, en 1861, il fut nommé pour prendre le commandement d'une compagnie de volontaires et il a continué, depuis lors, à s'occuper activement de milice. Il servit dans le 4me Bataillon Provincial, à Laprairie, de décembre 1863 à mai 1864, comme capitaine et, comme major, lors de l'invasion fénienne, en 1861. En 1869, il organisa le 59me Bataillon de Stormont et Glengarry et fut gazetté lieutenant-colonel, poste qu'il occupa jusqu'à ce qu'il fût nommé chirurgien général.

En 1872, le Dr. Bergin fut élu par acclamation à Cornwall, pour le parlement; il fut défait en 1873, et élu de nouveau en 1878. En 1882, lorsque la ville de Cornwall fut annexée au comté de Stormont, il fut choisi pour être le porte-étendard du parti conservateur dans le comté.



QUEUE-D'AIGLE. CORBEAU ROUGE. PIED DE CORBEAU. TROIS TAUREAUX.

PIED DE CORBEAU ET SES CHEFS.

Il avait pour opposant feu M. James Bethune, C. R., qui fut défait par plus de cinq cents voix.

LE DR. DOUGLASS,—dont nous publions le portrait, grâce à sa bienveillante obligeance de Mme. Douglass—est le fils du Dr. Geo. Douglass; venu d'Ecosse pour s'établir à Québec, et qui a eu, pendant quelque temps, la surveillance de la quarantaine, à la Grosse-Ile.

Le sujet de notre portrait a passé vingt ans dans l'armée anglaise et s'était retiré en 1882.

Il a servi aux Indes, British Burmah, Andaman Island, (où avec quatre autres officiers du 24me régiment, auquel il était attaché, il avait reçu la croix Victoria,) à la Nouvelle-Ecosse, et de nouveau aux Indes.

Le Docteur Douglass fut fait membre honoraire de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, lorsqu'il se rendit aux Indes, en 1880, après avoir fait des examens et des lectures sur les devoirs de l'ambulance dans plusieurs villes de l'Angleterre. Il reçut aussi, dans le même temps, la croix Victoria, il lui fut donné une médaille d'argent de la Humane Society.

Le Dr. Douglass a actuellement chargé du corps d'ambulance, au Nord-Ouest.

POUNDMAKER est probablement le plus dangereux des chefs Cris; il est sans contredit le plus habile. Ce n'est pas seulement un Indien cruel comme Gros-Ours et Beardy, mais un homme d'une intelligence supérieure, comme on peut le lire sur sa figure. Voyant le buffle disparaître il s'est alarmé pour l'avenir de sa nation et a toujours fait des demandes fort extravagantes quand on lui a proposé de signer quelque traité.

Mécontent, depuis une couple d'années il n'a guère paru à sa réserve.

Deux fois il s'est mis à la culture et il semblait s'y être fait; car, dans les rapports on trouve souvent son nom à côté de demandes de bétails, de charrues, de graines et surtout d'un moulin mû par un cheval qu'on lui avait promis, mais qu'il semble n'avoir jamais reçu.

Sa bande compte 164 personnes et possède 58 chevaux. Ils ont aussi nombre de maisons et de bestiaux. On l'a d'abord redouté à Battleford; car en recevant la nouvelle de l'affaire du lac au Canard, il alla assaillir Battleford.

GROS-OURS est un homme d'une cinquantaine d'années, qui personnifie bien les qualités et les défauts de sa race. La civilisation n'a pu le transformer complètement et depuis plusieurs années on le signale comme un chef aventureux et incontrolable, qu'on a eu toutes les peines du monde à fixer dans une réserve et qui est toujours à l'affût d'un coup de main possible ou de déprédations à commettre.

Gros-Ours a sa part de responsabilité dans les horreurs qui viennent d'ensanglanter le Nord-Ouest et si nous le présentons à nos lecteurs, ce n'est certainement pas comme figure sympathique, mais précisément parcequ'il a joué un certain rôle dans les évènements actuels en déterrant le premier la hache de guerre des Sauvages.

PIAPOT.—Ce redoutable chef a probablement causé plus de trouble au département des affaires des Sauvages que tout autre Sauvage du Nord-Ouest et bien qu'il n'ait pas encore causé de désordres, la crainte qu'il ne se soulève a plus d'une fois donné lieu à de vives appréhensions. Sa réserve, où il a amené sa bande en 1882, sans quoi elle serait morte de faim, est située dans le voisinage d'Indian Head, et c'est lui-même qui l'a choisie. Piapot est une cause de troubles depuis de longues années. Lui et sa tribu faisaient la chasse au buffle dans le sud et pendant quelques années ils vagabondèrent autour du Fort Walsh, refusant absolument d'aller s'établir sur la réserve qu'on lui avait offerte. En 1882, on l'engagea à revenir s'établir sur une réserve choisie par lui, mais il revint presque aussitôt à Fort Walsh avec une forte partie de sa bande.

Piapot, finalement, cédant aux menaces et aux privations, partit pour Indian Head, s'attarda 8 jours en route sans se décider, puis il finit par atteindre sa réserve, se soumit au gouvernement et reçut ce qu'il fallait pour nourrir les femmes et les enfants de sa tribu.

C'est avec ce chef que M. Dewdney, le lieutenant-gouverneur du Nord-Ouest, a eu une sérieuse difficulté au sujet d'une voiture à ressort qu'il avait promise à Piapot et qu'il négligea de lui donner, provoquant chez le sauvage les expressions du plus profond dégoût.

Le portrait que nous donnons ailleurs de Piapot est pris d'après une excellente photographie. Sa figure n'indique guère le caractère emporté et taquin qu'on lui connait.

BEARDY (le Barbu) n'est pas un Sauvage pur sang, mais un Métis qui depuis longtemps fait cause commune avec les Sauvages et est devenu le chef d'une bande de Sauvages Cris. Dans les dix dernières années, il eut souvent maille à partir avec la police à cheval et a toujours été l'allié de Gabriel Dumont.

Sa bande compte 162 hommes et sur ce nombre trente, tout au plus, sont des guerriers; ils sont tous païens.

La vignette que nous publions est la copie d'une photographie récente et très fidèle.

FAISAN ROUGE est à la tête d'une bande de Cris qui compte environ 140 âmes. Sur ce nombre 69 hommes et femmes capables de travailler. La bande a occupé pendant quelque temps une réserve, au Sud-Est de Battleford et peu éloignée de ce dernier poste. Alors ils étaient l'objet de beaucoup d'attention et recevaient des instruments, etc., pour cultiver la terre; mais ils semblent pourtant être pauvres aujourd'hui. Le dernier rapport dit que ce sont des gens apathiques et qu'ils ont fait bien peu de progrès. Ils n'avaient dans leur réserve que vingt chevaux et environ quatorze bœufs.

Leur premier acte de violence a été d'assaillir leur instructeur, M. Georges Applegarth, et de le poursuivre dans sa fuite, avec son épouse, vers le sud. Le malheureux Payne, instructeur sur la réserve voisine, n'eut pas, comme lui, le bonheur d'échapper à la fureur des Peaux-Rouges. Les deux bandes formant en tout 850 âmes environ, se dirigèrent vers le Nord-Ouest pour rejoindre Poundmaker dès le commencement des troubles.

VEAU JAUNE. Ce jeune chef est à la tête d'une bande de Sauvages Cris qui, sous sa direction intelligente, se sont intéressés à la culture avec beaucoup de succès. Leur réserve dans la vallée de Qu'Appelle est considérable, mais le choix de leur premier établissement permanent était malheureusement impropre à la culture. Ils furent forcés de le changer et d'abandonner les améliorations qu'ils y avaient faits. En dépit de ce désavantage, après un an d'occupation de leurs nouvelles terres ils avaient érigé des maisons confortables pour chacune des 14 familles de la bande, labouré 46 âcres de terre et mis 20 âcres en culture.

Ils avaient acheté une moissonneuse, une faucheuse, un rateau à cheval et trois charrues propres à la culture.